



UNIVERSITY OF PITTSBURGH



Dar.  
BV2290  
A2  
1780  
v.6

Darlington Memorial Library







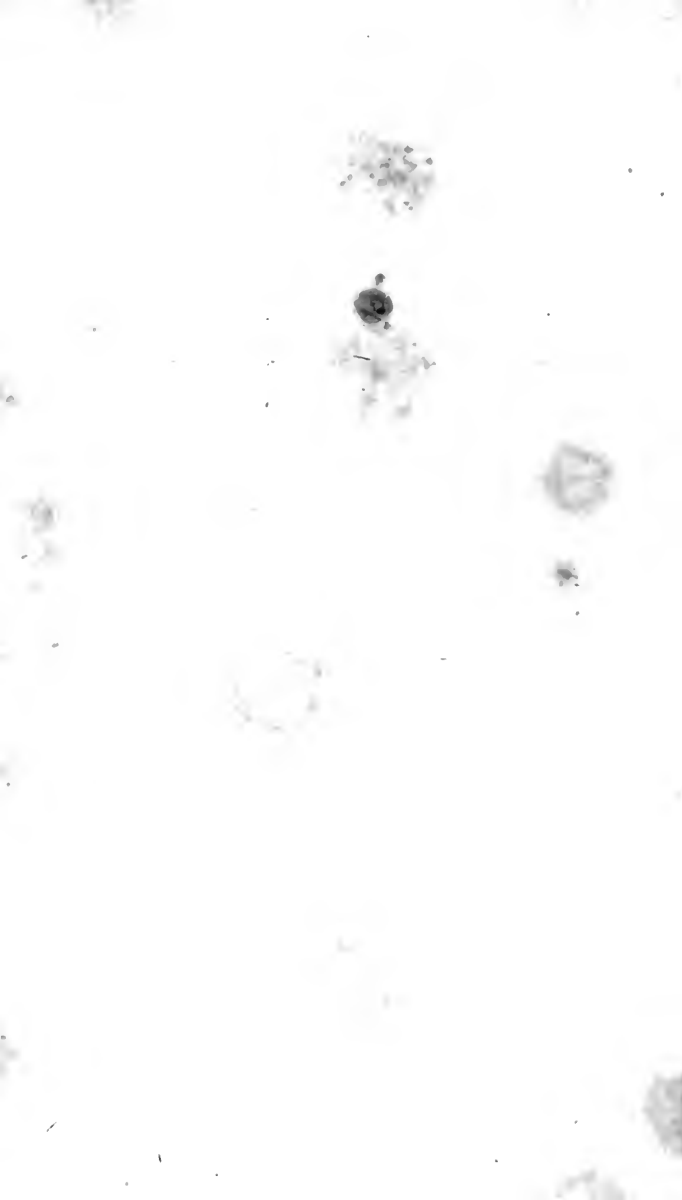


Digitized by the Internet Archive  
in 2009 with funding from  
University of Pittsburgh Library System

# LETTRES

*ÉDIFIANTES*

ET CURIEUSES.



# LETTRES

*ÉDIFIANTES*

ET CURIEUSES,

*ÉCRITES*

DES MISSIONS ÉTRANGERES.

NOUVELLE ÉDITION.

---

*MÉMOIRES D'AMÉRIQUE.*

---

TOME SIXIÈME.



*A PARIS,*

Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des  
Augustins, au coin de la rue Pavée.

---

M. DCC. LXXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





# PRÉFACE

## DES MÉMOIRES

### DE L'AMÉRIQUE.

LES Mémoires de l'Amérique offrent à la curiosité du Lecteur des objets bien différens de ceux des Missions du Levant. Les isles de l'Archipel , Constantinople , la Syrie , les Provinces adjacentes , le Royaume de Perse & celui d'Egypte conservent encore des traces de leur ancienne splendeur , & dans ces contrées dégradées pour ainsi dire , tout rappelle cependant l'industrie , la richesse & la magnificence de ses premiers habitans. L'Amérique au contraire ne nous présente presque autre chose que

*Tome VI.*

des lacs , des forêts , des terres incultes , des rivières & des Sauvages.

La cupidité & une forte d'inquiétude firent découvrir cette quatrième partie du monde. Nous ne parlerons ici ni des voyages , ni des conquêtes de ces premiers Navigateurs. Assez d'autres Ecrivains nous ont dépeint la hardiesse de leurs entreprises , & les trop funestes succès de ces modernes Argonautes. Des régions immenses découvertes , dépeuplées , dévastées ; des millions d'hommes libres & tranquilles dans leurs possessions , anéantis , immolés à l'avarice , aux caprices même de leurs nouveaux hôtes , pourroient peut-être intéresser , mais ils affligeroient encore plus.

La France n'a point à se reprocher de pareilles & de si cruelles usurpations. Elle a laissé longtemps ses voisins courir les mers ,



& n'a cédé qu'assez tard à l'impulsion qu'avoit donné à toute l'Europe le génie de Christophe Colomb & de ses imitateurs.

Forcée enfin de songer, à l'exemple des autres Puissances, à étendre son commerce, elle s'est ébranlée. Mais nous n'avons cherché à nous établir que l'olive à la main, nous n'avons jamais usé de violence envers les anciens Colons. C'est avec leur permission que nous avons bâti, cultivé, défriché; c'est en leur offrant notre alliance, en faisant avec eux des traités de commerce, c'est en respectant les droits toujours sacrés de la liberté & de la propriété, que nous avons occupé de vastes terrains, qu'on nous abandonnoit sans peine & en faveur des avantages que pouvoit procurer notre voisinage.

Nos Souverains touchés de ce qu'on leur rapportoit de la barbarie,

de l'ignorance & de la superstition de leurs nouveaux alliés, songerent aux moyens non de les subjuguier, mais de les éclairer, de les civiliser. Ils leur envoyèrent des Missionnaires, & c'est parmi les Iroquois, les Hurons, les Illinois, &c. que par les ordres & sous les auspices de nos Rois, les Jésuites François allèrent arborer l'étendard de la croix & prêcher le saint Evangile.

Ces terres glaciales ont été arrosées de leurs sueurs & quelquefois abreuvées de leur sang. Plusieurs ont péri dans des tourmens dont le souvenir seul fait frémir la nature, & tous ont souffert des peines & des fatigues incroyables.

Obligés en quelque sorte de devenir Sauvages avec ces Barbares, pour en faire d'abord des hommes & ensuite des Chrétiens; ils apprennent leurs langues, vivoient comme eux, couroient les bois

*P R É F A C E.*      v

avec eux , se prêtoient enfin à tout ce qui n'étoit pas mal , pour les porter à écouter , à aimer , à estimer , à pratiquer ce qui étoit bien.

Dieu a beni leurs travaux , ils ont réussi avec sa grace à faire suivre sa sainte Loi par des Nations qui n'en connoissoient presque aucune , & à les plier sous le joug de la foi & de la morale , malgré l'habitude & le goût de l'indépendance la plus absolue. Mais combien ont été victimes de leur attachement & de leur zèle pour la Religion , & quelquefois aussi de l'honneur qu'ils avoient d'être François , & du soin qu'ils prenoient de maintenir leurs Néophytes dans l'alliance de la France.

Cette partie des Mémoires de l'Amérique contiendra quatre volumes. Nous commencerons par les lettres des Missionnaires de la Nouvelle France ; elles présenteront  
a ilj

vj      *P R E F A C E.*

quelques détails assez satisfaisans sur les mœurs des Canadiens , sur la nature du climat , sur ses productions , sur le commerce qu'on pouvoit y faire , & sur les ressources qu'une bonne administration y auroit pu trouver.

Nous passerons ensuite chez les Illinois & à la Louisiane , colonie plus récente , pays excellent , fertile, tempéré , & d'une étendue prodigieuse dont nous n'avons pas sçu profiter ; & après quelques lettres de Saint-Domingue , dans lesquelles on trouve une excellente histoire de la conquête de cette Isle , nous en viendrons à celles qui ont été écrites de Cayenne & de la Guyanne , vaste continent qui s'étend depuis cette dernière Isle jusqu'au fleuve des Amazones , & qui est peuplé de Nations vagabondes , paresseuses & barbares.

Les Missionnaires commencent

à les fixer , à les réunir en Peuplades , à les accoutumer au travail , à les former à la piété , & par la suite ils pourroient , dans un terrain propre aux productions les plus recherchées , procurer à la France de grandes richesses , & lui donner un nombre prodigieux de sujets fidèles & laborieux.

En suivant toujours notre marche du nord au midi , nous parlerons des Missions Espagnoles situées le long du Maragnon , dans la Californie , le Mexique , le Perou & le Paraguay.

Nous ne nous étendrons point ici sur cette dernière Mission , pour ne pas anticiper sur le plaisir que causeront , à ce que nous espérons , les relations que nous avons recueillies. Elles portent , ainsi que toutes les autres lettres de cet Ouvrage , un caractère de simplicité & de vérité qui touche & qui persuade.

On voit par-tout une grande attention à ne rien hasarder , à ne parler que de ce qu'on sçait , que de ce qu'on a examiné avec une sorte de scrupule ; un goût d'observation qui se porte à tout , un desir de s'instruire & de communiquer ses connoissances , fruit peut-être d'une bonne éducation , d'une émulation louable , d'un sentiment heureux & profond , qui sans faire oublier aux Missionnaires tout ce qu'exige le zèle le plus pur & le plus ardent , leur faisoit trouver le secret de concilier avec l'amour des sciences utiles les travaux les plus suivis , les plus constants , les plus pénibles de leur saint Ministère.

Nous ajoutons ici , pour servir de supplément au Mémoire du Pere Picolo sur la Californie , une histoire abrégée des différentes tentatives qu'on a faites pour s'y

établir. Ce que nous dirons n'est pas nouveau , & servira cependant à éclaircir ce qu'avance un Historien très-estimable & pour l'ordinaire très-impartial. Il affirme dans sa nouvelle histoire de l'Amérique , que la Californie n'est bien connue que depuis la retraite des Missionnaires Jésuites , qui abusant de la confiance de leur Souverain , cachotent avec des soins infinis les richesses de ce vaste Royaume ; mais on sçait , dit-il , à présent (1) que la côte est excellente pour la pêche des perles , &c. On sçavoit tout cela depuis longtemps : il en est parlé dans le 5<sup>e</sup> recueil des Lettres édifiantes imprimées à Paris dès le commencement de ce siècle ; & Don Fernand Cortez , Marquis del Vallé , si fameux par ses exploits , ayant achevé sa première entreprise de la conquête du Mexique ,

---

(1) Histoire d'Amérique , t. 3 , p. 108 de la traduction.

équipa une flotte pour en faire une seconde , en s'emparant d'un Pays qui passoit pour l'un des plus riches du monde. Le projet étoit noble ; & n'auroit pû avoir que des suites très-avantageuses , s'il eût eu le bonheur de l'exécuter ; mais le temps lui manqua. Ce grand homme fut obligé de revenir promptement au Mexique , où sa présence étoit nécessaire , pour prévenir les troubles dont cet Etat étoit menacé. Il ne pensa donc plus à la Californie , quoiqu'il y fût attiré , sur-tout par les grands trésors qu'on lui faisoit espérer de la pêche des perles , qui est très-abondante le long de ses côtes. Depuis ce temps-là les Espagnols ont souvent essayé de s'en rendre les maîtres : mais soit qu'ils n'eussent pas pris des mesures assez justes pour y faire des établissemens solides , soit qu'après les avoir faits , ils eussent manqué de constance ou de secours pour les



soutenir, il est certain que toutes leurs entreprises avoient échoué, & qu'ils avoient entièrement abandonné ce nouveau Royaume, lorsque le Roi d'Espagne Charles II, animé d'un saint zèle, donna ordre d'y envoyer des Missionnaires pour travailler à la conversion de ces Peuples, & établir, si l'on pouvoit, un commerce solide avec eux.

Le Marquis de la Laguna, alors Viceroy du Mexique, y fit passer l'Amiral Don Isidoro d'Atondo, avec deux frégates, une corvette, & tout ce qui étoit nécessaire pour y établir une Colonie. Cette petite armée partit du port de Chalaca dans la Nouvelle Galice, le dix-huitieme de Janvier de l'année mil six cent quatre-vingt-trois, & arriva au port de Notre-Dame de la Paix, dans la Californie, le trentieme de Mars la même année. On y bâtit un Fort, & les Peres  
a vj

Matthias Gogni & Eusébe-François Kino , tous deux Jésuites , commencerent à y prêcher Jesus-Christ, & à y exercer leur ministère. Mais cet établissement dont on avoit conçu de si grandes espérances, ne fut pas plus heureux que les autres, & nos Missionnaires furent obligés au bout de quelque temps de quitter la Californie, & de se retirer dans les provinces de Cinaloa & de Sonora, où la foi faisoit depuis quelques années de merveilleux progrès.

Le retour des Peres Gogni & Kino affligea sensiblement le Pere Jean-Marie de Salvatierra , Jésuite Milanois , qui travailloit avec un grand zèle à la conversion des Indiens de la province de Taraumara, que les Espagnols appellent la Nouvelle Biscaye. Un jour qu'il gémissoit en la présence de Notre Seigneur sur cette multitude innom-

brable de Peuples qui périssoient tous les jours dans ces vastes pays, faute d'instruction & de secours, il se sentit fortement inspiré de se consacrer à la Mission de la Californie, & d'y porter de nouveau l'Evangile. Quelque envie qu'il eût de suivre la voix qui l'appelloit, il ne le put faire alors, parce que ses Supérieurs le retirèrent des Missions pour lui confier la conduite du College de Guadalaxara, & ensuite celle du College de Tepotzotlan, & la direction des Novices de la province du Mexique. Quoique ces différens emplois semblassent l'éloigner du dessein que Dieu lui avoit inspiré, il ne le perdit point de vue, au contraire, il ménagea pendant ce temps-là tout ce qu'il jugeoit être nécessaire pour venir à bout d'une entreprise si difficile. Il eut l'honneur d'en conférer souvent avec la Duchesse

de Sessa & avec le Comte de Montezuma son époux, qui avoit succédé au Marquis de la Laguna dans la Viceroyauté de la Nouvelle Espagne.

Ce Comte que le Roi Catholique vient de faire Duc d'Atrisco, & Grand d'Espagne de la première classe, pour les services importans qu'il a rendus à la Religion & à l'Etat, loua le dessein du Pere de Salvatierra, & lui promit de le faire approuver par le Roi d'Espagne. Sur ces assurances le Pere commença d'agir, sans s'effrayer des obstacles qu'il avoit à vaincre. Ils étoient grands, car pour réussir dans une entreprise qui avoit si souvent échoué, non seulement il étoit nécessaire d'établir une nouvelle Colonie Espagnole dans la Californie, de l'y entretenir & de l'y faire subsister, mais il falloit encore se procurer des vaisseaux pour

y aller, pour y porter les provisions nécessaires . & y conserver ensuite une communication libre & facile avec le Mexique , sans le secours duquel la nouvelle Colonie ne pouvoit absolument se maintenir. Ces difficultés & beaucoup d'autres que je ne marque pas ici , pour ne point entrer dans un trop grand détail , eussent paru insurmontables à tout autre qu'à un homme qui comptoit beaucoup plus sur la protection de Dieu que sur le secours des hommes. Il ne se trompa point : car le Bachelier Don Juan Cavallero y Ocio , Commissaire de l'Inquisition & de la Croisade , à qui il s'ouvrit , lui promit de l'assister , & Don Pedro Gil de la Sierpe , Trésorier du port d'Acapulco , s'engagea de lui faire trouver des vaisseaux.

Le Pere de Salvatierra , assuré de ces secours , partit pour aller

dans les provinces de Cinaloa , de Sonora & de Taraumara, chercher des Missionnaires & des gens de bonne volonté pour former sa Colonie. Il parcourut , en faisant chemin , les montagnes de Cinipas & de Guazaperez , dont il avoit eu autrefois le bonheur de convertir presque tous les habitans. Ces nouveaux Chrétiens qui le regardoient comme leur Pere , le reçurent avec des témoignages de joie aussi grands que fut ensuite leur tristesse , quand ils sçurent qu'il ne faisoit que passer. Après les avoir exhortés à vivre dans l'innocence & dans la ferveur , comme il descendoit de leurs montagnes pour prendre le chemin de la mer , il apprit que les Peuples de la province de Taraumara , qui n'avoient pas voulu renoncer à leurs anciennes superstitions , venoient de prendre les armes , dans la résolu-

tion d'exterminer les Espagnols , & tous ceux de leurs compatriotes qui avoient embrassé le Christianisme.

Ce soulèvement imprévu déconcerta les desseins du Pere de Salvatierra , & rompit presque toutes les mesures qu'il avoit prises pour son voyage de la Californie. Le Pere Eusébe-François Kino , qui devoit l'y accompagner , lui écrivit que dans une conjoncture si délicate il ne pouvoit quitter la Mission de Sonora , dont il avoit soin. Plusieurs personnes qui s'étoient engagées à passer avec lui dans ce nouveau Royaume , pour y former sa Colonie , furent arrêtées par cette révolte , qui donnoit de grandes inquiétudes aux Espagnols , de sorte qu'il se vit presque abandonné de tous ceux sur lesquels il avoit le plus compté.

Mais quoique tous ces secours

xviii *P R E F A C E.*

lui manquaissent, il ne se rebuta point, persuadé, comme tous les hommes Apostoliques, que plus on trouve d'obstacles & de contradictions dans ce qu'on entreprend pour la gloire de Dieu, plus on a lieu d'espérer qu'à la fin le succès en sera plus heureux. Ainsi dès qu'il eut appris que les vaisseaux du Trésorier d'Acapulco étoient arrivés aux côtes de Cinoloa, il s'y rendit, & s'embarqua le dixième d'Octobre mil six cent quatre-vingt-dix-sept, jour auquel l'Eglise célèbre la fête de saint François de Borgia, qui a été le premier Fondateur de nos Missions du Mexique. Il mit à la voile le lendemain, & après avoir couru divers dangers pendant deux jours, le vaisseau qui le portoit se trouva à la vue de la Californie par le travers des montagnes des Vierges. On prit terre à la baye de la Conception, où le



Pere de Salvatierra dit la Messe le jour de sainte Thérèse; mais comme ce lieu ne parut pas commode, on ne s'y arrêta pas, non plus qu'à saint Bruno, où l'on ne trouva que des eaux salées. Enfin après avoir passé la nuit à l'ancre devant l'isle Coronados ou des Couronnés, on prit terre le dix-huitieme d'Octobre au quartier de Saint-Denis, dans un lieu nommé *Concho*. Le Pere & ceux qui l'accompagnoient firent amitié aux Indiens, qui semblerent d'abord y répondre de bonne foi; mais ce n'étoit que pour surprendre les Espagnols, & pour les faire tous périr, ce qui seroit arrivé, si quelques jours après on n'eût réprimé la violence de ces Barbares. Ce ne fut pas une petite consolation pour le Pere de Salvatierra, qui ne comptoit de longtemps sur aucun second, de voir arriver quelques jours après lui le

Pere François-Marie Picolo , ancien Missionnaire de la province de Taraumara , homme distingué par sa vertu & par son zèle. Ces deux hommes Apostoliques, qu'une longue expérience rendoit très-habiles dans leur ministère , commencerent alors à travailler solidement à la conversion des Peuples de la Californie. Le Mémoire qui est dans le septieme tome de cette édition, apprendra les bénédictions qu'il a plû à Dieu de donner à leurs travaux. Le Pere Picolo, dont on vient de parler , l'a composé par l'ordre exprès du Conseil Royal de Guadalaxara , à qui il le présenta le dixieme de Février de l'année mil sept cent deux.

Le Roi Philippe V ayant appris aussi-tôt après son avènement à la Couronne , les progrès de l'Evangile dans la Californie , en écrivit incontinent à l'Archevêque de

Mexique, qui avoit succédé par *interim* au Comte de Montezuma dans la charge de Viceroy & de Capitaine général de la Nouvelle Espagne. La lettre de Sa Majesté Catholique est datée de Madrid du dix-septieme de Juillet de l'année mil sept cent un. Il lui mande qu'ayant sçu par les lettres (1) de Don Joseph Sarmiento de Valladares, Comte de Montezuma, son prédécesseur, les succès que Dieu donnoit aux travaux des Peres de la Compagnie de Jesus, soit dans les Missions qu'ils ont dans les provinces de Cinaloa, de Sonora & de la Nouvelle Biscaye, soit dans celles qu'ils viennent récemment d'établir dans le grand & vaste Royaume de la Californie, il souhaite qu'on protège ces Missions,

---

(1) Ces lettres sont datées de la ville de Mexique le 5 de Mai 1698, & le 20 d'Octobre 1699.

& qu'on les multiplie pour la gloire de l'Eglise & le salut des ames ; & il ordonne pour cela , qu'outre ce qu'on fournit de sa part aux Missions de Cinaloa , de Sonora & de la Nouvelle Biscaye , on donne ce qui est nécessaire pour l'entretien de la nouvelle Mission de la Californie. Il ajoute qu'il veut qu'on l'informe exactement de l'état où elle se trouve , & des moyens dont on pourra se servir , non seulement pour maintenir une œuvre si importante à l'Eglise & à l'Etat , mais pour l'affermir & la perfectionner autant qu'il sera possible.

Il n'en demeure pas-là , car pour montrer combien il a à cœur la conversion de ces Peuples , voici comme il finit la lettre qu'il écrit à l'Archevêque de Mexique. « Je » vous commande de donner les » ordres nécessaires , afin que le » secours que j'ai marqué soit

» prompt & effectif, & que les  
» Peres Jésuites puissent continuer  
» cette entreprise avec la même  
» ardeur qu'ils l'ont commencée.  
» Je vous ordonne aussi de remer-  
» cier de ma part les personnes de  
» piété qui ont contribué par leurs  
» aumônes au premier établisse-  
» ment de ces Missions, & de leur  
» marquer que je suis sensible au  
» zèle qu'elles ont pour la propa-  
» gation de la Foi, & au service  
» qu'elles m'ont rendu en cette  
» occasion. Invitez-les par mon  
» exemple, à contribuer encore  
» dans la suite à une œuvre si sainte  
» & si agréable à Dieu ». Le Roi  
Catholique accompagna cette let-  
tre d'une autre au Conseil Royal  
de Guadalaxara, dont ces Missions  
dépendent.

Mais pendant que le Pere de  
Salvatierra & le Pere Picolo tra-  
vailloient de la sorte vers le milieu

## xxiv P R É F A C E.

de la Californie , où ils étoient entrés par mer , la Providence voulut que le Pere Kino , Jésuite Allemand , se fit une nouvelle route vers le nord , pour y entrer par terre.

Ce Pere Kino est le même dont nous avons déjà parlé , & qui étant entré dans la Californie en mil six cent quatre-vingt-trois , pour y prêcher l'Évangile , fut obligé d'en sortir avec les Espagnols au bout de quelque temps. Comme il étoit attentif à faire chaque année de nouvelles conquêtes à Jésus-Christ , il avança en mil six cent quatre-vingt-dix-huit du côté du nord , le long de la mer , jusqu'à la montagne de Sainte-Claire. Là , voyant que la mer tournoit de l'est à l'ouest , au lieu de la suivre davantage , il entra dans les terres , & marchant toujours du sud-est au nord-ouest , il découvrit en mil six cent quatre-vingt-dix-neuf

vingt-dix-neuf les bords du Rio Azul ou de la Riviere bleue , qui après avoir reçu les eaux de la Hila ou de la Pillasse , va porter les siennes d'orient en occident , dans le grand fleuve Colorado ou du nord. Il passa le Rio Azul , & se trouva en mil sept cent proche du Colorado , & l'ayant traversé , il fut bien surpris en mil sept cent un de se voir dans la Californie , & d'apprendre qu'environ à trente ou quarante lieues de l'endroit où il étoit alors, le Colorado, après avoir fait une baye d'une assez longue étendue , alloit se jeter dans la mer à la côte orientale de la Californie , qui ne se trouve ainsi séparée du Nouveau Mexique que par les eaux de ce fleuve.

Ainsi , comme l'on voit , les Jésuites bien loin de cacher ce vaste pays , ont fait part de leurs découvertes , ont ouvert de nouvelles

voies pour y arriver , & sont presque les seuls qui en aient parlé avec quelque étendue.

Le Pere Kino même , aussi habile Mathématicien que zélé & infatigable Missionnaire , leva dans le temps une carte de la route par terre qu'il avoit trouvée , & l'envoya sans délai à la Cour d'Espagne. Nous la joindrons au Mémoire du Pere Picolo.

Nous avons tiré presque tout ce que nous venons de dire de la Californie , de l'Epître préliminaire du cinquieme Recueil de l'ancienne édition des Lettres édifiantes & curieuses. Nous ne nous arrêterons point à parcourir toutes les autres Lettres que contient cette partie des Mémoires de l'Amérique , elles n'ont pas besoin d'explication , mais nous croyons qu'il est de notre devoir de dire un mot des écrivains estimables qui ont rédigé le Recueil entier des Lettres édifiantes.



Le Pere le Gobien est l'Editeur des huit premiers tomes, il écrivoit avec goût & avec cette facilité que donne l'étude profonde & réfléchie des grands modèles, & joignoit aux excellentes qualités de son esprit, les vertus les plus rares & les plus précieuses.

Le Pere Duhalde lui succéda : dix-huit tomes qu'il a publiés & qui sont également goûtés des Sçavans & des personnes vertueuses prouvent jusqu'où alloient ses soins, ses recherches & ses connoissances.

Le Pere Patouillet en fut chargé après lui, & il étoit bien digne de le remplacer. Théologien profond, écrivain élégant, homme versé dans presque toutes les parties de la Littérature, il avoit tout ce qu'on peut désirer pour soutenir & faire valoir l'Ouvrage qu'il étoit chargé de continuer ; il est mort depuis assez peu de temps à l'âge

xxviii *P R É F A C E.*

de 80 ans , à Avignon , & ses vertus encore plus que ses talens , le faisoient chérir & respecter de tous ceux qui le connoissoient.



LETTRES



LET T R E S  
EDIFIANTES ET CURIEUSES,  
É C R I T E S  
PAR DES MISSIONNAIRES  
D E  
LA COMPAGNIE DE JESUS.

---

M É M O I R E S D' A M É R I Q U E.

---

LET T R E

*Du Pere Gabriel Marest, Missionnaire de  
la Compagnie de Jesus, au Pere de  
Lamberville, de la même Compagnie,  
Procureur de la Mission du Canada.*

M O N R É V É R E N D P E R E ,

*La paix de N. S.*

Il est un peu tard pour me demander  
des nouvelles de la baye d'Udson. J'é-

*Tome VI.*



tois bien plus en état de vous en dire quand je repassai en France, en retournant des prisons de Plymouth. Tout ce que je puis faire maintenant, c'est de vous envoyer un extrait du petit Journal que j'écrivis en ce temps-là, & dont j'ai conservé une copie. Il commence par notre départ de Quebec, & finit par le retour des deux vaisseaux qui nous porterent à cette Baye. Trouvez bon néanmoins qu'auparavant je vous fasse part de ce que j'avois appris à Quebec; soit par rapport aux deux Jésuites qui avoient fait avant moi le même voyage, soit touchant la premiere découverte de la baye d'Udson.


Il y a déjà plus de deux siècles que les Navigateurs de différentes Nations ont entrepris de s'ouvrir un chemin nouveau à la Chine & au Japon par le Nord, sans qu'aucun d'eux y ait pu réussir, Dieu y ayant mis un obstacle invincible par les montagnes de glace qu'on trouve dans ces mers. C'étoit dans le même dessein qu'en 1611 le fameux Udson, Anglois, pénétra 500 lieues & davantage plus avant que les autres, par la grande Baye qui porte aujourd'hui son nom, & dans laquelle il passa l'hiver. Il vouloit continuer sa route au printems de l'an-

née suivante : mais les vivres commençant à lui manquer, & les maladies ayant affoibli son équipage, il se vit contraint de retourner en Angleterre. Il fit deux ans après une seconde tentative, & il avança en 1614 jusqu'au 82 degré. Il y fut tant de fois en danger de périr, & il eut tant de peine à s'en retirer, que depuis ce temps-là, ni lui ni aucun autre n'ont plus osé s'engager si loin.

Cependant les Marchands Anglois, pour profiter des voyages & des découvertes de leurs compatriotes, ont fait depuis un établissement à la baye d'Udson, & y ont commencé le commerce de pelleteries avec plusieurs Indiens septentrionaux, qui pendant le grand été viennent, dans leurs pirogues, sur les rivières qui se déchargent dans cette Baye. Les Anglois n'y bâtirent d'abord que quelques maisons pour y passer l'hiver & y attendre les Sauvages. Ils y eurent beaucoup à souffrir, & plusieurs y moururent du scorbut. Mais comme les pelleteries que les Sauvages apportent à cette Baye sont très-belles, & que les profits y sont grands, les Anglois ne furent point rebutés par l'intempérie de l'air, ni par la rigueur du climat. Les François du Canada voulurent s'y éta-

blir de même , prétendant que plusieurs des terres voisines étant du même continent que la nouvelle France , ils avoient droit d'y négocier par le 51 degré , & même plus haut.

La méfintelligence se mit bientôt entre les deux Nations ; chacun bâtit des forts pour se mettre réciproquement à couvert des insultes les uns des autres. Les fréquentes maladies & les dangers continuels auxquels on est exposé dans cette périlleuse navigation , obligèrent les François à ne la point entreprendre , sans avoir avec eux un Aumônier. C'est en cette qualité que le P. Dalmas , natif de Tours , s'embarqua pour la baye d'Udson. Y étant arrivé , il s'offrit à rester dans le fort , tant pour y servir les François qu'on y laissoit en garnison , que pour avoir occasion d'apprendre la langue des Sauvages , qui y apportent leurs pelleteries pendant l'été , & pour pouvoir ensuite leur aller annoncer l'Evangile. Le vaisseau qui devoit leur apporter des vivres l'année suivante , ayant toujours été repoussé par la violence des vents contraires , ceux qui étoient restés dans le fort périrent pour la plûpart de faim ou de maladies : ils étoient réduits à huit seulement ; cinq desquels s'étant



détachés pour aller chasser sur les neiges dans les bois, laisserent dans le fort le P. Dalmas, le Chirurgien & un Taillandier.

Etant de retour quatre ou cinq jours après, ils furent fort surpris de ne plus trouver ni le Pere ni le Chirurgien. Ils demanderent au Taillandier ce qu'ils étoient devenus. L'embarras où ils le virent ; les mauvaises réponses qu'il leur donna ; quelques traces de sang qu'ils apperçurent sur la neige, les déterminèrent à se saisir de ce misérable & à le mettre aux fers. Se voyant arrêté & pressé par les remords de sa conscience, il avoua qu'étant mal depuis long-temps avec le Chirurgien, il l'avoit assassiné un matin, & qu'il avoit traîné son corps dans la riviere, où il l'avoit jetté par un trou qu'il avoit fait à la glace ; qu'ensuite étant retourné au fort, il y trouva le Pere dans la Chapelle qui se préparoit à dire la Messe. Ce malheureux demanda à lui parler ; mais le Pere le remit après la Messe, qu'il lui servit à son ordinaire.

La Messe étant dite, il lui découvrit tout ce qui étoit arrivé, lui témoignant le désespoir où il étoit, & la crainte qu'il avoit que les autres étant de retour, ne le missent à mort. « Ce n'est pas ce que

» vous avez le plus à craindre, lui ré-  
» pondit le Pere : nous sommes un trop  
» petit nombre, & on a trop besoin de  
» vos services, pour qu'on veuille vous  
» perdre. Si on vouloit le faire ; je vous  
» promets de m'y opposer autant que  
» je pourrai. Mais je vous exhorte à  
» reconnoître devant Dieu l'énormité  
» de votre crime, à lui demander par-  
» don & à en faire pénitence. Ayez soin  
» d'appaiser la colere de Dieu, pour  
» moi j'aurai soin d'appaiser celle des  
» hommes ».

Le Pere lui ajouta que s'il fouhaitoit il iroit au devant de ceux qui étoient allés chasser ; qu'il tâcheroit de les adoucir, & de leur faire promettre qu'ils ne le maltraiteroient point à leur arrivée. Le Taillandier accepta cette offre, parut se calmer, & le Pere partit. Mais à peine étoit-il sorti du fort que ce malheureux se sentit troublé de nouveau, entra dans une humeur noire, & se mit en tête que le Pere le trompoit, & qu'il n'alloit trouver les autres que pour les prévenir contre lui.

Dans cette pensée il prit sa hache & son fusil pour courir après le Pere. L'ayant apperçu le long de la riviere, il lui cria de l'attendre, ce que fit le Mis-



fionnaire. Si-tôt qu'il l'eut atteint, il lui reprocha qu'il étoit un traître, & qu'il le trompoit, & en même temps lui donna un coup de son fusil, qui le blessa. Pour se soustraire à la fureur de ce misérable, le Pere se jeta sur une grande glace qui flotloit sur l'eau. Le Taillandier y sauta après lui, & l'assomma de deux coups de hache qu'il lui déchargea sur la tête, & après avoir jetté son corps sous la glace même sur laquelle le Pere s'étoit réfugié, il revint au fort, où les cinq autres arriverent bientôt après. Voilà ce que ce malheureux avoua lui-même pendant qu'on le tenoit dans les fers.

On avoit résolu de le garder de la forte jusqu'à l'arrivée des premiers vaisseaux, sur lesquels on devoit l'embarquer : mais avant qu'il pût venir du secours, les Anglois attaquèrent le fort. Ceux qui le gardoient avoient eu la précaution de tenir chargés tout ce qu'ils avoient de canons & de fusils, & par-là ils furent en état de faire une furieuse décharge sur les ennemis lorsqu'ils voulurent faire leurs approches. Ce grand feu, qui leur tua & leur blessa plusieurs hommes, leur fit croire qu'il y avoit encore bien du monde dans le fort. C'est pourquoi ils s'en retournerent, mais

dans la résolution de revenir bientôt avec de plus grandes forces. Ils revinrent en effet , & se preparerent à attaquer la place dans les formes. Les cinq François qui la gardoient se voyant hors d'état de résister , se sauverent la nuit par une embrasure de canon , & gagnerent les bois , ayant laissé le Taillandier seul & lié comme il étoit. On n'a point sçu ce que les Anglois en firent , ni ce qu'il leur dit. Mais des cinq personnes sorties du fort , trois moururent en chemin , & deux seulement arriverent après bien des fatigues à Mont-Réal. C'est d'eux qu'on a appris tout ce que je viens de raconter.

L'accident arrivé au P. Dalmas, n'empêcha pas le Pere Sylvie de retourner quelque temps après à la baye d'Udson pour y servir aussi d'Aumônier ; mais en même temps à dessein de s'ouvrir un chemin pour aller prêcher l'Evangile aux Sauvages les plus septentrionaux , qui jusqu'ici ont été sans instruction. Ce Pere y fut tellement incommodé , qu'il se vit obligé de se rembarquer pour revenir à Quebec , où il ne s'est jamais bien remis des maladies qu'il avoit contractées à cette Baye. Je fus destiné à la même fonction dès que j'arrivai en Ca-

nada, & je ne vous diffimulerai pas que ce fut contre mon inclination. Mon dessein en partant de France étoit de me consacrer le plutôt que je pourrois au service des Sauvages, & je m'en voyois par-là un peu éloigné.

Feu M. d'Iberville, un des plus braves Capitaines que nous ayons eu dans la nouvelle France, avoit ordre de s'emparer de quelques postes que les Anglois occupoient dans la baye d'Udson. On avoit pour cela équipé deux vaisseaux de guerre, le *Poli*, qu'il devoit monter, & la *Salamandre*, commandée par M. de Serigny. Il demanda à notre Pere Supérieur un Missionnaire qui pût servir d'Aumônier aux deux vaisseaux. Le Pere Supérieur jetta les yeux sur moi, apparemment parce qu'étant nouvellement arrivé, & ne sçachant encore aucune langue sauvage, j'étois le moins nécessaire en Canada.

Nous nous embarquâmes donc le 10 d'Août 1694, & nous allâmes mouiller vers le minuit proche la traverse du Cap *Tourmente* (1). Nous le doublâmes le 11.

---

(1) Ce Cap n'est éloigné que de huit lieues de Quebec. Il s'appelle *Tourmente*, parce que

sur les sept à huit heures du matin. Nous ne fîmes gueres de chemin le reste du jour, ni les trois jours suivans, parce que le vent nous étoit contraire. Je profitai de ce loisir pour engager une bonne partie de notre équipage à bien célébrer la Fête de la sainte Vierge. Le 14, je distribuai dans le *Poli* les images de Notre - Dame que m'avoit donné à Quebec Madame de Champigny, Intendante du Canada, & je passai tout le soir & le lendemain matin à entendre les confessions : plusieurs firent leurs dévotions le jour de la Fête. Comme je finissois la Messe, le vent changea, & on appareilla aussi-tôt. Le 20, le vent ayant tout-à-fait calmé, je passai du *Poli* à la *Salamandre* pour voir M. de Serigni, & pour dire la Messe à son bord. L'équipage en fut fort aise, & plusieurs profiterent de cette occasion pour s'approcher des Sacremens.

Le 21, nous dépassâmes *Belle - Isle*. Cette Isle, qui paroît de figure ronde, est par la hauteur de 52 degrés à 220 lieues de Quebec, au milieu d'un dé-

---

pour peu qu'il y fasse de vent, l'eau y paroît agitée comme en pleine mer. Note de l'ancienne édition.

troit que forme l'Isle de *Terre-Neuve*, avec la terre ferme de *Laborador*. Nous commençâmes dès-lors à appercevoir de ces grosses montagnes de glace qui flottent dans la mer ; nous en vîmes peut-être une vingtaine. Elles paroissoient de loin comme des montagnes de cristal, & quelques-unes comme des rochers hérissés de pointes.

Le 29, nous eûmes le matin un grand calme, & l'après-midi un vent contraire & violent qui continua le 24 & le 25. Les deux jours suivans un grand calme qui nous étoit aussi préjudiciable que le vent contraire. La saison étoit avancée ; nous allions dans un Pays où l'hiver vient avant l'automne ; nous n'étions que par la hauteur de 56 degrés ; il nous restoit encore beaucoup de chemin à faire par une mer dangereuse, à cause des grands bancs de glace qu'on a coutume d'y trouver, au milieu desquels il falloit se faire un passage jusques par les 63 degrés.

Le 28, sur les huit heures du soir ; il s'éleva un petit vent alisé, qui nous prenant en poupe, nous fit faire beaucoup de chemin pendant les deux ou trois jours qu'il dura. Le 31, le vent changea un peu, sans cesser néanmoins

de nous être favorable ; mais il nous amenoit une grosse brume , qui nous empêchoit de voir les terres dont nous estimions n'être pas éloignés , & dont nous étions en effet assez proches. Sur le midi , le temps s'éclaircit , & nous vîmes à l'aise la côte bordée d'une grande quantité de rochers , qu'on nomme pains de sucre , parce qu'ils en ont la figure ; ils étoient encore tous couverts de neige. Sur le soir , nous reconnûmes l'entrée du détroit qu'il faut passer pour aller à la *baye d'Udson*.

Ce détroit , qu'on appelle le *canal* ou le *détroit du nord* , est très - difficile à cause des glaces qui viennent continuellement des Pays froids , & qui se déchargent dans la pleine mer par ce canal. Les terres du détroit courent ordinairement *ouest - nord - ouest* , & *est - sud - est*. Il y a au commencement & à la fin du détroit des isles situées du côté du *sud*. Les isles qu'on trouve à l'entrée du détroit , du côté d'Europe , s'appellent les isles *Boutons* : elles sont vers le 60 degré quelques minutes. Celles qui sont à l'autre extrémité du même détroit , se nomment les *isles Dignes* ; elles sont vers le 63 degré. Il y en a outre cela plusieurs le long & au mi-

lieu du détroit , lequel a 135 lieues de longueur. Sa moindre largeur est d'environ sept ou huit lieues , mais elle est ordinairement plus grande. On y voit de temps en temps de grandes bayes , surtout après les isles *Boutons*. Il y en a une plus considérable que les autres , par laquelle on prétend qu'on peut aller jusqu'au fond de la baye d'Udson ; mais cela est fort incertain.

On est quelquefois fort long-temps à passer le détroit : nous le passâmes en quatre jours fort heureusement. Nous y étions entrés à quatre heures du matin le premier Septembre , & nous en sortîmes le 5 aussi le matin avec un vent qui n'étoit pas trop favorable , & qui s'augmenta beaucoup le sixieme. Le 7 , le temps se calma , & donna à plus de cinquante personnes la facilité de faire leurs dévotions le lendemain , fête de la Nativité de la sainte Vierge.

Le calme continua le 8 , le 9 & le 10 , ce qui causa beaucoup de tristesse & d'inquiétude à tout l'équipage. J'exhortai nos Canadiens à implorer la protection de sainte Anne , qu'on regarde comme la Patrone du Pays , & que les Canadiens honorent avec beaucoup de piété. Ma proposition fut reçue avec

joie , & nous nous engageâmes à faire tous les jours, matin & soir, des prières publiques en l'honneur de la Sainte. Dès la nuit suivante , le vent devint favorable.

Le 12 , nous découvrîmes la *terre du nord* , mais au-dessous de l'endroit où nous voulions aller. Le vent étant encore devenu contraire, nous louvoyâmes inutilement pendant quelques jours, & nous fûmes obligés de jeter l'ancre. Cependant nous commencions à souffrir beaucoup ; le froid s'augmentoît , & nous manquions d'eau. Dans cette extrémité , nos Canadiens me vinrent proposer de faire un vœu à sainte Anne, & de lui promettre de consacrer en son honneur une partie du premier gain qu'ils feroient dans le Pays. J'approuvai leur dessein , mais après en avoir parlé à M. d'Iberville. Je les avertis en même-temps de travailler à leur sanctification , puisque c'étoit par la pureté des mœurs qu'on rendoit ses vœux agréables à Dieu. La plupart profitèrent de mon avis, & s'approcherent des Sacremens. Le lendemain les matelots voulurent imiter les Canadiens , & faire le même vœu qu'eux. M. d'Iberville & les autres Officiers se mirent à leur tête. Dès



la nuit suivante , qui étoit celle du 21 au 22 Septembre , Dieu nous donna un vent favorable.

Le 24 , sur les six heures du soir , nous entrâmes dans la riviere *Bourbon*. La joie fut grande dans tout l'équipage. C'étoit un vendredi ; nous chantâmes l'Hymne *Vexilla Regis* , & sur-tout l'*O crux ave* , que nous répétâmes plusieurs fois pour honorer la Croix adorable du Sauveur , dans un pays où elle est inconnue aux Barbares , & où elle a été tant de fois profanée par les hérétiques qui y ont abattu avec mépris toutes les Croix que nos François y avoient autrefois élevées.

La riviere à laquelle les François ont donné le nom de *Bourbon* , est appelée par les Anglois la riviere de *Pornetton* , d'où vient que plusieurs François nomment encore le Pays des environs , les terres de *Pornetton*. Cette riviere est grande , large , & s'étend fort avant dans la profondeur des terres. Mais comme elle a plusieurs *rapides* , elle est moins commode pour le commerce des sauvages ; c'est pour cela que les Anglois n'ont pas bâti leur Fort sur le bord de cette riviere.

Au sud-est de la riviere de *Bourbon* ;

& dans la même anse , se décharge aussi une autre grande rivière , que les François qui ont été les premiers à la découvrir appellerent la rivière de sainte *Thérèse* , parce que la femme de celui qui en fit la découverte , portoit le nom de cette grande Sainte.

Ces deux rivières ne sont séparées l'une de l'autre que par une langue de terre fort basse , qui produit dans l'une & dans l'autre de très-grandes *battures*. Leurs embouchûres sont par le 57 degré quelques minutes. Elles courent toutes deux le même rhumb de vent ; & pendant un long espace , leurs lits ne sont éloignés l'un de l'autre que d'une ou de deux lieues. Les *battures* , dont ces deux rivières sont remplies , les rendent dangereuses aux gros vaisseaux. Comme il y en a un peu moins dans celle de *Bourbon* , on se détermina à faire hiverner le *Poli* dans cette rivière , & la *Salamandre* dans celle de *sainte Thérèse* , sur le bord de laquelle les Anglois ont bâti leur Fort dans la langue de terre qui sépare les deux rivières.

Nous étions arrivés , comme je l'ai déjà dit , le 24 Septembre , dans la rivière de *Bourbon* , sur les six heures du

soir. Cette nuit là même on mit quelques-uns de nos gens à terre , pour tâcher de surprendre quelques Anglois. Ils eurent bien de la peine à aborder , à cause des *battures* : il fallut se jeter à l'eau , ce qui les incommoda beaucoup , les bords de la riviere étant déjà glacés. Un sauvage Iroquois , qu'on m'avoit dit de baptiser , lorsque je partis de Quebec , étoit du nombre de ceux qui furent envoyés à terre. Voyant les périls auxquels il alloit être exposé , je ne crus pas devoir différer plus long-temps son baptême que j'avois remis jusqu'à ce jour-là , afin qu'il fût mieux instruit. Un de nos Canadiens , qui parle fort bien la langue Iroquoise , m'a beaucoup servi à l'instruire. Les gens que nous avions envoyés à terre ne purent surprendre aucun Anglois , parce que nous en avions été apperçus au moment de notre arrivée ; & que sur le champ tous s'étoient retirés dans le fort ; mais ils nous amenerent le 25 deux sauvages qu'ils avoient pris auprès du fort.

M. d'Iberville étoit allé le même jour sonder la riviere , & chercher un endroit où notre vaisseau pût être à l'abri pendant l'hiver. Il en avoit trouvé un fort commode. Après avoir visité

ceux qu'il avoit fait débarquer , & leur avoir donné ses ordres , il chargea M. de Serigni de conduire le *Poli* à l'endroit marqué , & il passa le 27 dans la *Salamandre* , où je le suivis.

Nous arrivâmes le soir du même jour à l'entrée de la riviere de sainte Thérèse : nous ne manquâmes pas en y entrant de nous mettre sous la protection de cette grande Sainte. M. d'Iberville partit vers le milieu de la nuit pour aller sonder cette seconde riviere. Le 28 nous avançâmes une lieue & demie dans la riviere à la faveur de la marée , le vent nous étant contraire. On employa le reste du jour à sonder de tous côtés. Le 29 nous fîmes encore une petite lieue , & M. d'Iberville alla à terre pour marquer son camp , & l'endroit où il feroit aborder le vaisseau. Il en trouva un à son gré , une demi-lieue au-dessus du fort. Une grande pointe de terre assez haute qui s'avance dans la riviere , y forme une maniere d'anse , où le vaisseau pouvoit être tout à fait à l'abri du refoulement des glaces qui est fort à craindre au printemps. On donna ordre à ceux de nos gens qui étoient à terre de venir camper en cet endroit. Ils n'étoient pas plus de vingt ; mais les

Sauvages du Pays avoient dit aux Anglois qu'ils étoient quarante ou cinquante, ce qui les a toujours empêché de sortir du fort.

Le 30 il nous fut impossible d'avancer. Le premier Octobre nous fûmes dans le même état ; toujours le vent contraire échouant à chaque basse marée, & dans l'impossibilité de louvoyer. Cependant le vent, le froid, les glaces croissoient tous les jours. Nous nous voyons à une lieue de l'endroit où nous devons débarquer, & nous étions en danger de n'y pouvoir arriver. Notre équipage en étoit allarmé. Je les exhortai à recourir à la protection de Dieu, qui ne nous avoit point encore manqué dans le voyage. On fit sur *la Salamandre* le même vœu qu'on avoit fait sur *le Poli* : & ce jour-là même le temps changea & devint fort beau.

Sur les huit heures du soir, nous levâmes l'ancre, la lune étant fort belle ; & à la faveur de la marée notre chaloupe, armée de seize rames, remorqua le vaisseau, & le conduisit jusqu'à une portée de fusil de l'endroit où nous voulions aller, & où nous ne pûmes aborder, la marée nous ayant manqué. En passant vis-à-vis le Fort, on nous

tira trois ou quatre volées de canon, dont les boulets ne vinrent pas jusqu'à nous. Nos Canadiens n'y répondirent que par des *Sassa Koués* : c'est le nom que les Sauvages donnent aux cris qu'ils font à la guerre en signe de réjouissance.

Le 2 , notre vaisseau pensa périr. Comme nous appareillions, dans l'espérance de nous rendre bientôt au port que nous touchions, pour ainsi dire ; un gros tourbillon de neige nous cacha la terre, & un gros vent de nord-ouest nous jeta sur une batture, où nous échouâmes à marée haute. Nous y passâmes une triste nuit. Sur les dix heures du soir, les glaces emportées par les courans & poussées par les vents, commencerent à donner contre notre vaisseau avec une violence & un bruit si épouvantable, qu'on pouvoit l'entendre d'une lieue : ce fracas dura quatre ou cinq heures. Les glaces heurtoient si rudement le navire, qu'elles pénétrèrent le bois & en emporterent jusqu'à trois ou quatre doigts en plusieurs endroits. M. d'Iberville, pour décharger le vaisseau, fit jeter sur la batture douze piéces de canon & diverses autres choses qui ne pouvoient pas se perdre dans l'eau, ni s'y gâter. Il fit depuis couvrir de sable

cès pieces de canon , de peur qu'elles ne fussent entraînées au printemps par le refoulement des glaces.

Le 3 , le vent s'étant un peu calmé , M. d'Iberville prit le parti de faire décharger son vaisseau , qui étoit toujours en danger de périr. Nous ne pûmes nous servir pour cela de la chaloupe , parce qu'il n'étoit pas possible de la manier à travers des glaces qui couloient toujours en grande quantité : mais nous y employâmes les canots d'écorce que nous avions apportés de Quebec , & que nos Canadiens conduisoient au travers des glaces avec une adresse admirable.

J'étois incommodé depuis quelques jours , & j'avois même eu la fièvre ; M. d'Iberville me pressoit d'aller à terre ; mais je ne pouvois me résoudre à quitter le vaisseau dans le péril où il étoit , & dans l'alarme où je voyois tout l'équipage. Je fus contraint de le faire par la triste nouvelle que nous apprîmes bientôt. M. de Châteauguai , jeune Officier de dix-neuf ans , & frere de M. d'Iberville , étoit allé faire le coup de fusil vers le Fort des Anglois , pour les amuser & leur ôter la connoissance de notre embarras. S'étant trop

avancé, il fut blessé d'une balle qui le perçoit de part en part. Il me demandoit pour se confesser, & je m'y transportai sur le champ. Nous crûmes d'abord que la blessure n'étoit pas mortelle : nous fûmes bientôt détrompés<sup>1</sup>, car il mourut le lendemain.

Un moment auparavant, nous avions appris des nouvelles du *Poli*, & nous avions sçu que ce vaisseau n'étoit pas moins en danger que le nôtre. Les vents, les glaces, les battures, tout lui avoit été contraire ; une fois qu'il étoit échoué, il étoit sorti un grand éclat de la quille : quatre pompes ne suffisoient pas pour vuider l'eau qui y entroît. Plusieurs barrils de poudre avoient été mouillés en déchargeant ce vaisseau. Il n'étoit point encore rendu ; & il étoit en danger de ne pouvoir se rendre à l'endroit où il devoit hiverner.

Tant de tristes nouvelles n'abattirent pas le courage de M. d'Iberville : il étoit extraordinairement touché de la mort de son frere, qu'il avoit toujours aimé tendrement. Il en fit un sacrifice à Dieu, dans lequel il vouloit mettre toute sa confiance. Prévoyant que le moindre signe d'inquiétude qui paroîtroit sur son visage, jetteroit tout le monde dans la



consternation , il se soutint toujours avec une fermeté merveilleuse , mettant tout le monde en action , agissant lui-même & donnant ses ordres avec autant de présence d'esprit que jamais. Dieu le consola dès le même jour ; une même marée mit les deux vaisseaux hors de danger , & les conduisit chacun dans les endroits qu'on avoit marqué.

Le 5 , je baptisai deux enfans d'un Sauvage , qui étoient malades depuis long-temps , & que je jugeois en danger. Je me pressai de les baptiser , parce que dès le lendemain , les Sauvages devoient partir pour aller passer l'hiver dans les bois fort loin de nous. Mais avant que de les baptiser , je fis promettre à leur pere que s'ils revenoient de leurs maladies , il me les rameneroit au printemps pour les instruire. Ils étoient tous deux enfans du même pere , mais de différentes meres , la polygamie étant en usage parmi les Sauvages de ce Pays. L'un des deux mourut , & le pere me ramena l'autre le printemps suivant , comme il me l'avoit promis. Nous travaillâmes ensuite à nous cabaner , à décharger le vaisseau , & à préparer tout pour le siège.

Le 9 , je partis pour me rendre au

*Poli*, où M. de Tilly, Lieutenant, étoit dangereusement malade depuis quelques jours. C'est là le premier voyage que j'ai fait dans les bois de l'Amérique. Le terrain par où il nous falloit passer est fort marécageux : nous fûmes contraints de faire de grands détours pour éviter les marais. L'eau commençoit à geler, mais la glace n'étoit pas assez forte pour nous porter : nous enfoncions souvent jusqu'à mi-jambe. Nous fîmes ainsi cinq lieues sur la neige & dans les bois, si cependant on peut se servir de ce terme ; car il n'y a point en ce Pays-là de bois francs, ce ne sont quasi que des brossailles & des épines assez épaisses en quelques endroits, & mêlées en d'autres de beaucoup de Savanes claires.

Quand nous fûmes arrivés au bord de la riviere *Bouben*, nous nous trouvâmes fort embarrassés ; le vaisseau étoit de l'autre côté : la riviere en cet endroit-là a une lieue & demie de large ; elle est fort rapide & traînoit alors beaucoup de glaces. Ceux qui m'accompagnoient jugerent que le passage étoit impraticable : j'eus même de la peine à vaincre leur résistance ; mais peu après la riviere se fit belle, les glaces ayant dérivé avec la marée baissante. Nous  
nous

nous embarquâmes aussitôt après avoir porté notre canot sur les glaces qui bordaient la rivière. Nous partîmes au soleil couchant , & nous arrivâmes heureusement au commencement de la nuit.

Nous trouvâmes le navire dans un endroit sûr & commode. On commençoit à se remettre des fatigues passées. J'allai voir le malade que je consolai ; je le confessai le lendemain , & lui donnai le saint Viatique. Je passai l'après-dînée à visiter nos Canadiens & nos Matelots , qui s'étoient cabanés à terre. A mon retour , on m'avertit que la rivière étoit praticable , & je m'embarquai aussitôt , parce que j'avois promis de retourner incessamment à cause de l'attaque du Fort. Nous arrivâmes fort tard à l'autre bord , & nous y fîmes une cabane pour y passer la nuit. Nous la fîmes avec beaucoup de négligence , parce que le Ciel paroissoit fort ierein : nous nous en repentîmes ; car nous y fûmes pendant trois heures exposés à la neige.

Le 11 , nous arrivâmes à notre camp , où tout étoit fort avancé pour le siège. On avoit fait un beau chemin dans le bois pour conduire le canon , les mor-

tiers & les bombes. Le 12, on plaça les mortiers. Le 13, comme on étoit prêt de tirer, on envoya sommer les ennemis de se rendre, & leur offrir de bonnes conditions, s'ils se rendoient d'abord. Ils demanderent jusqu'au lendemain matin huit heures pour donner leur réponse, & prièrent qu'on ne les inquiétât point cette nuit-là auprès du Fort. Cela leur fut accordé. Le lendemain à l'heure marquée, ils apportèrent leurs conditions. On y souscrivit sans peine; car ils ne demandoient pas même leurs armes, ni leur pavillon. Leur Ministre avoit mis la capitulation en latin, & moi je servis d'interprète de notre côté. La peur les avoit saisis dès notre arrivée. Depuis ce tems-là, ils s'étoient toujours tenus renfermés, sans oser même sortir pendant la nuit pour aller chercher de l'eau à la rivière qui bat le pied du Fort.

M. d'Iberville envoya le même jour M. du Tas, son Lieutenant, avec soixante hommes, pour prendre possession du Fort. Il y alla lui-même le lendemain, jour de sainte Thérèse, & il le nomma le Fort *Bourbon*. J'y dis la Messe le même jour, & nous y chantâmes le *Te Deum*. Ce Fort n'est que de

bois , plus petit & plus foible que nous n'avions cru. Le butin qu'on y trouva fut aussi moins considérable que nous n'avions espéré. Les Anglois y étoient au nombre de cinquante-trois , tous assez grands & bienfaits : celui qui les commandoit , étoit plus habile dans le commerce que dans la profession des armes qu'il n'avoit jamais exercée ; c'est ce qui fut cause qu'il se rendit si aisément. Nous admirâmes la disposition merveilleuse de la Providence divine. En entrant dans la riviere de sainte Thérèse , nous avons invoqué avec confiance la grande Sainte , dont cette riviere portoit le nom : & Dieu arrangea tellement les choses , que justement le jour de la fête de la même Sainte , nous entrâmes dans le Fort ; ce qui nous rendit les maîtres de la Navigation & de tout le Commerce de cette grande riviere.

Ce jour-là même , je crus devoir retourner voir M. de Tilly , que j'avois laissé bien mal. Je partis donc après dîner , & j'arrivai au bord de la riviere *Bourbon* , que nous trouvâmes absolument impraticable. Nous cabanâmes , & nous passâmes-là toute la nuit. Le lendemain , la riviere n'étant pas meilleu-

re, nous fîmes sur le bord de grandes fumées, qui étoit le signal dont on étoit convenu, pour donner connoissance au *Poli* de la prise du Fort. On répondit par des signaux semblables, & nous retournâmes au Fort. Trois jours après, c'est-à-dire le 18 d'Octobre, je me joignis à M. de Caumont, frere de M. de Tilly, à deux autres de ses parens, & à un autre Canadien, pour tâcher de passer ensemble au *Poli*. Nous trouvâmes encore la riviere mauvaise, & le lendemain elle n'étoit pas meilleure. Nous hasardâmes néanmoins à la passer : ce ne fut pas sans courir beaucoup de risque ; mais enfin nous arrivâmes heureusement. Je ne quittai plus le malade jusqu'au 28, qui fut le jour de sa mort. Après ses obsèques, je voulois retourner au Fort célébrer la fête de la Toussaint, mais il fut impossible de passer la riviere que le jour des morts. Nous nous égarâmes ce soir-là dans les bois : & après avoir long-temps marché, nous nous retrouvâmes quasi à l'endroit dont nous étions partis ; nous y passâmes la nuit, & je n'arrivai au Fort que le 3 Novembre. J'ai fait souvent dans la suite ces petits voyages ; car la maladie & le scorbut s'étant mis dans nos équi-

pages, j'étois obligé d'aller continuellement du Fort au *Poli*, & du *Poli* au Fort, pour assister tous les malades. J'eus moi-même quelques atteintes du scorbut : les mouvemens que je me donnai pour aller secourir de côté & d'autre ceux qui étoient en quelque danger, dissipèrent, à ce que je crois, les commencemens du mal.

La rivière de *sainte Thérèse* étoit tout à fait prise dès le mois d'Octobre, à trois ou quatre lieues au-dessus du Fort où il y a des îles, qui en rendent le canal plus étroit : mais on ne commença à passer dessus, vis-à-vis le Fort, que le 13 Novembre. La rivière de *Bourbon* ne fut tout à fait prise que la nuit du 23 au 24 Janvier 1695. Depuis ce temps-là, nous passâmes dessus la glace pour aller au *Poli*, & cela nous abrégéoit bien du chemin. Les glaces commencèrent à se briser dans la rivière de *sainte Thérèse* le 30 Mai, & le 11 Juin seulement dans la rivière *Bourbon*. Le 30 Juillet, nous nous embarquâmes pour aller avec nos deux vaisseaux en rade à l'entrée de la rivière de *sainte Thérèse*, & y attendre les vaisseaux Anglois qui ont coutume d'y venir vers ce temps-là. Mais nous les avons at-

tendu en vain : il n'en a paru aucun.

J'avois pris le parti , dès mon arrivée , d'apprendre la Langue des Sauvages : je voulus pour cela me servir de deux d'entr'eux qui étoient restés pendant l'hiver dans une cabane près du Fort. Mais mes fréquentes courses d'une rivière à l'autre m'en ont empêché ; d'ailleurs l'homme étoit un esclave d'une autre Nation , qui ne savoit qu'imparfaitement leur Langue : la femme qui haïssoit fort les François , ne me parloit que par fantaisie & me trompoit souvent. Cependant les visites que je leur rendois eurent du moins un bon effet. J'avois gagné la confiance de ce pauvre homme , & je commençois à l'instruire le mieux qu'il m'étoit possible : il tomba malade ; il me demanda le baptême , & j'eus la consolation de le lui donner avant qu'il mourût. Voici maintenant ce que j'ai pu apprendre des Sauvages de ce Pays.

Il y a sept ou huit Nations différentes , qui ont rapport au Fort , & il y en est bien venu en traite cette année 1695 , trois cens Canots ou davantage. Les plus éloignés , les plus nombreux & les plus considérables sont les *Affiniboëls* & les *Kriqs* , ou autrement, les



*Kristinnons* : il n'y a même que les Langues de ces deux Nations-là à apprendre. La Langue des *Kriqs* qui est *Algonquine*, & celle des Sauvages les plus voisins du Fort, est la même à quelques mots près, & quelque peu de différence dans l'accent. La langue des *Affiniboëls*, est fort différente de celle-ci, elle est la même que celle des *Scioux*, où mon frere a fait deux voyages. On prétend même que ces *Affiniboëls* sont une Nation *Sciouse*, qui s'en est séparée il y a long-temps, & qui lui fait depuis continuellement la guerre. Les *Kriqs* & les *Affiniboëls*, sont alliés ensemble, ils ont les mêmes ennemis & entreprennent les mêmes guerres. Plusieurs *Affiniboëls* parlent *Kriqs*, & plusieurs *Kriqs*, *Affiniboël*.

Les *Kriqs* sont nombreux, & leur pays plus vaste, ils s'étendent jusques vers le Lac supérieur, où plusieurs vont en traite. J'en ai vu qui ont été au Sault de *sainte-Marie*, & à *Michilimakinak*. J'en ai vu même qui ont été jusqu'à *Mont-réal*. La Riviere *Bourbon*, va jusqu'au Lac des *Kriqs* : il faut d'ici vingt ou vingt-cinq jours pour y aller, il en faut trente-cinq ou quarante pour aller chez les *Affiniboëls*.

Ces Sauvages ont le corps bien fait ; ils sont grands , robustes , alertes , endurcis au froid & à la fatigue. Les *Affiniboëls* ont de grands traits sur le corps , qui représentent des serpens , des oiseaux & diverses autres figures , & qu'ils s'impriment en se piquant la peau avec de petits os pointus , & en remplissant ces piquures de poussiere de charbon détrempe. Ils sont posés & paroissent avoir beaucoup de flegme. Les *Kriqs* sont plus vifs , toujours en action , toujours dansans ou chantans. Les uns & les autres sont braves & aiment la guerre. On compare les *Affiniboëls* aux Flamans , & les *Kriqs* , aux Gascons : leurs humeurs ont en effet du rapport à celles de ces deux nations. Ces Sauvages n'ont point de Villages , ni de demeure fixe. Ils sont toujours errans & vagabonds , vivans de leur chasse & de leur pêche. L'été néanmoins ils s'assemblent sur des Lacs , où ils sont deux ou trois mois ; & ensuite ils vont ramasser de la folle avoine , dont ils font leur provision.

Les Sauvages qui sont plus proches d'ici , ne vivent que de leurs chasses ; ils courent continuellement dans les bois , sans s'arrêter dans aucun endroit , ni l'hyver , ni l'été , sinon quand ils

font bonne chasse ; car pour lors ils cabanent là, & y demeurent jusqu'à ce qu'ils n'ayent plus rien à manger. Ils sont souvent contraints de passer trois ou quatre jours sans prendre aucune nourriture, manque de prévoyance. Ils sont comme les autres, endurcis au froid & accoutumés à la fatigue ; mais du reste, ils sont lâches, timides, fainéans, grossiers, & tout-à-fait vicieux.

Pour ce qui est de la Religion qu'ils professent, je crois qu'elle est la même que celle des autres Sauvages : je ne sçaurois encore dire bien précisément en quoi consiste leur Idolâtrie. J'ai sçu qu'ils ont des especes de Sacrifices : ils sont grands jongleurs, ils ont comme les autres l'usage de la pipe, qu'ils appellent *calumet* ; ils font fumer le soleil, ils font aussi fumer les personnes absentes ; ils ont fait fumer notre Fort, notre Vaisseau : je ne puis cependant vous dire rien de certain sur les idées qu'ils peuvent avoir de la Divinité, n'ayant pu l'approfondir. Je vous ajouterai seulement qu'ils sont extrêmement superstitieux, fort débauchés, qu'ils vivent dans la polygamie & dans un grand éloignement de la Religion Chrétienne.

Par-là, vous voyez, mon R. Pere,

qu'il sera fort difficile d'établir la Religion parmi ces Peuples. Je crois que si on veut y faire quelque progrès, il faut commencer par les *Kriqs* & les *Affini-boëls*. Outre que ces Sauvages sont en plus grand nombre, il me semble qu'ils ne sont pas si éloignés de la Religion : ils ont plus d'esprit, ils sont du moins sédentaires pendant trois ou quatre mois ; on peut former plus aisément dans leur pays une Mission. Ce n'est pas que je ne voye les peines qu'on auroit à s'y établir. Je ne sçai si nos premiers Peres en ont eu autant dans leurs premières Missions du Canada, que celles-ci en promettent. Mais ce n'est pas là ce qui nous doit effrayer, Dieu prendra soin de nous, & j'espère que plus ces Missions seront pénibles, plus il se trouvera de Missionnaires, qui s'offriront à Dieu pour y être envoyés.

Il me reste encore, mon R. P. à parler du climat & de la température de ce pays. Le Fort est, comme je l'ai déjà dit, vers le cinquante-septieme degré de latitude, situé à l'embouchure de deux belles rivières ; mais la terre y est très-ingrate ; c'est un Pays tout marécageux & rempli de *Savannes*. Il y a peu de bois, & il y est très-petit. Du Fort, à

plus de trente & quarante lieues, il n'y a point de bois franc. Cela vient sans doute des grands vents de mer qui soufflent ordinairement, des grands froids & des neiges qui y sont presque continuelles. Dès le mois de Septembre le froid commence, & il y est déjà assez grand pour remplir les rivières de glaces, & les geler même quelquefois tout-à-fait. Les glaces ne quittent que vers le mois de Juin: mais le froid ne quitte pas pour cela.

Il est vrai qu'il y a dans ce temps-là des jours fort chauds; (car il n'y a guères de milieu entre le grand chaud & le grand froid,) mais cela dure peu, les vents de Nord qui sont fréquens, dissipent bientôt cette première chaleur: & souvent après avoir sué le matin, on est gelé le soir. La neige y est huit à neuf mois sur la terre; mais elle n'est pas fort haute; le plus qu'elle a eu de hauteur cet hyver, a été deux ou trois pieds.

Ce long hyver, quoiqu'il soit toujours froid, ne l'est cependant pas toujours également. Il y a souvent, à la vérité, des froids excessifs, pendant lesquels on ne se montre pas impunément dehors. Il y en a peu d'entre nous qui

n'en ayent porté des marques : & un Matelot entr'autres y a perdu les deux oreilles : mais aussi il y a de beaux jours. Ce qui m'y plaît davantage, c'est qu'on n'y voit point de pluie ; & qu'après certains temps de neige & de poudrerie, (c'est ainsi qu'on appelle une petite neige, qui s'insinue par-tout), l'air y est net & clair ; si j'avois à choisir de l'hyver ou de l'été de ce pays, je ne sçai lequel je prendrois ; car dans l'été outre que les chaleurs y sont brûlantes, qu'on y passe souvent d'un grand chaud à un grand froid, & qu'on y a rarement trois beaux jours de suite ; il y a encore tant de *Maringuins* ou cousins, que vous ne sçauriez sortir sans en être couvert & piqué de tous côtés. Ces mouches sont ici en plus grand nombre & plus forts qu'en Canada : ajoutez que les bois sont pleins d'eau, & pour peu qu'on avance, on en a souvent jusqu'à la ceinture.

Quoique le Pays soit tel que je viens de dire, cela n'empêche pas qu'on n'y puisse vivre aisément ; les rivières sont pleines de poissons, la chasse y est abondante : tout l'hyver il y a une grande multitude de perdrix, nous en avons bien tué vingt mille. Le printems &

l'automne, on y trouve aussi une multitude prodigieuse d'oyes, d'outardes, de canards, de bernaches, & d'autres oiseaux de riviere. Mais la meilleure chasse est celle du Caribou ; elle dure toute l'année, & sur-tout au printems & dans l'automne, on en voit des troupes de trois ou quatre cens à la fois, & davantage. M. de Serigni nous a dit, que le jour de la Toussaint & le jour des Morts, il en avoit bien passé dix mille à une lieue des Cabanes, que ceux du *Poli* avoient de l'autre côté de la riviere *Bourbon*. Les Caribous ressemblent assez aux Dains, à leurs cornes près. Les Matelots, la premiere fois qu'ils en virent, en eurent peur & s'enfuirent. Nos Canadiens en tuerent quelques-uns : & les Matelots qui ont été raillés par les Canadiens, sont devenus plus braves & en ont tué aussi dans la suite. Voilà comme Dieu a soin de ces Sauvages. Pendant que la terre leur est ingrate, le Seigneur pourvoit à leur nourriture, en leur envoyant une si grande quantité de gibier, & leur donnant même une adresse particuliere pour le tuer.

Outre les Nations qui viennent en traite à la riviere de *sainte Thérèse*, il y en a encore d'autres qui sont plus au

nord, dans un climat encore plus froid que celui-ci, comme les *Ikovirinioucks*, qui sont environ à cent lieues d'ici, mais ils ont guerre avec les Sauvages du Pays, & n'ont point de commerce avec le Fort. Plus loin on trouve les *Eskimaux*, & à côté des *Ikovirinioucks*, une autre grande Nation, qui leur est alliée : on les appelle les *Alimouspigut*. C'est une Nation nombreuse : elle a des Villages, & s'étend jusques derriere les *Affiniboëls*, avec qui elle est presque toujours en guerre.

Je ne parle pas bien encore la langue des Sauvages, & cependant il n'en est point venu au Fort, à qui je n'aye parlé de Dieu. J'avois un secret plaisir de l'annoncer à ces pauvres gens, qui n'en avoient jamais entendu parler ; plusieurs m'ont écouté volontiers : ils ont du moins connu que je venois à une autre fin que les autres François. Je leur ai dit que j'irois dans leur Pays, pour leur faire connoître le Dieu que j'adorois, ils en ont été bien aises & m'y ont invité. J'ai encore plus de peine à entendre le Sauvage qu'à le parler. Je sçais déjà la plus grande partie des mots : M. de la Motte m'en a beaucoup donné, & un Anglois qui sçait fort bien la Langue, m'en a donné bien davantage. J'ai fait un Dictionnaire



De tous ces mots, selon notre alphabet, & pour peu que je fusse avec les Sauvages, je crois que je commencerois à parler aisément, & à entendre leur langue. J'ai traduit le signe de la Croix, le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, & les Commandemens de Dieu. J'ai seulement baptisé deux Sauvages adultes, qui sont morts incontinent après. J'ai baptisé encore trois enfans, dont deux sont allés au Ciel; & si j'avois pu aller parmi eux, j'y en aurois mis davantage.

Nos deux vaisseaux partirent au commencement de Septembre 1695, pour s'en retourner. Comme il y avoit de l'apparence qu'ils iroient droit en France, j'aimai mieux rester dans le Fort avec les quatre-vingts hommes qu'on y laissoit en garnison, qui d'ailleurs n'avoient point d'Aumônier. J'étois persuadé, qu'ayant plus de loisir après le départ des Vaisseaux, je pourrois apprendre tout-à-fait la langue des sauvages, & me mettre en état d'y commencer une Mission. Dieu ne m'en a pas jugé digne; les Anglois nous vinrent assiéger & nous prirent. Je vous en ai dit, en repassant en France, le détail avec l'histoire de notre prison. Il seroit inutile de vous le répéter ici. Je suis dans la participation

de vos saints sacrifices, &c. Gabriel Mareft, Missionnaire.

---

## L E T T R E

*Du Pere Cholenec, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Augustin le Blanc, de la même Compagnie, Procureur des Missions du Canada.*

Au Sault de S. Louis, le  
27 Août 1715.

MON RÉVÉREND PERE,

*La paix de N. S.*

Les merveilles que Dieu opere tous les jours par l'intercession d'une jeune vierge Iroquoise, qui a vécu & qui est morte parmi nous en odeur de sainteté, m'auroit porté à vous informer des particularités de sa vie, quand même vous ne m'auriez pas pressé par vos lettres de vous en faire le détail. Vous avez été témoin vous-même de ces merveilles, lorsque vous remplissiez ici avec tant de zèle les fonctions de Missionnaire; & vous sçavez que le grand

Prélat qui gouverne cette Eglise, touché des prodiges dont Dieu daigne honorer la mémoire de cette sainte fille, l'a appelée avec raison la Geneviève de la nouvelle France. Tous les François qui habitent ces colonies, de même que les Sauvages, ont une singulière vénération pour elle : ils viennent de fort loin prier sur son tombeau, & plusieurs, par son entremise, ont été guéris sur-le-champ de leurs maladies, & ont reçu du Ciel d'autres faveurs extraordinaires. Je ne vous dirai rien, mon Révérend Pere, que je n'aye vu moi-même, lorsque j'ai eu soin de sa conduite, ou que je n'aye appris du Missionnaire qui lui a conféré le saint Baptême.

Tegahkouita ( c'est le nom de la sainte fille dont j'ai à vous entretenir) naquit l'an 1656 à Gandaouagué, l'une des bourgades des Iroquois inférieurs appelés *Agniez*. Son pere étoit Iroquois & infidèle : sa mere, qui étoit Chrétienne, étoit Algonquine ; elle avoit été baptisée dans la ville des trois Rivières, où elle fut élevée parmi les François.

Dans le temps qu'on faisoit la guerre aux Iroquois, elle fut prise par ces barbares, & menée captive dans leur pays. On a sçu depuis, que dans le sein de

l'infidélité même, elle conserva sa foi jusqu'à la mort. Elle eut de son mariage deux enfans, un garçon & une fille, qui est celle dont je parle : mais elle eut la douleur de mourir sans leur procurer la grace du Baptême. Une petite verole qui ravageoit le pays des Iroquois, l'enleva elle & son fils en peu de jours : Tegahkouita en fut attaquée comme les autres, mais elle ne succomba point à la violence du mal. Elle se trouva donc orpheline à l'âge de quatre ans sous la conduite de ses tantes, & au pouvoir d'un oncle qui étoit le plus distingué du village.

La petite verole lui avoit affoibli les yeux, & cette incommodité l'empêcha, pendant quelque temps, de paroître au grand jour. Elle demouroit les jours entiers retirée dans sa cabane : peu-à-peu elle s'affectionna à la retraite, & dans la suite elle fit par goût, ce qu'elle avoit fait auparavant par nécessité. Cette inclination pour une vie retirée, si contraire au génie de la jeunesse Iroquoise, fut principalement ce qui conserva l'innocence de ses mœurs dans le séjour même de la corruption.

Quand elle fut un peu plus avancée en âge, elle s'occupa dans le domesti-

que à rendre à ses tantes tous les services dont elle étoit capable & qui convenoient à son sexe : elle piloit le Bled, elle alloit quérir de l'eau, elle portoit le bois : car c'est, parmi nos Sauvages, l'emploi ordinaire des femmes. Le reste du temps elle le passoit à faire de petits ouvrages, pour lesquels elle avoit une adresse extraordinaire. Par-là elle évitoit deux écueils également funestes à l'innocence ; l'oisiveté, si ordinaire ici aux personnes du sexe, & qui est pour elle la source d'une infinité de vices ; & la passion extrême qu'elles ont de couler le temps dans des visites inutiles, de se montrer aux assemblées publiques, & d'y étaler leurs parures. Car il ne faut pas croire que cette sorte de vanité soit le partage des seules nations civilisées ; les femmes de nos Sauvages, surtout les jeunes filles, affectent de paroître ornées de ce qu'elles ont de plus précieux. Leurs ajustemens consistent en certaines étoffes qu'elles achètent des Européens, en des manteaux de fourrure & en divers coquillages dont elles se couvrent depuis la tête jusqu'aux pieds : elles s'en font des bracelets, des colliers, des pendants d'oreilles, des ceintures : elles en garnissent même leurs

fouliers, car ce sont-là toutes leurs richesses, & c'est parmi elles à qui se distinguera le plus par ces sortes d'ajustemens.

La jeune Tegahkouita qui avoit naturellement de l'aversion pour toutes les parures propres de son sexe, ne put résister aux personnes qui lui tenoient lieu de pere & de mere; & pour leur complaire, elle eut quelquefois recours à ces vains ornemens. Mais lorsqu'elle fut Chrétienne, elle s'en fit un grand crime, & elle expia cette complaisance qu'elle avoit eue, par des larmes presque continuelles, & par une sévère pénitence.

M. de Thracy ayant été envoyé de la Cour pour mettre à la raison les nations Iroquoises qui désoloient nos colonies, porta la guerre dans leur pays, & y brûla trois villages des *Agniez*. Cette expédition répandit la terreur parmi ces barbares, & ils en vinrent à des propositions de paix qu'on écouta. Leurs Députés furent bien reçus des François, la paix se conclut à l'avantage des deux nations.

On saisit cette occasion, qui paroissoit favorable, pour envoyer des Missionnaires aux Iroquois. Ils avoient déjà

quelque teinture de l'Evangile qui leur avoit été prêché par le Pere Jogues, sur-tout ceux d'*Onnontagué*, parmi lesquels ce Pere avoit fixé sa demeure. On sçait que le Missionnaire reçut alors la récompense qu'il devoit attendre de son zèle : ces barbares le tinrent dans une dure captivité, & lui mutilèrent les doigts : ce ne fut que par une espece de miracle qu'il se déroba pour un temps à leur fureur. Il semble pourtant que son sang devoit être la semence du Christianisme dans cette terre infidelle ; le Pere Jogues ayant eu le courage d'aller l'année suivante continuer sa Mission auprès de ces peuples qui l'avoient traité si inhumainement, finit sa vie apostolique dans les supplices qu'ils lui firent endurer. Les travaux de ses deux compagnons furent couronnés par une mort semblable ; & c'est sans doute au sang de ces premiers Apôtres de la nation Iroquoise, qu'on doit attribuer les bénédictions que Dieu répandit sur le zèle de ceux qui leur succederent dans le ministère évangélique.

Le Pere Fremin, le Pere Bruyas, & le Pere Pierron qui sçavoient la langue du pays, furent choisis pour accompagner les Députés Iroquois dans leur

retour, & pour confirmer de la part des François la paix qui venoit de leur être accordée. On confia aux Missionnaires les présens que faisoit le Gouverneur, afin de leur faciliter l'entrée dans ces terres barbares. Ils y arriverent dans le temps que ces peuples ont accoutumé de se plonger dans toute sorte de débauches, & personne ne se trouva en état de les recevoir.

Ce contre-temps procura à la jeune Tegahkouita l'avantage de connoître de bonne heure ceux dont Dieu vouloit se servir pour la conduire à une haute perfection : elle fut chargée de loger les Missionnaires & de subvenir à leurs besoins : sa modestie, & la douceur avec laquelle elle s'acquitta de cette fonction, touchèrent les nouveaux hôtes ; elle de son côté fut frappée de leurs manieres affables, de leur assiduité à la priere, & des autres exercices dont ils partageoient la journée. Dieu la dispo-  
soit ainsi à la grâce du Baptême, qu'elle auroit demandée, si les Missionnaires eussent fait un plus long séjour dans son village.

Le troisieme jour de leur arrivée ils furent appelés à *Tionnontoguen*, où se fit leur réception : elle fut des plus



solemnelles. Deux des Missionnaires s'établirent dans ce village : le troisieme commença une Mission dans le village d'*Onneiout*, qui est à trente lieues au-delà dans les terres. L'année suivante on forma une troisieme Mission à *Annon-tagué*. La quatrieme fut établie à *Tson-nontouan*, & la cinquieme au village de *Goigoen*. Les nations des *Agniez* & des *Tsonnontouans* étant nombreuses & séparées en plusieurs bourgades, on fut obligé d'augmenter le nombre des Missionnaires.

Cependant, Tegahkouita entroit dans l'âge nubile, & ses parens étoient intéressés à lui trouver un époux, parce que, selon la coutume du pays, le gibier que le mari tue à la chasse, est au profit de la femme, & de tous ceux de sa famille. La jeune Iroquoise avoit des inclinations bien opposées aux desseins de ses parens : elle avoit un grand amour pour la pureté, avant même qu'elle pût connoître l'excellence de cette vertu, & tout ce qui étoit capable de la souiller tant soit peu, lui faisoit horreur. Ainsi, quand on lui proposa de s'établir, elle s'en excusa sous divers prétextes, elle alléguait sur-tout sa grande jeunesse, & le peu d'inclination

qu'elle avoit alors pour le mariage.

Ses parens parurent goûter ses raisons, mais peu après ils résolurent de l'engager lorsqu'elle y penseroit le moins, sans même lui laisser le choix de la personne avec qui ils vouloient l'unir. Ils jetterent les yeux sur un jeune homme dont l'alliance leur paroissoit avantageuse, & ils lui en firent faire la proposition aussi bien qu'à ceux de sa famille. L'affaire étant conclue de part & d'autre, le jeune homme entra le soir dans la cabane de celle qui lui étoit destinée, & il vint s'asseoir auprès d'elle. C'est ainsi que se font les mariages parmi nos Sauvages : bien que ces infideles poussent le libertinage & la dissolution jusqu'à l'excès, néanmoins il n'y a point de nation qui garde si scrupuleusement en public les bienséances de la plus exacte pudeur. Un jeune homme seroit à jamais deshonoré, s'il s'arrêtoit à converser publiquement avec une fille : quand il s'agit de mariage, c'est aux parens à traiter l'affaire, & il n'est pas permis aux parties intéressées de s'en mêler : il suffit même qu'on parle de marier un jeune Sauvage avec une jeune Indienne, pour qu'ils évitent avec soin de se voir & de se parler. Quand les  
parens

parens agréent de part & d'autre le mariage, le jeune homme vient le soir dans la cabane de sa future épouse, & il s'assied auprès d'elle, c'est-à-dire, qu'il la prend pour femme, & qu'elle le prend pour mari.

Tegahkouita parut toute déconcertée quand elle vit ce jeune homme assis auprès d'elle : elle rougit d'abord, & se levant bruiquement, elle sortit avec indignation de la cabane, & ne voulut point y rentrer que le jeune homme ne fût dehors. Cette fermeté outragea ses parens, qui crurent recevoir par-là un affront, & ils résolurent de ne pas en avoir le démenti. Ils tenterent encore d'autres stratagêmes, qui ne servirent qu'à faire éclater davantage la fermeté de leur nièce.

L'artifice n'ayant pas réussi, on eut recours à la violence. On la traita comme une esclave, elle fut chargée de tout ce qu'il y avoit à faire de plus pénible & de plus rebutant, ses actions les plus innocentes étoient interprétées malignement; on lui reprochoit sans cesse son peu d'attachement pour ses parens, ses manieres farouches & sa stupidité, car c'est ainsi qu'on appelloit l'éloignement qu'elle avoit du

mariage ; on l'attribuoit à une haine secrète qu'elle portoit à la nation Iroquoise, parce qu'elle étoit de race Algonquine. Enfin, on mit tout en œuvre pour ébranler sa constance.

La jeune fille souffrit tous ces mauvais traitemens avec une patience invincible ; & sans rien perdre de son égalité d'ame & de sa douceur naturelle, elle rendit tous les services qu'on exigeoit d'elle, avec une attention & une docilité qui étoient au-dessus de son âge & de ses forces. Peu-à-peu ses parens s'adoucirent, ils lui rendirent leurs bonnes grâces, & ils ne l'inquiéterent plus sur le parti qu'elle avoit pris.

En ce temps-là le Pere Jacques de Lamberville fut conduit par la Providence au village de notre jeune Iroquoise, & il reçut ordre de ses Supérieurs de s'y arrêter, bien qu'il semblât plus naturel que ce Pere allât se joindre à son frere qui avoit soin de la Mission des iroquois d'*Onnontagué*. Tegahkonita ne manqua pas d'assister aux Instructions & aux prieres qui se faisoient tous les jours dans la Chapelle ; mais elle n'osoit s'ouvrir sur le dessein qu'elle avoit depuis long-temps d'être Chrétienne : soit

qu'elle fût arrêtée par l'appréhension d'un oncle de qui elle dépendoit absolument, & à qui des raisons d'intérêt donnoient de l'aversion pour les Chrétiens ; soit que sa pudeur même la rendit trop timide, & l'empêchât de découvrir ses sentimens au Missionnaire.

Enfin, l'occasion de déclarer le desir qu'elle avoit d'être baptisée, se présenta à elle lorsqu'elle y pensoit le moins. Une blessure qu'elle s'étoit faite au pied l'avoit retenue au village, tandis que la plupart des femmes faisoient dans les champs la récolte du bled d'Inde. Le Missionnaire prit ce temps-là pour faire sa tournée, & pour instruire à loisir ceux qui étoient restés dans leurs cabanes. Il entra dans celle de Tegahkouita. Cette bonne fille ne put retenir sa joie à la vue du Missionnaire : elle commença d'abord par lui ouvrir son cœur, en présence de ses compagnes même, sur l'empressement qu'elle avoit d'être admise au rang des Chrétiens : elle s'expliqua aussi sur les obstacles qu'elle auroit à surmonter de la part de sa famille, & dans ce premier entretien elle fit paroître un courage au-dessus de son sexe. La bonté de son naturel, la vivacité de son esprit, sa naïveté & sa candeur firent

juger au Missionnaire qu'elle feroit un jour de grands progrès dans la vertu ; il s'appliqua particulièrement à l'instruire des vérités Chrétiennes , mais il ne crut pas devoir se rendre si-tôt à ses instances, la grace du Baptême ne devant s'accorder aux adultes , sur-tout dans ce pays-ci , qu'avec précaution & après de longues épreuves. Tout l'hyver fut employé à son instruction & à une recherche exacte de ses mœurs.

Il est surprenant que malgré le penchant que les Sauvages ont à médire , sur-tout les personnes du sexe, il ne s'en trouvât aucune qui ne fît l'éloge de la jeune catéchumene : ceux mêmes qui l'avoient persécutée le plus vivement , ne purent s'empêcher de rendre témoignage à sa vertu. Le Missionnaire ne balança plus à lui administrer le saint Baptême, qu'elle demandoit avec une sainte impatience. Elle le reçut le jour de Pâques de l'année 1676 , & elle fut nommée Catherine ; c'est ainsi que je l'appellerai dans la suite de cette lettre.

La jeune Néophyte ne songea plus qu'à remplir les engagements qu'elle venoit de contracter. Elle ne voulut pas se borner à l'observation des pratiques

communes, elle se sentoît appellée à une vie plus parfaite. Outre les instructions publiques auxquelles elle assistoit régulièrement, elle en demanda de particulières pour sa conduite intérieure. Ses prières, ses dévotions, ses pénitences furent réglées, & elle fut si docile à se former, selon le plan de perfection qui lui avoit été tracé, qu'en peu de temps elle devint un modele de vertu.

Elle passa de la sorte quelques mois assez paisiblement. Sès parens mêmes ne parurent pas désapprouver le nouveau genre de vie qu'elle menoit. Mais le Saint-Esprit nous avertit par la bouche du Sage, que l'ame fidelle qui commence de s'unir à Dieu, doit se préparer à la tentation; & c'est ce qui se vérifia en la personne de Catherine. Sa vertu extraordinaire lui attira des persécutions de ceux mêmes qui l'admiroient : ils regardoient une vie si pure comme un reproche tacite de leurs déréglemens; & dans le dessein de la décréditer, ils s'efforcèrent par divers artifices de donner atteinte à sa pureté. La confiance que la Néophyte avoit en Dieu, la défiance qu'elle avoit d'elle-même, son assiduité à la priere, sa délicatesse de conscience qui lui faisoit

appréhender jusqu'à l'ombre même du péché, lui donnerent une victoire entière sur les ennemis de sa pudeur.

L'exaëtitude avec laquelle elle se trouvoit tous les jours de Fête à la chapelle, fut la source d'un autre orage qui vint fondre sur elle du côté de ses proches. Le chapelet recité à deux chœurs est un des exercices de ces saints jours: cette espèce de psalmodie réveille l'attention des Néophytes, & anime leur dévotion. On y mêle des hymnes & des cantiques spirituels que nos Sauvages chantent avec beaucoup de justesse & d'agrément: ils ont l'oreille fine, la voix belle, & un goût rare pour la musique. Catherine ne se dispensoit jamais de cet exercice. On trouva mauvais dans la cabane qu'elle s'abstînt ces jours-là d'aller travailler comme les autres à la campagne; on en vint à des paroles aigres, on lui reprocha que le Christianisme l'avoit amollie & l'accoutumoit à une vie fainéante; on ne lui laissa même rien à manger, pour la contraindre, du moins par la faim, à suivre ses parens & à les aider dans leur travail. La Néophyte supporta constamment leurs reproches & leurs mépris, & elle aima mieux se passer ces jours-là de nourriture, que



de violer la loi qui ordonne la sanctification des Fêtes, & de manquer à ses pratiques ordinaires de piété.

Cette fermeté que rien n'ébranloit, irrita de plus en plus ses parens infidèles. Quand elle alloit à la chapelle, ils la faisoient poursuivre à coups de pierre par des gens ivres, ou qui faisoient semblant de l'être; enforte que pour se mettre à couvert de leurs insultes, elle étoit souvent obligée de prendre des chemins détournés. Il n'y avoit pas jusqu'aux enfans qui la monstroient au doigt, qui crioient après elle & qui l'appelloient par dérision la Chrétienne. Un jour qu'elle étoit retirée dans sa cabane, un jeune homme y entra brusquement les yeux étincelans de colere, & la hache à la main qu'il leva comme pour le frapper : peut-être n'avoit-il d'autre dessein que de l'effrayer. Quoi qu'il en soit des intentions de ce barbare, Catherine se contenta de baisser modestement la tête, sans faire paroître la moindre émotion. Une intrépidité si peu attendue étonna si fort le Sauvage, qu'il prit aussi-tôt la fuite, comme s'il avoit été épouvanté lui-même par quelque Puissance invisible.

Ce fut dans ces exercices de patience

& de piété que Catherine passa l'été & l'automne qui suivirent son baptême. L'hyver lui procura un peu plus de tranquillité : elle ne laissa pas néanmoins d'avoir à souffrir quelques traverses , sur-tout de la part d'une de ses tantes ; c'étoit un esprit double & dangereux , qui ne pouvoit souffrir la vie régulière de sa nièce , & qui censuroit jusqu'à ses actions & à ses paroles mêmes les plus indifférentes. C'est un usage parmi les Sauvages , que les oncles donnent le nom de filles à leurs nièces ; & que réciproquement les nièces appellent leurs oncles du nom de pere : de-là vient que les cousins germains s'appellent communément freres. Il échappa une ou deux fois à Catherine d'appeler de son nom propre , & non pas de celui de pere , le mari de sa tante : c'étoit tout au plus une méprise ou un manque de réflexion. Il n'en falut pas davantage à cet esprit mal fait pour fonder une calomnie des plus atroces : elle jugea que cette manière de s'exprimer qui lui paroissoit trop familière , étoit l'indice d'une liaison criminelle , & à l'instant elle alla trouver le Missionnaire pour la décrier dans son esprit & lui faire perdre les sentimens d'estime qu'il avoit

pour la Néophyte. » Hé bien, lui dit-elle  
» en l'abordant, Catherine, dont vous  
» estimez tant la vertu, est pourtant  
» une hypocrite qui vous trompe, elle  
» vient en ma présence de solliciter  
» mon mari au péché. Le Missionnaire qui  
connoissoit cette femme pour un mau-  
vais esprit, voulut sçavoir sur quoi fon-  
dé elle formoit une accusation de cette  
nature; & ayant appris ce qui avoit  
donné lieu à un soupçon si odieux, il  
lui fit une sévère réprimande, & la  
renvoya bien confuse. Quand il en par-  
la ensuite à la Néophyte, elle lui répon-  
dit avec une candeur & une assurance  
qui ne s'emprunte gueres du mensonge.  
Ce fut en cette occasion qu'elle déclara,  
ce qu'on auroit peut-être ignoré, si elle  
n'avoit pas été mise à cette épreuve,  
que par la miséricorde du Seigneur elle  
ne se souvenoit pas d'avoir jamais terni  
la pureté de son corps, & qu'elle n'ap-  
préhendoit point de recevoir aucun re-  
proche sur cet article au jour du Ju-  
gement.

Il étoit triste pour Catherine d'avoir  
tant de combats à soutenir, & de voir  
son innocence exposée sans cesse aux  
outrages & aux railleries de ses compa-  
triotes; d'ailleurs elle avoit tout à crain-

dre dans un pays, où si peu de gens goûtoient encore les maximes de l'Evangile : elle souhaitoit passionnément de se transplanter dans une autre Mission, où elle pût servir Dieu en paix & en liberté : c'étoit le sujet de ses prières les plus ferventes, c'étoit aussi l'avis du Missionnaire : mais la chose n'étoit pas facile à exécuter. Elle étoit sous la puissance d'un oncle attentif à toutes ses démarches, & incapable de goûter sa résolution par l'aversion qu'il portoit aux Chrétiens. Dieu qui exauce jusqu'aux simples desirs de ceux qui mettent en lui toute leur confiance, disposa toutes choses pour le repos & la consolation de la Néophyte.

Il s'étoit formé depuis peu, parmi les François, une colonie d'Iroquois. La paix qui étoit entre les deux Nations, donnoit la liberté à ces Sauvages de venir chasser sur nos terres : plusieurs d'entr'eux s'étoient arrêtés vers la prairie de la Madeleine : des Missionnaires de notre Compagnie qui y demeuroient, les rencontrèrent, & les entretenrent à diverses fois de la nécessité du salut : Dieu agit en même temps sur leurs cœurs par l'impression de sa grace ; ces Barbares se trouverent tout-à-coup chan-

gés , & ils se rendirent fans peine à la proposition qu'on leur fit de renoncer à leur patrie , & de demeurer parmi nous. Ils reçurent le Baptême après les instructions & les épreuves accoutumées.

L'exemple & la piété de ces nouveaux Fideles attirerent avec eux plusieurs de leurs compatriotes , & en peu d'années la Mission de saint François Xavier du Sault (c'est ainsi qu'elle s'appelle) devint célèbre par le grand nombre & par la ferveur extraordinaire des Néophytes. Pour peu qu'un Iroquois y eût fait de séjour , quoiqu'il n'eût d'autre dessein que de visiter ses parens & ses amis , il perdoit aussi-tôt le desir de retourner dans sa patrie. La charité des Néophytes alloit jusqu'à partager avec les nouveaux venus , les champs qu'ils n'avoient défrichés qu'avec beaucoup de peine ; mais où elle éclatoit davantage , c'étoit dans l'empressement qu'ils faisoient paroître pour les instruire des vérités de la foi : ils y employoient les jours entiers , & souvent une partie de la nuit. Leurs discours , plein d'unction & de piété , faisoient de vives impressions sur les cœurs de leurs hôtes , & les transformoient , pour ainsi dire , en d'autres hommes. Tel qui peu aupa-

ravant ne respiroit que le sang & la guerre , devenoit doux , humble , docile & capable des plus grandes maximes de la Religion.

Ce zele ne se bornoit pas à ceux qui venoient les trouver , il les portoit encore à faire des excursions dans les différentes bourgades de leur Nation , & ils revenoient toujours accompagnés d'un grand nombre de leurs compatriotes. Le jour que Catherine reçut le baptême , le plus considérable des Agniez , après une excursion semblable , retourna à la Mission du Sault en compagnie de trente Iroquois de sa Nation qu'il avoit gagnés à Jesus - Christ. La Néophyte eût bien voulu le suivre ; mais elle dépendoit , comme je l'ai dit , d'un oncle qui ne voyoit qu'à regret le dépeuplement de sa bourgade , & qui se déclaroit ouvertement l'ennemi de ceux qui pensoient à aller demeurer parmi les François.

Ce ne fut que l'année suivante qu'elle trouva les facilités qu'elle souhaitoit pour l'exécution de son dessein. Elle avoit une sœur adoptive qui s'étoit retirée avec son mari à la Mission du Sault. Le zele qu'avoient les nouveaux Fideles pour attirer leurs parens & leurs amis

dans la nouvelle Colonie, lui inspira la même pensée à l'égard de Catherine : elle s'en ouvrit à son mari qui lui donna les mains. Celui-ci se joignit aussi-tôt à un Sauvage de Lorette & à plusieurs autres Néophytes qui , sous prétexte d'aller faire la traite des castors avec les Anglois , parcouroient les bourgades Iroquoises, à dessein d'engager ceux de leur connoissance à les suivre , & à participer au bonheur de leur conversion.

A peine fut-il arrivé dans la bourgade de Catherine , qu'il l'avertit secrètement du sujet de son voyage , & du desir que sa femme avoit de l'avoir auprès d'elle dans la Mission du Sault , dont il lui fit l'éloge en peu de paroles. Comme la Néophyte parut transportée de joie à ce discours , il l'avertit de se tenir prête à partir , aussi-tôt qu'il seroit de retour d'un voyage qu'il ne faisoit chez les Anglois , que pour ne point donner d'ombrage à son oncle. Cet oncle de Catherine étoit alors absent , & n'avoit garde d'entrer dans aucun soupçon du dessein de sa niece. Catherine alla sur le champ prendre congé du Missionnaire , & le prier de la recommander aux Peres qui gouvernoient la Mission du Sault. Le Missionnaire , de son

côté , qui ne pouvoit manquer d'approuver la résolution de la Néophyte , l'exhorta à mettre sa confiance en Dieu , & lui donna les conseils qu'il jugea lui être nécessaires dans la conjoncture présente.

Comme le voyage du beau-frere n'étoit qu'un prétexte pour mieux cacher son dessein , il fut bientôt de retour à la bourgade ; & dès le lendemain de son arrivée , il partit avec Catherine & avec le Sauvage de Lorette qui lui avoit tenu compagnie. On ne fut pas long-temps à s'appercevoir dans le village que la Néophyte avoit disparu , & l'on se douta qu'elle avoit suivi les deux Sauvages. On dépêcha aussi-tôt un exprès vers son oncle pour lui en donner avis. Ce vieux Capitaine , jaloux de l'accroissement de sa nation , frémit de colere à cette nouvelle. A l'instant il chargea son fusil de trois balles , & courut après ceux qui emmenoit sa niece. Il fit tant de diligence , qu'il les joignit en peu de temps. Les deux Sauvages qui avoient prévu qu'on ne manqueroit pas de les poursuivre ; avoient caché la Néophyte dans un bois épais , & s'étoient arrêtés comme s'ils eussent voulu prendre un peu de repos. Le vieillard fut



bien étonné de ne pas trouver sa niece avec ces Sauvages : après un moment d'entretien qu'il eut avec eux , il se persuada qu'il avoit cru trop légèrement un premier bruit qui s'étoit répandu , & il retourna sur ses pas vers le village. Catherine regarda cette retraite subite de son oncle , comme un effet de la protection de Dieu sur elle ; & continuant sa route , elle arriva à la Mission du Sault sur la fin de l'automne de l'année 1677.

Ce fut chez son beau-frere qu'elle alla loger. La cabane appartenoit à une Chrétienne des plus ferventes de ce lieu , nommée Anastasie , dont le soin étoit d'instruire les personnes de son sexe qui aspiraient à la grace du baptême. Le zele avec lequel elle remplissoit les devoirs de cet emploi , ses entretiens & ses exemples charmerent Catherine ; mais ce qui l'édifia infiniment , ce fut la piété de tous les Fidéles qui composoient cette nombreuse Mission. Elle étoit sur-tout frappée de voir des hommes devenus si différens de ce qu'ils avoient été lorsqu'ils demeuroient dans son pays ; elle comparoit leur vie exemplaire avec la vie licencieuse qu'elle leur avoit vu mener ;

& reconnoissant le doigt de Dieu dans un changement si extraordinaire , elle le bénissoit sans cesse de l'avoir conduite dans cette terre de bénédiction.

Pour répondre à cette faveur du Ciel , elle crut qu'elle devoit se donner toute entière à Dieu , sans user d'aucune réserve , & sans se permettre le moindre retour sur elle-même. Le lieu saint fit dès-lors tous ses délices : elle s'y rendoit dès les quatre heures du matin ; elle entendoit la messe du point du jour ; & assistoit ensuite à celle des Sauvages qui se dit au lever du soleil. Pendant le cours de la journée , elle interrompoit de temps en temps son travail pour aller s'entretenir avec Jesus-Christ aux pieds des autels. Le soir elle revenoit encore à l'Eglise & n'en sortoit que bien avant dans la nuit. Quand elle étoit en prières , elle paroissoit toute renfermée au-dedans d'elle-même ; le Saint-Esprit l'éleva en peu de temps à un don si sublime d'oraison , qu'elle passoit souvent plusieurs heures de suite dans des communications intimes avec Dieu.

A cet attrait pour la priere , elle joignit une application presque continuelle au travail ; & elle se soutenoit dans le travail par de pieux discours qu'elle te-

noit avec Anastasie , cette fervente Chrétienne dont j'ai parlé , & avec qui elle avoit lié une amitié très-étroite. Leurs entretiens rouloient d'ordinaire sur la douceur qu'on goûte au service de Dieu , sur les moyens de lui plaire & d'avancer dans la vertu , sur quelque traits de la vie des Saints , sur l'horreur qu'on doit avoir du péché , & sur le soin d'expier , par la pénitence , ceux qu'on a eu le malheur de commettre. Elle finissoit la semaine par une recherche exacte de ses fautes & de ses imperfections , pour les effacer dans le Sacrement de Pénitence dont elle approchoit tous les samedis au soir : elle s'y disposoit par diverses macérations dont elle affligeoit son corps ; & quand elle s'accusoit des fautes mêmes les plus légères , c'étoit avec des sentimens si vifs de componction , qu'elle fondeoit en larmes , & que ses paroles étoient entrecoupées de soupirs & de sanglots. La haute idée qu'elle avoit de la majesté de Dieu , lui faisoit regarder la moindre offense avec horreur , & quand il lui en étoit échappé quelqu'une , elle ne pouvoit se la pardonner.

Des vertus si marquées ne me permirent pas de lui refuser plus long-temps

la permission qu'elle me demandoit instantamment de faire sa premiere communion à la fête de Noël qui approchoit. C'est une grace qui ne s'accorde à ceux qui viennent de chez les Iroquois , qu'après bien des années & après beaucoup d'épreuves : mais la piété de Catherine la mettoit au-dessus des regles ordinaires. Elle participa , pour la premiere fois de sa vie , à la sainte Eucharistie avec une ferveur qui égaloit l'estime qu'elle faisoit de cette grace , & les empressements qu'elle avoit eus de l'obtenir. Toutes les autres fois qu'elle approcha de la sainte Table , ce fut toujours avec les mêmes dispositions. Son simple extérieur inspiroit alors de la piété aux plus tièdes ; & lorsqu'il se faisoit une communion générale , les Néophytes les plus vertueuses s'empressoient à l'envi de se mettre auprès d'elle ; parce que , disoient-elles , la seule vue de Catherine leur servoit d'une excellente préparation pour communier dignement.

Après les fêtes de Noël , la saison étant propre pour la chasse , elle ne put se dispenser de suivre dans les bois sa sœur & son beau-frere. Elle fit voir alors qu'on peut servir le Seigneur dans

tous les lieux où sa providence nous conduit ; elle ne relâcha rien de ses exercices ordinaires ; sa piété lui suggéra même de saintes pratiques pour suppléer à celles qui étoient incompatibles avec le séjour des forêts. Son temps étoit réglé pour toutes ses actions. Dès le matin, elle se mettoit en prières, & elle ne les finissoit qu'avec celles que les Sauvages font en commun selon leur coutume. Le soir elle les continuoit bien avant dans la nuit. Quand les Sauvages prenoient leur repas pour se disposer à chasser tout le long du jour, elle se retiroit à l'écart pour faire oraison : c'étoit à peu près le temps qu'on a coutume d'entendre la Messe dans la Mission. Elle avoit placé une croix dans le tronc d'un arbre qui se trouvoit au bord d'un ruisseau : cet endroit solitaire lui tenoit lieu d'oratoire. Là elle se mettoit en esprit au pied des autels ; elle unifioit son intention à celle du Prêtre ; elle prioit son Ange Gardien d'assister pour elle au saint Sacrifice, & de lui en appliquer tout le fruit. Le reste de la journée, elle s'occupoit du travail avec les autres personnes de son sexe ; mais pour bannir les discours frivoles, & afin de s'entretenir dans l'union avec

Dieu , elle entamoit toujours quelque discours de piété , ou bien elle les invitoit à chanter des hymnes & des cantiques à la louange du Seigneur. Ses repas étoient très-sobres , & souvent elle ne mangeoit qu'à la fin du jour : encore mêloit-elle secrètement de la cendre aux viandes qu'on lui servoit , pour ôter à son goût toute la pointe qui en fait le plaisir. C'est une mortification qu'elle pratiqua toutes les fois qu'elle pouvoit n'être pas apperçue.

Le séjour des bois ne plaisoit guere à Catherine , bien qu'il soit si agréable aux femmes des Sauvages ; parce que , débarrassées des soins domestiques , elles passent le temps dans les divertissemens & les festins. Elle soupiroit sans cesse après la saison où l'on a coutume de retourner au village. L'Eglise , la présence de Jesus-Christ dans l'auguste Sacrement de nos Autels , le saint Sacrifice de la Messe , les exhortations fréquentes , & les autres exercices de la Mission dont on est privé tandis qu'on est occupé de la chasse , étoient les seuls objets qui la touchassent. Elle avoit du dégoût pour tout le reste. Ainsi quand elle se vit une fois de retour à la Mission , elle se fit une loi de n'en plus sor-

tir. Elle y arriva vers le temps de la semaine sainte ; & c'est pour la première fois qu'elle assista aux cérémonies de ces saints jours.

Je ne m'arrêterai pas , mon Révérend Pere , à vous décrire ici combien elle fut attendrie d'un spectacle aussi touchant que celui des douleurs & de la mort d'un Dieu pour le salut des hommes ; elle répandit des larmes presque continuelles , & elle forma la résolution de porter le reste de ses jours dans son corps la mortification de Jesus-Christ. Depuis ce temps-là elle chercha toutes les occasions de se mortifier , soit pour expier des fautes légères qu'elle regardoit comme autant d'attentats contre la Majesté divine , soit pour retracer dans elle l'image d'un Dieu crucifié pour notre amour. Les entretiens d'Anastasia qui lui parloit souvent des peines de l'enfer , & des rigueurs que les Saints ont exercées sur eux-mêmes , fortifierent l'attrait qu'elle avoit pour les austérités de la pénitence. Elle s'y sentit encore animée par un accident qui la mit en grand danger de perdre la vie. Elle coupoit un arbre dans le bois , qui tomba plutôt qu'elle ne l'avoit prévu : elle eut assez de temps pour éviter , en

se retirant, le gros de l'arbre qui l'auroit écrasée par sa chute ; mais elle ne put échapper à une des branches qui lui frappa rudement la tête, & qui la jetta évanouie par terre. Elle revint peu après de son évanouissement, & on lui entendit prononcer doucement ces paroles : *Je vous remercie, ô bon Jesus, de m'avoir secourue dans ce danger.* Elle ne douta point que Dieu ne l'eût conservée pour lui donner le loisir d'expier ses péchés par la pénitence : c'est ce qu'elle déclara à une compagne qui se sentoît appelée comme elle à une vie austère, & avec qui elle fut dans une liaison si intime, qu'elles se communiquoient l'une à l'autre ce qui se passoit de plus secret dans leur intérieur. Cette nouvelle compagne a eu tant de part à la vie de Catherine, que je ne puis me dispenser de vous en parler.

Thérèse (c'est ainsi qu'elle s'appelloit) avoit été baptisée par le Pere Bruyas dans le pays des Iroquois : mais la licence qui régnoit parmi ceux de sa nation, & les mauvais exemple qu'elle avoit sans cesse devant les yeux, lui firent bientôt oublier les engagemens de son baptême. Le séjour même qu'elle faisoit depuis quelque temps à la Mission



du Sault, où elle étoit venue demeurer avec sa famille, n'avoit produit qu'un médiocre changement dans ses mœurs. Une aventure des plus étranges qui lui arriva, opéra enfin sa conversion.

Elle étoit allée à la chasse avec son mari & un jeune neveu vers la rivière des *Outaouacs* : quelques autres Iroquois les joignirent en chemin, & ils formerent une troupe composée d'onze personnes; sçavoir, de quatre hommes, de quatre femmes & de trois jeunes gens. Therese seule étoit Chrétienne. La neige qui ne tomba que fort tard cette année-là, les mit hors d'état de chasser : leurs provisions furent bientôt consommées, & ils se virent réduits à manger quelques peaux qu'ils avoient apportées pour se faire des fouliers : ils mangerent ensuite leurs fouliers mêmes ; & enfin, pressés par la faim, ils ne se nourrirent plus que des herbes & de l'écorce des arbres. Cependant le mari de Therese tomba dangereusement malade, & obligea les chasseurs à s'arrêter. Deux d'entr'eux, sçavoir un *Agnié* & un *Tsonnontouan*, prirent le parti d'aller un peu au loin pour y chercher quelque bête, avec promesse d'être de retour au plus tard.

dans dix jours. L'*Agné* revint effectivement au temps marqué, mais il revint feul, & assura que le *Tsonnontouan* avoit péri de faim & de misere. On le soupçonna de l'avoir tué, & d'avoir vécu de sa chair : car il avouoit qu'il n'avoit trouvé aucune bête, & cependant il étoit plein de force & de santé. Peu de jours après le mari de *Thérèse* mourut avec un grand regret de n'avoir pas reçu le baptême, & le reste de la troupe se mit en chemin pour gagner le bas de la riviere, & se rendre aux habitations Françaises. Après deux ou trois jours de marche, ils s'affoiblirent de telle sorte, faute de nourriture, qu'ils ne purent plus avancer. Le désespoir leur inspira une étrange résolution : ce fut de tuer quelques-uns de la bande, afin de faire vivre les autres. On jeta les yeux sur la femme du *Tsonnontouan* & sur ses deux enfans, qui furent égorgés l'un après l'autre. Ce spectacle effraya *Thérèse* : elle avoit lieu de craindre le même traitement : alors elle réfléchit sur le déplorable état de sa conscience : elle se repentit de s'être engagée dans les forêts, sans s'être purifiée auparavant par une bonne confession ; elle demanda pardon à

à Dieu des défordres de sa vie : elle promit de s'en confesser au plutôt, & d'en faire pénitence. Sa priere fut écoutée ; après des fatigues incroyables, elle arriva enfin au village avec quatre autres qui restoient de cette troupe. A la vérité, elle garda une partie de sa promesse, car elle se confessa aussi-tôt après son retour, mais elle fut plus lente à réformer ses mœurs, & à embrasser les rigueurs de la pénitence.

Un jour qu'elle considéroit la nouvelle église qu'on bâtoit au Sault, lorsqu'on y transporta la Mission qui étoit auparavant à la prairie de la Madeleine, elle y rencontra Catherine qui regardoit aussi cet édifice : elles se saluerent l'une l'autre pour la première fois ; & pour entrer en conversation, Catherine lui demanda quel lieu de l'église étoit destiné pour les femmes. Thérèse lui montra l'endroit où elle jugeoit qu'on les devoit placer. « Hélas ! » reprit Catherine en soupirant, ce » n'est pas dans ce temple matériel que » Dieu se plaît davantage à demeurer, » c'est au-dedans de nous-mêmes qu'il » veut habiter : notre cœur est le temple qui lui est le plus agréable. Mais, » malheureuse que je suis, combien de

» fois l'ai-je forcé d'abandonner ce  
» cœur où il vouloit régner lui seul ?  
» & ne mériterois-je pas que , pour me  
» punir de mon ingratitude , on me  
» fermât à jamais l'entrée de ce temple  
» qu'on élève à sa gloire ? »

Ce sentiment d'humilité toucha vivement le cœur de Thérèse : elle se sentit pressée en même-temps par les remords de sa conscience , d'exécuter enfin ce qu'elle avoit promis au Seigneur , & elle ne douta point que Dieu ne lui eût adressé cette sainte fille pour la soutenir de ses conseils & de ses exemples dans le nouveau genre de vie qu'elle vouloit embrasser. Elle s'ouvrit donc à Catherine sur les saints desirs que Dieu lui inspiroit , & insensiblement l'entretien les porta à se faire part de leurs pensées les plus secrètes. Pour s'entretenir plus commodément , elles allèrent s'asseoir au pied d'une croix qui est placée au bord du fleuve Saint Laurent. Cette première entrevue , où se découvrit la conformité de leurs sentimens & de leurs inclinations , commença à serrer les liens d'une amitié sainte qui dura jusqu'à la mort de Catherine. Depuis ce temps-là elles furent inséparables ; elles alloient ensemble à

l'église, dans les bois & au travail : elles s'animoient l'une l'autre au service de Dieu par des discours de piété, elles se communiquoient leurs peines & leurs répugnances, elles s'avertissoient de leurs défauts, elles s'encourageoient à la pratique des vertus austères, & par-là elles se fervirent infiniment l'une l'autre à avancer de plus en plus dans les voies de la perfection.

Dieu préparoit ainsi Catherine à un nouveau combat que son amour pour la virginité eût à soutenir. Des vues intéressées inspirèrent à sa sœur le dessein de la marier : elle crut qu'il n'y avoit point de jeune homme dans la Mission du Sault, qui n'ambitionnât le bonheur d'être uni à une fille si vertueuse, & qu'ayant à choisir dans tout le village, elle auroit pour beau-frere quelque habile chasseur qui porteroit l'abondance dans la cabane. Elle s'attendoit bien à trouver des difficultés de la part de Catherine, car elle n'ignoroit pas les persécutions que cette généreuse fille avoit déjà souffertes, & la constance avec laquelle elle les avoit soutenues : mais elle se persuada que la force de ses raisons l'emporteroit sur sa résistance. Elle la prit donc un jour en particulier.

& après lui avoir témoigné beaucoup plus d'affection qu'à l'ordinaire, elle lui parla avec cette éloquence qui est si naturelle aux Sauvages, quand il s'agit de leur propre intérêt.

« Il faut l'avouer, ma chere sœur,  
» lui dit-elle avec un air plein de douceur & d'affabilité, vous avez de  
» grandes obligations au Seigneur de  
» vous avoir tirée, aussi-bien que nous,  
» de notre malheureuse patrie, & de  
» vous avoir conduite à la Mission  
» du Sault, où tout vous porte à la  
» piété. Si vous avez de la joie d'y  
» être, je n'en ai pas moins de  
» vous avoir auprès de moi : vous  
» l'augmentez tous les jours cette joie  
» par la sagesse de votre conduite qui  
» vous attire l'estime & l'approbation  
» générale. Il ne vous reste plus qu'une  
» chose à faire, qui mettra le comble  
» à notre bonheur, c'est de songer sérieusement à vous établir par un bon  
» & solide mariage. Toutes les filles  
» prennent parmi nous ce parti; vous  
» êtes en âge de le prendre comme  
» elles, & vous y êtes obligée plus  
» particulièrement que d'autres, soit  
» pour éviter les occasions du péché,  
» soit pour subvenir aux nécessités de

» la vie. Il est vrai que nous nous fai-  
» sons un plaisir, votre beau-frere &  
» moi, de vous les fournir, mais vous  
» sçavez qu'il est sur le penchant de  
» l'âge, & que nous sommes chargés  
» d'une nombreuse famille. Si nous ve-  
» nions à vous manquer, à qui auriez-  
» vous recours? Croyez-moi, Cathe-  
» rine, mettez-vous à couvert des mal-  
» heurs qui accompagnent l'indigence,  
» pensez au plutôt à les prévenir pen-  
» dant que vous pouvez le faire si  
» aisément, & d'une maniere si avan-  
» tageuse pour vous & pour notre fa-  
» mille ».

Catherine ne s'attendoit à rien moins-  
qu'à une proposition de cette nature :  
mais sa complaisance & le respect qu'elle  
avoit pour sa sœur lui firent dissimuler  
sa peine, & elle se contenta de lui  
répondre, en la remerciant de ses avis,  
que la chose étoit de conséquence, &  
qu'elle y penseroit sérieusement. C'est  
ainsi qu'elle éluda cette premiere atta-  
que. Aussi-tôt elle vint me trouver pour  
se plaindre amèrement des importunes  
solicitations de sa sœur. Comme je ne  
paroissois pas me rendre tout-à-fait à  
ses raisons, & que pour l'éprouver j'ap-  
puyois sur celles qui pouvoient la faire

pencher vers le mariage. « Ah ! mon  
» Pere , me dit-elle , je ne suis plus à  
» moi , je me suis donnée toute entiere  
» à Jesus-Christ , il ne m'est pas possi-  
» ble de changer de maître. La pau-  
» vreté dont on me menace ne me  
» fait pas peur : il faut si peu de chose  
» pour fournir aux besoins de cette  
» misérable vie , que mon travail peut  
» y suffire , & je trouverai toujours  
» quelque méchant haillon pour me  
» couvrir ». Je la renvoyai en lui di-  
fant qu'elle se consultât bien elle-même ,  
que la chose méritoit qu'elle y fît des  
attentions sérieuses.

A peine fut-elle de retour à la ca-  
bane , que sa sœur , impatiente de l'ame-  
ner à son sentiment , la pressa de nou-  
veau de fixer ses irrésolutions par un  
établissement utile. Mais ayant jugé  
par la réponse de Catherine , qu'il  
n'y avoit rien à gagner sur son esprit ,  
elle sçut mettre dans ses intérêts Anas-  
tasie , que l'une & l'autre regardoient  
comme leur mere. Celle-ci crut aisé-  
ment que Catherine prenoit trop légé-  
rement sa résolution , & elle employa  
tout l'ascendant que son âge & sa vertu  
lui donnoient sur l'esprit de cette jeune  
fille , pour lui persuader que le mariage



Étoit le seul parti qu'elle eût à prendre.

Cette démarche n'eut pas plus de succès que l'autre, & Anastasie qui avoit trouvé jusques-là tant de docilité dans Catherine, fut extrêmement surprise du peu de déférence qu'elle avoit pour ses conseils. Elle lui en fit des reproches amers, & la menaça de m'en porter ses plaintes. Catherine la prévint, & après m'avoir raconté les peines qu'on lui faisoit pour la déterminer à prendre un parti qui étoit si peu de son goût, elle me pria de l'aider à consommer le sacrifice qu'elle vouloit faire d'elle-même à Jesus-Christ, & de la mettre à couvert des contradictions qu'elle avoit à souffrir de la part d'Anastasie & de sa sœur. Je louai son dessein, mais en même-temps je lui conseillai de prendre encore trois jours pour délibérer sur une affaire de cette importance, & de faire pendant ce temps-là des prières extraordinaires, afin de mieux connoître la volonté de Dieu : après quoi si elle persistoit dans sa résolution, je lui promis de mettre fin aux importunités de ses parentes. Elle acquiesça d'abord à ce que je lui proposois, mais un demi-quart-d'heure après, elle revint me trouver. « C'en » est fait, me dit-elle en m'abordant,

» il n'est plus question de délibérer ;  
» mon parti est pris depuis long-temps ;  
» non, mon Pere, je n'aurai jamais  
» d'autre époux que Jesus-Christ ». Je ne  
crus pas devoir m'opposer davantage à  
une résolution qui me paroissoit ne lui  
être inspirée que par le Saint Esprit :  
je l'exhortai donc à la persévérance,  
& je l'assurai que je prendrois sa défense  
contre tous ceux qui voudroient dé-  
formais l'inquiéter sur cet article. Cette  
réponse lui rendit sa premiere tran-  
quillité, & rétablit dans son ame cette paix  
intérieure qu'elle conserva jusqu'à la fin  
de sa vie.

A peine se fut-elle retirée, qu'Anastasia  
vint se plaindre à son tour de ce que  
Catherine n'écoutoit aucun conseil, &  
ne suivoit que sa propre fantaisie. Elle  
alloit continuer, lorsque je l'interrom-  
pis, en lui disant que j'étois instruit de  
son mécontentement, mais que je m'é-  
tonnois qu'une ancienne Chrétienne  
comme elle, désapprouvât une action  
qui méritoit les plus grands éloges ; &  
que si elle avoit de la foi, elle devoit  
connoître quel est le prix d'un état aussi  
sublime que celui de la virginité, qui  
rend des hommes fragiles semblables aux  
AnGES mêmes.

A ces paroles, Anastasie revint comme d'un profond assoupissement ; & comme elle avoit un grand fonds de piété , elle se blâma aussi-tôt elle-même ; elle admira le courage de cette vertueuse fille , & dans la suite elle fut la première à la fortifier dans la sainte résolution qu'elle avoit prise. C'est ainsi que Dieu tourna ces différentes contradictions au bien de sa servante. Ce fut aussi pour Catherine un nouveau motif de servir Dieu avec plus de ferveur ; elle ajouta de nouvelles pratiques à ses exercices ordinaires de piété ; toute infirme qu'elle étoit , elle redoubla son application au travail , ses veilles , ses jeûnes & ses autres austérités.

C'étoit alors la fin de l'automne , où les Sauvages ont accoutumé de se mettre en marche pour aller chasser pendant l'hyver dans les forêts. Le séjour que Catherine y avoit déjà fait , & la peine qu'elle avoit eue de se voir privée des secours spirituels qu'elle trouvoit au village , lui avoit fait prendre la résolution , comme je l'ai dit , de n'y jamais retourner de sa vie. Je crus cependant que le changement d'air & la nourriture , qui est meilleure dans les forêts , pourroit rétablir sa santé , laquelle étoit fort

altérée ; c'est pourquoi je lui conseillai de suivre sa famille & les autres qui alloient à la chasse. Elle me répondit , avec cet air plein de piété , qui lui étoit si naturel : « Il est vrai , mon Pere , que » le corps est traité plus délicatement » dans les bois ; mais l'ame y languit , & » ne peut y rassasier sa faim ; au contraire , » dans le village , le corps souffre , j'en » conviens , mais l'ame trouve ses dé- » lices auprès de Jesus-Christ. Eh bien , » j'abandonne volontiers ce misérable » corps à la faim & à la souffrance » pourvu que mon ame ait sa nour- » riture ordinaire.

Elle resta donc pendant tout l'hyver au village , où elle ne vécut que de bled d'inde , & où elle eut effectivement beaucoup à souffrir. Mais non contente de n'accorder à son corps que des alimens insipides , qui pouvoient à peine le soutenir , elle le livra encore à des austérités & à des pénitences excessives , sans prendre conseil de personne , se persuadant que lorsqu'il s'agissoit de se mortifier , elle pouvoit s'abandonner à tout ce que lui inspiroit sa ferveur. Elle étoit portée à ces saints excès par les grands exemples de mortifications qu'elle avoit sans cesse devant les yeux. L'esprit de

pénitence régnoit parmi les Chrétiens du Sault ; les jeûnes , les disciplines sanglantes , les ceintures garnies de pointes de fer , étoient des austérités communes. Quelques-uns d'eux se disposèrent , par ces macérations volontaires , à souffrir constamment les plus affreux supplices.

La guerre s'étoit allumée entre les François & les Iroquois : ceux-ci inviterent leurs compatriotes , qui étoient à la Mission du Sault , à revenir dans leurs pays , où ils leur promettoient une entière liberté pour l'exercice de leur Religion. Le refus qui suivit de semblables offres , les transporta de fureur , & les Chrétiens Iroquois qui demeuroient au Sault furent déclarés aussi-tôt ennemis de la Patrie. Un parti d'Iroquois , qui en surprit quelques-uns à la chasse , les emmena dans leur pays : ils y furent brûlés à petit feu. Ces généreux fideles , au milieu des plus cuisantes douleurs , prêchoient Jesus-Christ à ceux qui les tourmentoient si cruellement , & les conjuroient d'embrasser au plutôt le Christianisme pour se délivrer des feux éternels. Un , entre autres , nommé Etienne , signala sa constance & sa foi : il étoit environné de flammes & de fers ardents ; sans cesse il encourageoit sa femme , qui

souffroit le même supplice , à invoquer avec lui le saint nom de Jesus. Etant prêt d'expirer , il ranima tout ce qu'il avoit de force , & à l'exemple de son saint Patron , il pria le Seigneur à haute voix pour la conversion de ceux qui le traitoient avec tant d'inhumanité. Plusieurs de ces barbares , touchés d'un spectacle qui leur étoit si nouveau , abandonnerent leur pays & vinrent à la Mission du Sault pour demander le Baptême , & y vivre selon les loix de l'Evangile.

Les femmes ne cédoient en rien à leurs maris touchant l'ardeur qu'elles faisoient paroître pour une vie pénitente ; elles alloient même à des excès que nous avons soin de modérer quand ils venoient à notre connoissance. Outre les instrumens ordinaires de mortification qu'elles emploioient , elles trouvoient mille inventions de se faire souffrir. Quelques-unes se mettoient dans la neige lorsque le froid étoit le plus piquant ; d'autres se dépouilloient jusqu'à la ceinture , dans des lieux écartés , & demeuroient long-temps exposées aux rigueurs de la saison , sur les bords d'une rivière glacée , où le vent souffloit avec fureur. Il y en a eu qui , après avoir

rompu la glace des étangs, s'y plongeoiént jusqu'au col, autant de temps qu'il en falloit pour réciter plusieurs dizaines de leur Rosaire. Une entr'autres s'y plongea trois nuits de suite, ce qui lui causa une fièvre si violente, qu'elle en pensa mourir. Une autre me surprit extrêmement par sa simplicité : j'appris que non contente d'avoir usé de cette mortification, elle avoit aussi plongé sa fille, qui n'avoit que trois ans, dans une rivière glacée, & l'en avoit retirée à demi-morte. Comme je lui reprochois vivement son indiscretion, elle me répondit, avec une naïveté surprenante, qu'elle n'avoit pas cru mal faire, & que dans la pensée où elle étoit que sa fille pourroit bien un jour offenser le Seigneur, elle avoit voulu lui imposer par avance la peine que mériteroit son péché.

Quoique ceux qui faisoient ces mortifications, fussent attentifs à en dérober la connoissance au public, Catherine, qui avoit l'esprit vif & pénétrant, ne laissa pas, sur diverses apparences, de conjecturer ce qu'ils tenoient si secret ; & comme elle étudioit tous les moyens de témoigner de plus en plus son amour à Jesus-Christ, elle s'attachoit à exami-

ner tout ce qui se faisoit d'agréable au Seigneur, pour le mettre aussi-tôt en pratique. C'est pour cela qu'ayant passé quelques jours à Montréal, où elle vit pour la première fois des Religieuses, elle fut si charmée de leur piété & de leur modestie, qu'elle s'informa curieusement de la manière dont vivoient ces saintes filles, & des vertus qu'elles pratiquoient. Ayant appris que c'étoit des Vierges chrétiennes, qui s'étoient consacrées à Dieu par un vœu de continence perpétuelle, elle ne me donna aucun repos que je ne lui eusse accordé la permission de faire le même sacrifice d'elle-même, non plus par une simple résolution de garder la virginité, comme elle l'avoit déjà fait, mais par un engagement irrévocable, qui l'obligeât d'être à Dieu sans retour. Je ne lui donnai mon consentement qu'après l'avoir bien éprouvée, & m'être assuré de nouveau que c'étoit l'esprit de Dieu qui agissoit dans cette bonne fille, & qui lui inspiroit un dessein dont il n'y avoit jamais eu d'exemple parmi les sauvages.

Elle choisit pour cette grande action le jour qu'on célèbre la fête de l'Annonciation de la très-sainte Vierge. Un moment après que Notre Seigneur se



fut donné à elle dans la sainte communion , elle prononça , avec une ferveur admirable , le vœu qu'elle faisoit de virginité perpétuelle ; elle s'adressa ensuite à la Sainte Vierge , à qui elle avoit une dévotion très-tendre , pour la prier de présenter à son Fils l'oblation qu'elle venoit de lui faire d'elle-même ; après quoi elle passa plusieurs heures aux pieds des Autels , dans un grand recueillement d'esprit , & dans une parfaite union avec Dieu.

Depuis ce temps-là Catherine ne tint plus à la terre , & elle aspira sans cesse au Ciel , où elle avoit fixé tous ses desirs. Il sembloit même qu'elle goûtoit par avance les douceurs de ce bienheureux séjour ; mais son corps n'étoit pas assez robuste pour soutenir le poids de ses austérités , & l'application continuelle de son esprit à se maintenir dans la présence de Dieu. Il lui prit une maladie violente , dont elle ne s'est jamais bien rétablie ; il lui en resta toujours un mal d'estomac , accompagné de fréquens vomissemens , & d'une fièvre lente qui la mina peu à peu , & la jetta dans une langueur qui la consuma insensiblement.

Cependant , on eût dit que son ame prenoit de nouvelles forces à mesure que

son corps dépériffoit : plus elle approchoit de son terme , plus on voyoit éclater dans elle les vertus éminentes qu'elle avoit pratiquées avec tant d'édification. Je ne m'arrêterai ici à vous rapporter que celles qui ont fait le plus d'impression , & qui étoient comme la source & le principe de toutes les autres.

Elle avoit un tendre amour pour Dieu. Son unique plaisir étoit de se tenir recueillie en sa présence ; de méditer ses grandeurs & ses miséricordes ; de chanter ses louanges , & de chercher continuellement les moyens de lui plaire. C'étoit principalement pour n'être pas distraite par d'autres pensées , qu'elle se plaifoit si fort à la solitude. Anastasie & Thérèse étoient les deux seules Chrétiennes avec qui elle se trouvât volontiers , parce qu'elles parloient bien de Dieu , & que leurs entretiens ne respiroient que le divin amour.

De-là venoient cette dévotion particulière qu'elle avoit pour la sainte Eucharistie & pour la Passion du Sauveur. Ces deux mystères de l'amour d'un Dieu , caché sous le voile eucharistique , & mourant sur une croix , occupoient sans cesse son esprit , &

embrâsoient son cœur des plus pures flammes de la charité. On la voyoit tous les jours passer des heures entières aux pieds des autels, immobile & comme transportée hors d'elle-même ; ses yeux expliquoient souvent les sentimens de son cœur, par l'abondance des larmes qu'ils répandoient, & elle trouvoit dans ces larmes de si grandes délices, qu'elle étoit comme insensible à la froideur des plus rudes hyvers. Quelquefois la voyant transie de froid, je la renvoyois dans sa cabane pour s'y chauffer : elle obéissoit à l'instant ; mais un moment après, elle revenoit à l'Eglise, & y continuoit de longs entretiens avec Jesus-Christ.

Pour entretenir sa dévotion au mystere de la Passion du Sauveur, & l'avoir toujours présente à sa mémoire, elle portoit au col un petit crucifix que je lui avois donné ; elle le baisoit sans cesse avec des sentimens de la plus tendre compassion pour Jesus souffrant, & de la plus vive reconnoissance pour le bienfait de notre rédemption. Un jour, voulant particulièrement honorer Jesus-Christ dans ce double mystere de son amour, après avoir reçu la sainte communion, elle fit une oblation perpétuelle de son ame à Jesus dans l'Eucha-

ristie , & de son corps à Jesus attaché à la croix ; & dès-lors , elle fut ingénieuse à imaginer tous les jours de nouvelles manieres d'affliger & de crucifier sa chair.

Quand elle alloit dans les bois pendant l'hiver , elle suivoit de loin ses compagnes , elle ôtoit ses souliers , & marchoit nuds pieds sur la glace & sur la neige. Ayant oui-dire à Anastasie que de tous les tourmens , celui du feu étoit le plus affreux , & que la constance des Martyrs qui avoient souffert ce supplice , pour défendre leur foi , devoit être d'un grand mérite auprès du Seigneur , la nuit suivante , elle se brûla les pieds & les jambes avec un tison ardent , à peu près de la même maniere que les Iroquois brûlent leurs esclaves , se persuadant que par cette action elle se déclaroit l'esclave de son Sauveur. Une autre fois , elle parsema la natte où elle se couchoit , de grosses épines dont les pointes étoient fort aigues , & à l'exemple de saint Benoît & du Bienheureux Louis de Gonzague , elle se roula trois nuits de suite sur ces épines , qui lui causerent des douleurs très-vives. Elle en eut le visage tout pâle & tout défait , ce qu'on attribuoit à ses indispositions. Mais Thérèse , cette

compagne en qui elle avoit pris tant de confiance , ayant découvert la source de cette pâleur extraordinaire , lui en fit scrupule , en lui déclarant que c'étoit offenser Dieu que de se livrer à ces fortes d'austérités , sans la permission de son Confesseur. Catherine , qui trembloit aux seules apparences du péché , vint aussi-tôt me trouver , pour m'avouer sa faute & en demander pardon à Dieu. Je la blâmai de son indiscretion , & lui ordonnai d'aller jeter ces épines au feu. Elle le fit aussi-tôt ; car elle avoit une soumission aveugle aux volontés de ceux qui gouvernoient sa conscience ; & quelque éclairée qu'elle fût des lumieres dont Dieu la favorisoit , elle ne fit jamais paroître le moindre attachement à son propre sens.

Sa patience étoit à l'épreuve de tout. Au milieu de ses infirmités continuelles , elle conserva toujours une paix & une égalité d'ame qui nous charmoient. Il ne lui échappa jamais , ou de se plaindre ou de donner le moindre signe d'impatience. Les deux derniers mois de sa vie , ses souffrances furent extraordinaires : elle étoit obligée de se tenir jour & nuit dans la même posture , & le moindre mouvement lui causoit des douleurs très-

aigues. Quand ces douleurs se faisoient sentir avec le plus de vivacité, c'étoit alors qu'elle paroissoit plus contente ; s'estimant heureuse, comme elle le disoit elle-même, de vivre & de mourir sur la croix, & unissant sans cesse ses souffrances à celles de son Sauveur.

Comme elle étoit remplie de foi, elle avoit une haute idée de tout ce qui a rapport à la Religion ; c'est aussi ce qui lui inspiroit un respect particulier pour ceux que Dieu appelle au ministère évangélique. Son espérance étoit ferme, son amour désintéressé, servant Dieu pour Dieu même, par le seul desir de lui plaire. Sa dévotion étoit tendre jusqu'aux larmes, son union avec Dieu intime & continuelle, ne le perdant jamais de vue dans toutes ses actions, ce qui l'éleva en peu de temps à un état d'oraison très-sublime.

Enfin, rien ne fut plus remarquable dans Catherine que cette pureté angélique dont elle fut si jalouse, & qu'elle conserva jusqu'au dernier soupir. Ce fut un miracle de la grace, qu'une jeune Iroquoise ait eu tant d'attrait pour une vertu si peu connue dans son pays, & qu'elle ait vécu dans une si grande innocence de mœurs pendant vingt années.

qu'elle a demeuré dans le centre même du libertinage & de la dissolution. C'est cet amour pour la pureté qui produisoit dans son cœur cette tendre affection pour la Reine des Vierges. Catherine ne parloit jamais de Notre - Dame qu'avec transport ; elle avoit appris par cœur ses Litanies, & elle les récitoit tous les soirs en particulier après les prières communes de la cabane. Elle portoit toujours sur elle un chapelet qu'elle récitoit plusieurs fois le jour. Les Samedis & les autres jours qui sont particulièrement consacrés à l'honorer, elle faisoit des austérités extraordinaires, & elle s'attachoit à l'imiter dans la pratique de quelques-unes de ses vertus. Elle redoubloit sa ferveur lorsqu'on célébroit quelque une de ses Fêtes, & elle choisissoit ces saints jours pour faire à Dieu quelque nouveau sacrifice, ou pour renouveler ceux qu'elle avoit déjà faits.

Une vie si sainte devoit être suivie de la plus précieuse mort. Ce fut aussi dans les derniers momens de sa vie, qu'elle nous édifia le plus par la pratique de ces vertus, & sur-tout par sa patience & par son union avec Dieu. Elle se trouva fort mal vers le temps où les hommes sont à la chasse dans les forêts, & où

les femmes sont occupées depuis le matin jusqu'au soir dans la campagne. Alors ceux qui sont malades restent seuls le long du jour dans leur cabane avec un plat de bled d'inde, & un peu d'eau qu'on met le matin auprès de leur natte. Ce fut dans cet abandon que Catherine passa tout le temps de sa dernière maladie. Mais ce qui auroit accablé une autre de tristesse, contribuoit à augmenter sa joie, en lui fournissant de quoi augmenter son mérite. Accoutumée à s'entretenir seule avec Dieu, elle mettoit à profit sa solitude, & elle s'en servoit pour s'attacher davantage à son Créateur par des prières & par des méditations ferventes.

Cependant le temps de son dernier sacrifice approchoit, & ses forces diminuoient chaque jour. Elle baissa considérablement le mardi de la semaine-sainte, & je jugeai à propos de lui donner le saint Viatique, qu'elle reçut avec ses sentimens ordinaires de piété. Je voulois lui administrer en même temps l'Extrême-onction, mais elle me dit que rien ne pressoit encore, & sur sa parole je crus pouvoir différer jusqu'au lendemain matin. Elle passa le reste du jour & la nuit suivante dans de fervens entretiens avec



Notre-Seigneur, & avec la sainte Vierge. Le mercredi matin elle reçut la dernière onction avec les mêmes sentimens de piété, & sur les trois heures après midi, après avoir prononcé les saints noms de JESUS & de MARIE, elle entra dans une douce agonie, après quoi elle perdit tout-à-fait l'usage de la parole. Comme elle conserva une parfaite connoissance jusqu'au dernier soupir, je m'aperçus qu'elle s'efforçoit de former intérieurement tous les actes que je lui suggérois. Après une petite demi-heure d'agonie, elle expira paisiblement, comme si elle fut entrée dans un doux sommeil.

Ainsi mourut Catherine Tegahkouita dans la vingt-quatrième année de son âge, ayant rempli cette Mission de l'odeur de ses vertus, & de l'opinion qu'elle y laissa de sa sainteté. Son visage qui avoit été extrêmement exténué par ses maladies & par ses austérités continues, parut si changé & si agréable quelques momens après sa mort, que les Sauvages qui étoient présens ne pouvoient en marquer assez leur étonnement, & qu'on eût dit qu'un rayon de la gloire, dont il y avoit lieu d'espérer qu'elle venoit de prendre possession, re-

jaillissoit jusques sur son corps. Deux François qui venoient de la prairie de la Magdeleine , pour assister le jeudi matin au service , la voyant étendue sur sa natte avec ce visage si frais & si doux , se dirent l'un à l'autre : Voilà une jeune femme qui dort bien paisiblement. Mais ils furent bien surpris quand ils apprirent un moment après que c'étoit le corps de Catherine qui étoit décédée ; ils retournerent aussi-tôt sur leurs pas , ils se mirent à genoux à ses pieds , & se recommanderent à ses prieres. Ils voulurent même donner une marque publique de la vénération qu'ils avoient pour la défunte , en faisant faire à l'instant un cercueil pour enfermer ces saintes reliques.

Je me fers de ce terme , Mon Révérend Pere , avec d'autant plus de confiance , que Dieu ne tarda pas à honorer la mémoire de cette vertueuse fille , par une infinité de guérisons miraculeuses , qui se sont faites après sa mort , & qui se font encore tous les jours par son intercession. C'est ce qui est connu , non-seulement des Sauvages , mais encore des François qui sont à Québec & à Montreal , & qui viennent souvent à son tombeau pour y accomplir leurs vœux , ou pour la remercier des grâces qu'elle leur

leur a obtenues du Ciel. Je pourrois vous rapporter ici un grand nombre de ces guérisons miraculeuses, qui ont été attestées par des gens dont les lumières & la probité ne peuvent être suspectes; mais je me contente de vous faire part du témoignage de deux personnes remplies de vertu & de mérite, qui ont éprouvé eux-mêmes le pouvoir de cette sainte fille auprès de Dieu, & qui ont cru devoir en laisser un monument public à la postérité, pour satisfaire tout à la fois & leur piété & leur reconnoissance.

Le premier témoignage est de M. de la Colombiere, Chanoine de la Cathédrale de Quebec, Grand-Vicaire du Diocèse. Il s'explique en ces termes :

« Ayant été malade à Quebec l'année  
» passée, depuis le mois de Janvier  
» jusqu'au mois de Juin, d'une fièvre  
» lente, contre laquelle tous les remèdes  
» avoient été inutiles, & d'un flux que  
» l'Epikakouena même n'avoit pu guérir;  
» on jugea à propos que je fisse le vœu,  
» au cas qu'il plût à Dieu de faire cesser  
» ces deux maladies, de monter à la Mis-  
» sion de saint François Xavier, pour  
» prier sur le tombeau de Catherine  
» Tegahkouita. Dès le jour même la  
» fièvre cessa, & le flux étant beaucoup

» diminué , je m'embarquai quelques  
» jours après pour m'acquitter de mon  
» vœu. A peine eus-je fait le tiers du  
» chemin , que je me trouvai parfaite-  
» ment guéri. Comme ma santé est quel-  
» que chose de si inutile , que je n'au-  
» rois osé la demander , si la déférence  
» que je dois avoir pour des serviteurs  
» de Dieu , ne m'y avoit obligé , on  
» ne peut raisonnablement s'empêcher  
» de croire que Dieu , en m'accordant  
» cette grace , n'a point eu d'autre vue  
» que celle de faire connoître le crédit  
» que cette bonne fille a auprès de lui.  
» Pour moi je craindrois de retenir la  
» vérité dans l'injustice , & de refuser  
» aux Missions de Canada la gloire qui  
» leur est due , si je ne témoignoïssais ,  
» comme je fais , que je suis redevable  
» de ma guérison à cette Vierge Iro-  
» quoise. C'est pourquoi je donne la  
» présente attestation avec tous les sen-  
» timens de reconnoissance dont je suis  
» capable , pour augmenter , si je puis ,  
» la confiance que l'on a en ma bien-  
» faitrice , mais encore plus pour exci-  
» ter le desir d'imiter ses vertus. Fait à  
» Villemarie , le 14 Septembre 1696.  
» J. DE LA COLOMBIERE , P. J. Cha-  
» noine de la Cathédrale de Quebec ».

Le second témoignage est de M. du Luth, Capitaine d'un Détachement de la Marine, & Commandant au Fort Frontenac. C'est ainsi qu'il parle :

» Je souffigné, certifie à qui il ap-  
» partiendra, qu'étant tourmenté de la  
» goutte depuis-vingt-trois ans, avec  
» de si grandes douleurs qu'elle ne me  
» donnoit pas du repos l'espace de trois  
» mois, je m'adressai à Catherine Te-  
» gahkouita, Vierge Iroquoise, décédée  
» au Sault Saint-Louis en opinion de  
» sainteté, & je lui promis de visiter  
» son tombeau, si Dieu me rendoit la  
» santé par son intercession. J'ai été si  
» parfaitement guéri, à la fin d'une  
» neuvaine que je fis faire en son hon-  
» neur, que depuis quinze mois je n'ai  
» senti aucune atteinte de mes gouttes.  
» Fait au Fort Frontenac, ce 15 Août  
» 1696.

» J. DU LUTH, Capitaine d'un Dé-  
» tachment de la Marine, Commandant  
» au Fort Frontenac ».

J'ai cru que le récit des vertus de cette sainte fille, née au milieu de la gentilité & parmi les sauvages, pourroit servir à édifier les personnes qui, étant nées dans le sein du Christianisme, ont encore de plus grands secours pour

s'élever à une haute sainteté. J'ai l'honneur d'être, &c.

---

## L E T T R E

*Du Pere Chollenec , Missionnaire de la  
Compagnie de Jesus en la nouvelle  
France , au Pere Jean - Baptiste Du  
Halde , de la même Compagnie.*

MON RÉVÉREND PERE,

*La paix de N. S.*

J'apprends avec beaucoup de consolation qu'on a été édifié en France du précis que j'y ai envoyé des vertus de la jeune vierge Iroquoise qui est morte ici en odeur de sainteté, & que nous regardons comme la protectrice de cette Colonie. C'est la Mission de saint François Xavier du Sault qui l'a formée au Christianisme, & les impressions que ses exemples y ont laissé, durent encore, & dureront long-temps, comme nous l'espérons de la miséricorde de Dieu. Elle avoit prédit la mort glorieuse de quelques Chrétiens de cette Mission

long-temps avant qu'elle arrivât, & il est à croire que c'est elle qui, du Ciel où elle est placée, a soutenu le courage de ces généreux Fidèles, lesquels ont signalé leur constance & leur foi dans les plus affreux supplices. Je vous rapporterai en peu de mots l'histoire de ces fervens Néophytes & je me persuade que vous en ferez touché.

Les Bourgades Iroquoises se dépeuploient insensiblement par la désertion de plusieurs familles qui se réfugioient dans la Mission du Sault pour y embrasser le Christianisme. Etienne *te Ganonakoa* fut de ce nombre. Il vint y demeurer avec sa femme, une belle sœur, & six enfans. Il avoit alors environ 35 ans; son naturel n'avoit rien de barbare, & la solidité de son mariage dans un pays où regne la licence, & où l'on change aisément de femmes, étoit une preuve de la vie innocente qu'il avoit menée. Tous ces nouveaux venus demandèrent instamment le baptême, & on le leur accorda après les épreuves & les instructions acoutumées. On fut bientôt édifié dans le village de l'union qui étoit dans cette famille, & du soin qu'on y avoit d'honorer Dieu. Etienne veilloit à l'éducation de ses enfans avec

un zèle digne d'un Missionnaire. Il les envoyoit tous les jours soir & matin aux prières & aux instructions qu'on fait à ceux de cet âge : il ne manquoit pas lui-même de leur donner l'exemple par son assiduité à tous les exercices de la Mission, & par la fréquente participation des Sacremens.

C'est par une conduite si chrétienne qu'il se préparoit à triompher des ennemis de la Religion & à défendre sa foi au milieu des plus cruels tourmens. Les Iroquois avoient mis tout en œuvre pour engager tous ceux de leur nation qui étoient au Sault à retourner dans leur terre natale : les prières & les présens ayant été inutiles, ils en vinrent aux menaces, & ils leur signifient que s'ils persistoient dans leur refus, ils ne les regarderoient plus comme parens ou amis ; mais que leur haine deviendroit irréconciliable, & qu'ils les traiteroient en ennemis déclarés. La guerre qui étoit alors entre les François & les Iroquois, servit de prétexte à ceux-ci pour assouvir leur rage sur ceux de leurs compatriotes qui, après les avoir ainsi abandonnés, tomboient entre leurs mains. Etienne partit en ce temps-là, vers le mois d'Août de l'année 1690,



pour la chasse d'automne : il étoit accompagné de sa femme & d'un Sauvage du Sault. Le mois de Septembre suivant ces trois Néophytes furent surpris dans les bois par un parti ennemi de 14 *Goïogoens*, qui se saisirent d'eux, les enchaînerent, & les menerent captifs dans leur Pays.

Aussi-tôt qu'Etienne se vit à la merci des *Goïogoens*, il ne douta point qu'il ne dût être bientôt livré à la mort la plus cruelle. Il s'en expliqua ainsi à sa femme, & il lui recommanda sur toutes choses de persévérer dans la foi, & au cas qu'elle retournât au Sault, d'élever ses enfans dans la crainte de Dieu. Il ne cessa pendant tout le chemin de l'exhorter à la constance, & de la fortifier contre les dangers où elle alloit être exposée parmi ceux de sa nation.

Les trois captifs furent conduits non pas à *Goïogoen*, où il étoit naturel qu'on les menât d'abord, mais à *Onnoncagué*. Dieu vouloit, ce semble, que la force & la constance d'Etienne éclatât dans un lieu, qui étoit pour lors célèbre par la quantité de Sauvages qui s'y étoient assemblés en foule, & qui s'y plongeioient dans les plus infâmes débauches. Quoique ce soit la coutume d'at-

tendre les captifs à l'entrée du village, la joie qu'ils eurent d'avoir entre leurs mains des habitans du Sault, les fit tous sortir de leur Bourgade pour aller assez loin au-devant de leur proie. Ils s'étoient parés de leurs plus beaux habits, comme pour un jour de triomphe : ils étoient armés de couteaux, de haches, de bâtons, & de tout ce qu'ils avoient trouvé sous la main; la fureur étoit peinte sur leur visage. Quand ils eurent joint les captifs, l'un de ces barbares abordant Etienne: monfrere, lui dit-il, » tu es mort; ce n'est pas nous qui » te tuons, c'est toi qui te tues toi-même, puisque tu nous a quitté, pour » demeurer parmi ces chiens de Chrétiens du Sault. Il est vrai, répondit » Etienne, que je suis Chrétien, mais » il n'est pas moins vrai que je fais » gloire de l'être. Faites de moi tout » ce qu'il vous plaira, je ne crains ni » vos outrages ni vos tourmens : je » donne volontiers ma vie pour un » Dieu qui a répandu tout son sang » pour moi ».

A peine eut-il achevé ces paroles, que ces furieux se jetterent sur lui & lui firent de cruelles incisions aux bras, aux cuisses & par-tout le corps qu'ils

ensanglanterent en un instant. Ils lui couperent plusieurs doigts des mains & lui arracherent les ongles. Ensuite un de la troupe lui cria : Prie Dieu. Oui je le prierai, dit Etienne; & levant ses mains liées, il fit le mieux qu'il put le signe de la croix en prononçant à haute voix en leur langue ces paroles : Au nom du Pere, &c. Aussi-tôt ils lui couperent la moitié des doigts qui lui restoient, & lui crièrent une seconde fois : Prie Dieu maintenant. Etienne fit de nouveau le signe de la croix, & à l'instant ils lui couperent tous les doigts jusqu'à la paume de la main. Puis ils l'inviterent une troisième fois à prier Dieu, en l'insultant & vomissant contre lui toutes les injures que la rage leur dictoit. Comme ce généreux Néophyte se mettoit en devoir de faire le signe de la croix avec la paume de la main, ils la lui couperent entièrement. Non contents de ces premières faillies de fureur, ils lui tailladerent la chair dans tous les endroits qu'il avoit marqués du signe de la croix, c'est-à-dire, au front, à l'estomac, & au-devant de l'une & de l'autre épaule, comme pour effacer ces augustes marques de la Religion qu'il venoit d'y imprimer.

Après ce sanglant prélude , on mena les captifs au village. On arrêta d'abord Etienne auprès d'un grand feu qui y étoit allumé & où l'on avoit fait rougir des pierres. On lui mit ces pierres entre les cuisses, en les pressant violemment l'une contre l'autre. On lui ordonna alors de chanter à la maniere Iroquoise ; & comme il refusa de le faire, & qu'au contraire il répétoit à haute voix les prieres qu'il recitoit tous les jours , un de ces furieux prit un tison ardent & le lui enfonça bien avant dans la bouche. Puis sans lui donner le temps de respirer , on l'attacha au poteau.

Quand le Néophyte se vit au milieu des fers rouges & des tisons ardens , loin de témoigner de la frayeur , il jeta un regard tranquille sur toutes ces bêtes féroces qui l'environnoient ; & il leur parla ainsi : « Repaissez - vous ,  
» mes ireres , du plaisir barbare que  
» vous vous faites de me brûler ; ne  
» m'épargnez - pas , mes péchés méritent encore plus de souffrances que  
» vous ne m'en procurerez ; plus vous  
» me tourmenterez , plus vous augmenterez la récompense qui m'est préparée dans le Ciel ».

Ces paroles ne fervirent qu'à enflammer leur fureur : chacun des Sauvages prit à l'envi des tisons ardens & des fers rouges, dont ils brûlerent lentement tout le corps d'Etienne. Le courageux Néophyte souffrit tous ces tourmens fans pousser le moindre soupir. Il paroissoit tranquille, les yeux élevés au Ciel, où son ame étoit attachée par une oraison continuelle. Enfin, lorsqu'il sentit ses forces défailir, il demanda trêve pour quelques instans, & alors ranimant toute sa ferveur, il fit sa dernière prière ; il recommanda son ame à Jesus-Christ, & il le pria de pardonner sa mort à ceux qui le traitoient avec tant d'inhumanité. Enfin, après de nouveaux tourmens soufferts avec la même constance, il rendit son ame à son Créateur, triomphant par son courage de toute la cruauté Iroquoise.

On donna la vie à sa femme, comme il l'avoit prédit. Elle resta encore quelque temps captive dans le pays, sans que ni les prières ni les menaces pussent ébranler sa foi. S'étant rendue à *Agnié*, qui est le lieu de sa naissance, elle y demeura jusqu'à ce que son fils l'allât chercher & la ramenât au Sault.

Au regard du Sauvage qui fut pris

en même temps qu'Etienne, il en fut quitte pour avoir quelques doigts coupés avec une grande incision qu'on lui fit à la jambe. Il fut conduit ensuite à *Goïogoens*, où on lui accorda la vie. On mit tout en œuvre pour l'engager à s'y marier & à se livrer aux désordres ordinaires de la Nation; mais il répondit constamment que sa Religion lui défendoit ces sortes d'excès. Enfin, étant venu avec un parti de Guerriers vers Montreal, il se déroba secrètement de ses compagnons, & il se rendit à la Mission du Sault, où il a vécu depuis avec beaucoup de piété.

Deux ans après, une femme de la même Mission fit paroître une constance égale à celle d'Etienne, & finit comme lui sa vie dans les flammes. Elle s'appelloit *Françoise Gonannhatenha*. Elle étoit d'Onnontagué, & avoit été baptisée par le P. Fremin. Toute la Mission étoit édifiée de sa piété, de sa modestie, & de la charité qu'elle exerçoit envers les pauvres. Comme elle étoit à son aise, elle partageoit ses biens à plusieurs familles qui se soutenoient de ses libéralités. Ayant perdu son premier mari, elle épousa un vertueux Chrétien qui étoit d'Onnontagué comme elle, & qui

demeuroit depuis long-temps à *Chasteau-Guay*, qui est à trois lieues du Sault. Il y passoit tous les étés à la pêche, & il y étoit actuellement, lorsqu'on apprit la nouvelle d'une incursion des ennemis. Aussi-tôt *Françoise* se mit en canot avec deux de ses amies pour aller chercher son mari, & le délivrer du péril où il se trouvoit. Elles y arriverent à temps, & cette petite troupe se croyoit en sûreté, lorsqu'à un quart de lieue du Sault, elle fut prise à l'imprévu par l'armée ennemie, qui étoit composée d'*Onnontagués*, de *Tsonnontouans*, & de *Goïogoens*. On coupa sur le champ la tête au mari, & les trois femmes furent emmenées captives.

La cruauté qu'on exerça sur elles, la première nuit qu'elles passerent dans le camp Iroquois, leur fit juger qu'elles devoient s'attendre aux traitemens les plus inhumains. Ces barbares se divertirent à leur arracher les ongles, & à leur fumer les doigts dans leurs calumets : c'est, dit-on, un tourment très-douloureux. Des avant-coureurs porterent à *Onnontagué* la nouvelle de la prise qu'on venoit de faire. Les deux amies de *Françoise* furent aussi-tôt données à *Onneiout* & à *Tsonnontouan*, & l'on donna

Françoise à sa propre sœur, qui étoit fort considérée dans le village. Celle-ci se dépouillant de la tendresse que la nature & le sang devoient lui inspirer, l'abandonna à la discrétion des anciens & des guerriers, c'est-à-dire, qu'elle la destina au feu.

A peine les captives furent-elles arrivées à *Onnontagué* qu'on fit monter Françoise sur un échafaud, qui étoit dressé au milieu du village. Là en présence de ses parens & de tous ceux de sa Nation, elle déclara à haute voix qu'elle étoit Chrétienne de la Mission du Sault, & qu'elle s'estimoit heureuse de mourir dans son pays & par la main de ses proches, à l'exemple de J. C. qui avoit été mis en croix par ceux mêmes de sa Nation qu'il avoit comblé de bienfaits.

Un des parens de la Néophyte qui étoit présent, avoit fait un voyage au Sault cinq ans auparavant, pour l'engager à retourner avec lui. Tous les artifices qu'il employa pour lui persuader de quitter la Mission furent inutiles; elle lui répondit constamment qu'elle estimoit plus sa foi que son pays & que sa vie, & qu'elle ne vouloit point risquer un si précieux dépôt. Le barbare



entretenoit depuis long-temps dans son cœur l'indignation qu'il avoit conçue d'une pareille résistance ; & piqué encore plus d'entendre les discours de François , il l'auta sur l'échafaud , il lui arracha un crucifix qu'elle portoit au col , & d'un couteau qu'il tenoit à la main , il lui fit sur la poitrine une double incision en forme de croix. » Tiens , lui dit-il , voilà » la croix que tu estimes tant , & qui » t'empêcha d'abandonner le Sault , lorsqu' » je pris la peine de t'aller chercher. Je te remercie , mon frere , lui » répondit François , je pouvois perdre » cette croix que tu m'as ôtée ; mais tu » m'en donnes une que je ne perdrai » qu'avec la vie. »

Elle continua ensuite à entretenir ses compatriotes des mystères de la foi , & elle parla avec une véhémence & une onction qui étoient au-dessus de sa portée & de ses talens. « Enfin , dit-elle en » finissant , quelque affreux que soient » les tourmens auxquels vous me destinez , ne croyez pas que mon sort soit » à plaindre , c'est le vôtre qui mérite » des pleurs & des gémissemens ; ce feu » que vous allumez pour mon supplice , » ne durera que quelques heures ; mais » pour vous , un feu qui ne finira jamais ,

» vous est préparé dans les enfers. Il est  
» pourtant encore en votre pouvoir de  
» l'éviter, suivez mon exemple, faites-  
» vous Chrétiens, vivez selon les regles  
» d'une Loi si sainte, & vous vous dé-  
» roberez aux flammes éternelles. Du  
» reste, je vous déclare que je ne veux  
» aucun mal à ceux que je vois tout prêts  
» à m'arracher la vie ; non-seulement  
» je leur pardonne la mort, mais je prie  
» encore le souverain Arbitre de la vie &  
» de la mort d'ouvrir leurs yeux à la  
» vérité, de toucher leurs cœurs, de  
» leur faire la grace de se convertir &  
» de mourir Chrétiens comme moi. »

Ces paroles de François, loin de fléchir ces cœurs barbares, ne firent qu'augmenter leur fureur. Ils la promenerent trois nuits de suite par toutes les cabanes, pour en faire le jouet d'une populace brutale. Le quatrième jour ils l'attachèrent au poteau pour la brûler. Ces furieux lui appliquèrent à toutes les parties du corps des tisons ardens, & des canons de fusil tout rouges. Ce supplice dura plusieurs heures, sans que cette sainte victime poussât le moindre cri : elle avoit les yeux sans cesse élevés au Ciel, & l'on eût dit qu'elle étoit insensible à des douleurs si cuisantes.

M. de Saint-Michel, Seigneur de la côte de ce nom, qui étoit alors captif à *Onnontagué*, & qui s'échappa comme par miracle des mains des Iroquois une heure avant le temps où ils devoient le brûler, nous raconta toutes ces circonstances dont il fut témoin. La curiosité attiroit au tour de lui tous les habitans de Montreal, & la simple exposition de ce qu'il avoit vu, tiroit des larmes de tout le monde. On ne pouvoit se lasser d'entendre parler d'un courage qui tenoit du prodige.

Quand les Iroquois se sont divertis long-temps à brûler peu à peu leurs Captifs, ils leur cernent la tête, ils leur enlèvent la chevelure, ils leur jettent sur la tête de la cendre chaude, & ils les détachent du poteau ; après quoi, ils prennent un nouveau plaisir à les faire courir, à les poursuivre avec des huées horribles, & à les assommer à coup de pierre. Ils en usèrent de la même sorte à l'égard de Françoise. M. de Saint-Michel nous rapporta que ce spectacle le fit frémir ; mais qu'un moment après il fut attendri jusqu'aux larmes, lorsqu'il vit cette vertueuse Néophyte se jeter à genoux, & levant les yeux au Ciel offrir à Dieu en sacrifice les der-

niers souffles de vie qui lui restoient. Elle fut accablée à l'instant d'une grêle de pierres que lui jetterent les Iroquois, & elle mourut, comme elle avoit vécu dans l'exercice de la priere, dans l'union avec Notre-Seigneur.

Une troisieme victime de la Mission du Sault fut sacrifiée l'année suivante à la fureur des Iroquois. Son sexe, sa grande jeunesse, & l'excès des tourmens qu'on lui fit souffrir, rendent la constance mémorable. On la nommoit Marguerite *Garongoïias* : elle n'avoit que 24 ans, elle étoit d'*Onnontagué*, & elle avoit reçu le baptême à l'âge de 13 ans. Elle se maria peu après, & Dieu bénit son mariage en lui accordant quatre enfans, qu'elle élevoit avec grand soin dans la piété. Le plus jeune étoit encore à la mammelle, & elle le portoit entre ses bras lorsqu'elle fut surprise.

Ce fut vers l'automne de l'année 1693, qu'étant allé visiter son champ à un quart de lieue du fort, elle tomba entre les mains de deux Sauvages d'*Onnontagué* : ils étoient de son pays, & il est même probable qu'ils étoient de ses parens. La joie qu'on avoit eu à *Onnontagué* de la prise des deux premiers Chrétiens du Sault, fit juger à ces Sauvages, que

cette nouvelle captive leur attireroit de grands applaudissemens. Ils la menerent donc en diligence à *Onnontagué*.

Au premier bruit de son arrivée, tous les Sauvages sortirent du village, & allèrent attendre la Captive sur une éminence où elle devoit passer. Une fureur nouvelle s'étoit emparée de tous les esprits. Dès que Marguerite parut, elle fut reçue avec des cris affreux, & elle ne fut pas plutôt sur l'éminence, qu'elle se vit investie de tous ces barbares au nombre de plus de quatre cens. On lui arracha d'abord son enfant, on la dépouilla de ses habits, ensuite tous se jetterent sur elle pêle-mêle, & ils l'enfonglerent à coups de couteaux : Tout son corps étoit devenu une seule plaie. Un de nos François qui fut témoin d'un si effroyable spectacle, attribuoit à une espece de miracle, qu'elle n'ait pas expiré sur l'heure. Marguerite l'aperçut, & le nommant par son nom :  
 » Hé bien ! lui dit-elle : Vous voyez  
 » quel est mon sort, il n'y a plus que  
 » quelques instans de vie pour moi.  
 » Dieu en soit béni, je n'apprehende  
 » point la mort, quelque cruelle que  
 » soit celle qu'on me prépare : mes pé-  
 » chés en méritent davantage ; priez le

» Seigneur qu'il me les pardonne, &  
» & qu'il me donne la force de souffrir.  
» Elle parloit à haute voix & dans sa  
» langue. » On ne pouvoit assez s'étonner que dans le triste état où elle étoit réduite, elle eût encore l'esprit si présent.

On la conduisit pour peu de temps dans la cabane d'une Françoisse habitante de Montreal, qui étoit aussi en captivité. La Françoisse prit ce temps-là pour encourager Marguerite, & pour l'exhorter à souffrir avec constance un tourment passager, en vue des récompenses éternelles dont il seroit suivi. Marguerite la remercia des conseils charitables qu'elle lui donnoit, & elle lui répéta ce qu'elle avoit déjà dit, qu'elle n'avoit nulle appréhension de la mort, & qu'elle l'acceptoit de bon cœur. Elle ajoûta même que depuis son baptême, elle avoit demandé à Dieu la grace de souffrir pour son amour, & que voyant son corps tout déchiré, elle ne pouvoit douter que Dieu n'eût exaucé sa prière; qu'elle mouroit contente, & qu'elle ne souhaitoit aucun mal à ses parens ni à ses compatriotes qui devenoient ses bourreaux; qu'au contraire, elle prioit Dieu de leur pardonner leur crime, & de leur

faire la grace de se convertir à la Foi. C'est une chose remarquable, que les trois Néophytes dont je parle, ayent prié à la mort pour le salut de ceux qui les traitoient si cruellement : c'est une preuve bien sensible de la charité qui regne dans la Mission du Sault.

Les deux Captives s'entretenoient encore des vérités éternelles, & du bonheur des Saints dans le Ciel, lorsqu'une troupe de Sauvages vint chercher Marguerite, pour la conduire au lieu où elle devoit être brûlée. Ils n'eurent nul égard ni à sa jeunesse, ni à son sexe, ni à sa patrie, ni à l'avantage qu'elle avoit d'être la fille d'un des plus distingués du village, qui en étoit comme le chef, & au nom duquel se faisoient toutes les affaires de la Nation. Tout cela auroit infailliblement sauvé la vie à toute autre, qu'à une Chrétienne de la Mission du Sault.

Marguerite fut donc liée au poteau, & on lui brûla tout le corps avec une cruauté qu'il n'est pas aisé de décrire. Elle souffroit ce long & rigoureux supplice sans donner aucun signe de douleur : On l'entendoit invoquer les saints noms de JESUS, de Marie & de Joseph, & les prier de la soutenir dans ce rude

combat, jusqu'à ce que son sacrifice fût consommé. Elle demandoit aussi de temps en temps un peu d'eau ; mais après quelques réflexions , elle pria qu'on lui en refusât, quand même elle en demanderoit. « Mon Sauveur, dit-elle , eut soif » en mourant pour moi sur la croix, » n'est-il pas juste que je souffre la même » incommodité ? » Les Iroquois la tourmenterent depuis midi jusqu'au soleil couché. Dans l'impatience où ils étoient de lui voir rendre le dernier soupir, avant que la nuit les forcât de se retirer, ils la détacherent du poteau, ils lui arracherent la chevelure , ils lui couvrirent la tête de cendre chaude, & ils lui ordonnerent de courir. Elle au contraire se mit à genoux, & élevant les yeux & les mains au Ciel, elle recommanda son ame au Seigneur. Ces barbares lui déchargèrent sur la tête plusieurs coups de bâton , sans qu'elle discontinuât de prier. Enfin, l'un d'eux s'écriant ; *Est-ce que ce chien de Chrétien ne peut mourir*, prit un couteau tout neuf, & le lui enfonça dans le bas ventre. Le couteau, quoique poussé avec roideur, se brisa au grand étonnement des Sauvages, & les morceaux tomberent à ses pieds. Un autre prit le poteau même où elle



avoit été attachée, & lui en frappa violemment la tête : comme elle donnoit encore quelques signes de vie, ils mirent le feu à un tas de bois sec qui étoit dans la place, & ils y jetterent son corps qui fut bientôt consumé. C'est de-là que Marguerite alla sans doute recevoir au Ciel la récompense que méritoit une sainte vie terminée par une mort si précieuse.

Il étoit naturel qu'on accordât la vie à son fils ; mais un Iroquois à qui il avoit été donné, voulut se venger sur lui de l'affront qu'il croyoit avoir reçu des François. On fut surpris trois jours après la mort de Marguerite, d'entendre au commencement de la nuit un cri de mort. A ce cri, tous les Sauvages sortirent de leurs cabanes pour se rendre au lieu d'où il partoît. L'habitante de Montreal, dont j'ai parlé, y courut comme les autres. Là se trouva un feu allumé, & l'enfant prêt d'y être jetté. Les Sauvages ne purent s'empêcher d'être attendris à ce spectacle ; mais ils le furent bien davantage, lorsque cet enfant qui n'avoit qu'un an, levant ses petites mains vers le Ciel avec un doux sourire, appella par trois fois sa mere, témoignant par son geste qu'il vouloit l'embrasser. L'habitante de

Montreal ne douta point que sa mere ne lui eût apparu : il est du moins probable, qu'elle avoit demandé à Dieu que son fils lui fût réuni au plutôt , afin de le préserver d'une éducation licentieuse qui l'auroit tout-à-fait éloigné du Christianisme. Quoi qu'il en soit , l'enfant ne fut pas abandonné aux flammes , un des plus considérables du village l'en délivra , mais ce fut pour le faire mourir d'une mort qui n'étoit gueres moins cruelle : il le prit par les pieds , & l'élevant en l'air , il lui fracassa la tête contre une pierre.

Je ne puis m'empêcher , mon Révérend Pere , de vous parler encore d'un quatrieme Néophyte de cette Mission , lequel bien qu'il ait échappé au feu qui lui étoit préparé , a eu pourtant le bonheur de donner sa vie pour ne pas s'exposer au danger de perdre sa foi. C'étoit un jeune *Agnié* nommé *Haonhouentsiontaouet*. Il fut pris par un parti d'*Agniés* qui le menerent esclave dans leur pays. Comme il y avoit beaucoup de parens , on lui accorda la vie , & on le donna à ceux de sa cabane. Ceux-ci le sollicitèrent fortement de vivre selon les coutumes de la Nation , c'est-à-dire , de se livrer à tous les désordres d'une

d'une vie licencieuse. Etienne, loin de les écouter, leur oppoſoit les vérités du ſalut, qu'il leur expliquoit avec beaucoup de force & d'onction, & il les exhortoit ſans ceſſe à venir avec lui à la Miſſion du Sault pour y embraffer le Chriſtianiſme. Il parloit à des gens nés & élevés dans le vice, dont ils s'étoient fait une trop douce habitude pour ſe réſoudre à le quitter. Ainſi les exemples & les exhortations du Néophyte, ne ſervirent qu'à les rendre plus coupables devant Dieu.

Comme il s'apperçut que ſon ſéjour à *Agnié* n'étoit d'aucune utilité pour ſes parens, & qu'il devenoit même dangereux pour ſon ſalut, il prit la réſolution de retourner au Sault; il ſ'en ouvrit à ſes proches, leſquels y conſentirent d'autant plus volontiers, qu'ils ſe voyoient délivrés par-là d'un cenſeur importun, qui reprenoit continuellement les vices de ſa Nation. Il quitta donc une ſeconde fois ſon pays & ſa famille, pour conſerver ſa foi qui lui étoit plus chère que tout le reſte.

A peine étoit-il en chemin, que le bruit de ſon départ ſe répandit dans toutes les cabanes. On en parla ſurtout dans une, où de jeunes ivrognes

faisoient actuellement la débauche : ils s'échauffèrent contre Etienne , & après bien des invectives ils conclurent qu'il ne falloit pas souffrir qu'on préférât ainsi le village des Chrétiens à leur pays , que c'étoit un affront qui rejailloit sur toute la Nation , qu'ils devoient contraindre ce chien de Chrétien de revenir au village , ou lui casser la tête , afin d'intimider ceux qui seroient tentés de suivre son exemple.

Aussi-tôt trois d'entr'eux s'armèrent de leurs haches , & coururent après Etienne : ils l'eurent bientôt atteint , & l'abordant la hache levée : » retourne » sur tes pas , lui dirent-ils brusquement , » & suis-nous ; tu es mort si tu résistes , » nous avons ordre des Anciens de te » casser la tête ». Etienne leur répondit avec sa douceur ordinaire , qu'ils étoient les maîtres de sa vie , mais qu'il aimoit mieux la perdre que de risquer sa foi & son salut dans leur village , qu'il alloit à la Mission du Sault , & que c'étoit-là qu'il étoit résolu de vivre & de mourir.

Comme il vit qu'après une déclaration si précise de ses sentimens , ces brutaux se mettoient en devoir de le tuer , il les pria de lui accorder quelques instans pour prier Dieu ; ils eurent cette

condescendance tout ivres qu'ils étoient, & Etienne s'étant mis à genoux, fit tranquillement sa priere, où il remercia Dieu de la grace qu'il lui faisoit de mourir Chrétien ; il pria pour ses parens infideles, & en particulier pour ses bourreaux qui, dans le moment, leverent leurs haches & lui fendirent la tête.

Nous apprîmes une mort si généreuse & si chrétienne, par quelques *Agniés* qui vinrent dans la suite fixer leur demeure à la Mission du Sault.

Je finirai cette lettre par l'histoire d'une autre Chrétienne de cette Mission, dont la vie a été un modele de patience & de piété. C'est la premiere compagne de Catherine *te Gahkouita*, & la plus fidelle imitatrice de ses vertus. Jeanne *Goiïastahra*, c'est son nom, étoit *Onneiout* de nation. Elle fut mariée à un jeune *Agnié*, dans la Mission de Notre-Dame de Lorette ; la douceur de son naturel, & sa rare vertu, devoient lui attirer toute la tendresse de son mari ; mais ce jeune homme s'abandonna aux vices ordinaires de sa Nation, je veux dire, à l'ivrognerie & à l'impureté ; & son libertinage fut pour la Néophyte une source continuelle de mauvais traite-

mens. Il quitta bientôt le village de Lorette, & devint errant & vagabond. Sa vertueuse femme ne voulut jamais le quitter, elle le suivit par-tout dans l'espérance de le faire enfin rentrer en lui-même, & de le gagner à Jesus-Christ, elle supportoit ses débauches & ses brutalités, avec une patience inaltérable; elle pratiquoit même en secret de fréquentes austérités, pour obtenir de Dieu sa conversion. Ce malheureux s'avisa de venir au Sault où il avoit des parens, elle l'y accompagna, & elle eut pour lui des complaisances & des attentions capables d'amollir le cœur le plus dur. Enfin, après bien des courses, & toujours plongé dans le libertinage & la dissolution, il renonça enfin à sa foi, & il retourna chez les *Agnés*. Ce fut l'unique endroit où la Néophyte refusa de le suivre. Elle eut cependant la prudence d'aller demeurer à Lorette chez les parens d'un si indigne mari, se flattant que ce dernier trait de complaisance le feroit revenir de ses débauches; mais elle n'y fut pas un an, qu'elle apprit que cet Apostat avoit été tué par des Sauvages, dont il attaquoit la cabane, au sortir d'une débauche qu'il avoit poussée au dernier excès,

Une mort si funeste la toucha vivement ; quoiqu'elle fut encore à la fleur de son âge, elle renonça pour jamais à l'état du mariage, & elle prit le parti d'aller passer le reste de ses jours auprès du tombeau de Catherine, où elle vécut en veuve chrétienne, & où elle acheva de se sanctifier par la pratique de toutes les vertus, & par de continuelles austerités. Elle mourut peu après en odeur de sainteté. Une seule chose lui fit de la peine dans sa dernière maladie : elle laissoit deux enfans dans un âge encore tendre, l'un n'avoit que six ans, & l'autre n'en avoit que quatre ; elle appréhendoit qu'ils ne se pervertissent dans la suite, & qu'ils ne marchassent sur les traces de leur malheureux pere ; elle eût recours à Notre Seigneur, avec cette ferveur & cette confiance, dont elle animoit toutes ses prieres ; & elle lui demanda la grace de ne point séparer les enfans de la mere. Sa priere fut exaucée : quoique ces deux enfans fussent alors dans une santé parfaite, l'un tomba aussi-tôt malade, & mourut avant la mere ; l'autre la suivit huit jours après qu'elle fut décédée.

Je serois infini, mon Révérend Pere, si je vous parlois encore de plusieurs

autres Néophytes dont la vertu & la  
foi ont été pareillement éprouvées : ce  
que j'ai l'honneur de vous écrire, suffit  
pour vous donner une idée de la fer-  
veur qui regne dans la Mission de Saint  
François Xavier du Sault. Monseigneur  
l'Evêque de Quebec qui a visité nos  
Néophytes, a rendu un témoignage pu-  
blic à leur vertu ; c'est ainsi qu'en parle  
ce grand Prélat dans une relation (1)  
qu'il fit de l'état de la nouvelle France,  
& qu'il rendit publique en 1688. » La  
» vie commune de tous les Chrétiens  
» de cette Mission n'a rien de commun,  
» & l'on prendroit leur village pour un  
» véritable Monastere. Comme ils n'ont  
» quitté les commodités de leur pays,  
» que pour assurer leur salut auprès  
» des François ; on les voit tous portés  
» à la pratique du plus parfait détache-  
» ment, & ils gardent parmi eux un si  
» bel ordre pour leur sanctification,  
» qu'il seroit difficile d'y ajouter quel-  
» que chose.

J'espère, mon Révérend Pere, que  
votre zele vous portera à prier souvent

---

(1) Etat présent de l'Eglise & de la Colonie  
Françoise de la Nouvelle France, page 130,  
Note de l'ancienne édition.



le Dieu des miséricordes pour ces nouveaux Fideles, afin qu'il les conserve dans cet état de ferveur où il les a mis par sa grace. Je suis avec bien du respect, &c.

---

## L E T T R E

*Du Pere Sébastien Rasles, Missionnaire de la Compagnie de Jesus dans la Nouvelle France, à Monsieur son neveu.*

A Nanrantfouak, ce  
15 Octobre 1722.

MONSIEUR MON CHER NÈVEU,

*La paix de Notre Seigneur.*

Depuis plus de trente ans que je vis au milieu des forêts avec les Sauvages, je suis si occupé à les instruire & à les former aux vertus chrétiennes, que je n'ai guere le loisir d'écrire de fréquentes lettres aux personnes mêmes qui me sont les plus cheres. Je ne puis cependant vous refuser le petit détail que vous me demandez de mes occupations. Je le dois par reconnoissance de l'amitié

qui vous fait si fort vous intéresser à ce qui me touche.

Je suis dans un canton de cette vaste étendue de terre qui est entre l'Acadie & la nouvelle Angleterre. Deux autres Missionnaires y sont occupés comme moi auprès des Sauvages *Abnakis*, mais nous sommes fort éloignés les uns des autres. Les Sauvages *Abnakis*, outre les deux villages qu'ils ont au milieu de la Colonie Françoisse, en ont encore trois autres considérables, situés sur le bord d'une rivière. Les trois rivières se jettent dans la mer au sud du Canada entre la nouvelle Angleterre & l'Acadie.

Le village où je demeure, se nomme *Nanrantfouak*; il est situé sur le bord d'un fleuve, qui se décharge dans la mer à trente lieues de-là. J'y ai bâti une Eglise qui est propre & très-ornée. J'ai cru ne devoir rien épargner ni pour sa décoration, ni pour la beauté des ornemens qui servent à nos saintes cérémonies: paremens, chasubles, chapes, vases sacrés, tout y est propre, & seroit estimé dans nos Eglises d'Europe. Je me suis fait un petit Clergé d'environ quarante jeunes Sauvages qui assistent au Service divin en soutanes & en

surpris : ils ont chacun leurs fonctions, tant pour servir au saint Sacrifice de la Messe, que pour le chant de l'Office divin, pour la bénédiction du Saint Sacrement, & pour les processions qui se font avec un grand concours de Sauvages, lesquels viennent souvent de fort loin pour s'y trouver. Vous seriez édifié du bel ordre qu'ils y gardent, & de la piété qu'ils font paroître.

On a bâti deux Chapelles à trois cens pas environ du village ; l'une qui est dédiée à la très-sainte Vierge, & où l'on voit sa statue en relief, est au haut de la riviere ; l'autre qui est dédiée à l'Ange Gardien, est au bas de la même riviere : comme elles sont l'une & l'autre sur le chemin qui conduit ou dans les bois, ou dans les campagnes, les Sauvages n'y passent jamais qu'ils n'y fassent leur priere. Il y a une sainte émulation entre les femmes du village, à qui ornera mieux la Chapelle dont elles ont soin, lorsque la Procession doit s'y rendre : tout ce qu'elles ont de bijoux, de pieces de soie ou d'indienne, & d'autres choses de cette nature, est employé à la parer.

Le grand luminaire ne contribue pas peu à la décoration de l'Eglise & des

Chapelles ; je n'ai pas lieu de ménager la cire , car ce pays - ci m'en fournit abondamment. Les Isles de la mer sont bordées de lauriers sauvages qui portent en automne des graines à peu près semblables à celles que portent les genévriers. On en remplit des chaudieres , & on les fait bouillir avec de l'eau. A mesure que l'eau bout , la cire verte surnage & se tient au-dessus de l'eau. D'un minot de cette graine , on tire près de quatre livres de cire ; elle est très-pure & très-belle , mais elle n'est ni douce ni maniable. Après quelques épreuves , j'ai trouvé qu'en y mêlant autant de suif ou de bœuf ou de mouton , ou d'orignac , que de cire , on en fait des cierges beaux , fermes , & d'un très-bon usage. Avec vingt-quatre livres de cire & autant de suif , on fera deux cens bougies longues de plus d'un pied de Roi. On trouve une infinité de ces lauriers dans les Isles & sur les bords de la mer : une seule personne cueilleroit aisément quatre minots de graine par jour. Cette graine pend par grappes aux branches de l'arbre. J'en ai envoyé une branche à Québec avec un pain de cire : elle a été trouvée excellente.

Tous mes Néophytes ne manquent

pas de se rendre deux fois chaque jour à l'Eglise , dès le grand matin pour y entendre la messe , & le soir pour assister à la priere que je fais au coucher du soleil. Comme il est nécessaire de fixer l'imagination des Sauvages , trop aisée à se distraire , j'ai composé des prieres propres à les faire entrer dans l'esprit de l'auguste sacrifice de nos Autels : ils les chantent , ou bien ils les recitent à haute voix pendant la Messe. Outre les prédications que je leur fais les Dimanches & les Fêtes , je ne passe guere de jours ouvriers sans leur faire une courte exhortation pour leur inspirer l'horreur des vices auxquels ils ont le plus de penchant , ou pour les affermir dans la pratique de quelque vertu.

Après la Messe , je fais le Catéchisme aux enfans & aux jeunes gens : grand nombre de personnes âgées y assistent & répondent avec docilité aux questions que je leur fais. Le reste de la matinée jusqu'à midi , est destiné à entendre tous ceux qui ont à me parler. C'est alors qu'ils viennent en foule me faire part de leurs peines & de leurs inquiétudes , ou me communiquer les sujets qu'ils ont de se plaindre de leurs compatriotes , ou

me consulter sur leurs mariages & sur leurs autres affaires particulières. Il me faut instruire les uns, consoler les autres, rétablir la paix dans les familles désunies, calmer les consciences troublées, corriger quelques autres par des reprimandes mêlées de douceur & de charité ; enfin, autant qu'il est possible les renvoyer tous contents.

L'après-midi, je visite les malades & je parcours les cabanes de ceux qui ont besoin de quelque instruction particulière. S'ils tiennent un conseil, ce qui arrive souvent parmi les Sauvages, ils me députent un des principaux de l'assemblée, pour me prier d'assister au résultat de leurs délibérations. Je me rends aussi-tôt au lieu où se tient le conseil ; si je juge qu'ils prennent un sage parti, je l'approuve ; si, au contraire, je trouve à dire à leur décision, je leur déclare mon sentiment que j'appuie de quelques raisons solides, & ils s'y conforment. Mon avis fixe toujours leurs résolutions. Il n'y a pas jusqu'à leurs festins où je suis appelé. Les invités apportent chacun un plat de bois ou d'écorce ; je donne la bénédiction aux viandes ; on met dans chaque plat le morceau préparé. La distribution étant faite ;

je dis les graces , & chacun se retire ; car tel est l'ordre & l'usage de leurs festins.

Au milieu de ces continuelles occupations , vous ne sçauriez croire avec quelle rapidité les jours s'écoulent. Il a été un temps qu'à peine avois-je le loisir de réciter mon Office , & de prendre un peu de repos pendant la nuit : car la discrétion n'est pas la vertu des Sauvages. Mais depuis quelques années , je me suis fait une loi de ne parler à personne depuis la priere du soir jusqu'après la Messe du lendemain , & je leur ai défendu de m'interrompre pendant ce temps-là , à moins que ce ne fût pour quelque raison importante , comme , par exemple , pour assister un moribond , ou pour quelqu'autre affaire qui ne pût pas se différer. Je jouis de ce temps-là pour vaquer à la priere & me reposer des fatigues de la journée.

Quand les Sauvages vont à la mer , pour y passer quelques mois à la chasse des canards , des outardes & des autres oiseaux qui s'y trouvent en quantité , ils bâtissent dans une île une Eglise qu'ils couvrent d'écorce , auprès de laquelle ils dressent une petite cabane pour leur demeure. J'ai soin d'y transporter une

partie des ornemens , & le service s'y fait avec la même décence & le même concours de peuple qu'au village.

Voilà , mon cher neveu , quelles sont mes occupations. Pour ce qui me regarde personnellement , je vous dirai que je ne vois , que je n'entends , que je ne parle que Sauvage. Mes alimens sont simples & légers : je n'ai jamais pu me faire le goût à la viande & au poisson boucanné des Sauvages ; ma nourriture n'est que de bled de Turquie qu'on pile , & dont je me fais chaque jour une espece de bouillie que je cuis avec de l'eau. Le seul adoucissement que j'y apporte , c'est d'y mêler un peu de sucre pour en corriger la fadeur. On n'en manque point dans ces forêts. Au printemps , les érables renferment une liqueur assez semblable à celle que contiennent les cannes des isles. Les femmes s'occupent à la recevoir dans des vases d'écorce , lorsque ces arbres la distillent ; elles la font bouillir , & elles en tirent un assez bon sucre. Le premier qui se tire , est toujours le plus beau.

Toute la Nation Abnakise est Chrétienne , & très-zélée pour conserver sa Religion. Cet attachement à la Foi Ca-



tholique , lui a fait préférer jusqu'ici notre alliance , aux avantages qu'elle eût retiré de l'alliance des Anglois ses voisins. Ces avantages sont très-intéressans pour nos Sauvages ; la facilité qu'ils ont de faire la traite avec les Anglois dont ils ne sont éloignés que d'une ou de deux journées , la commodité du chemin , le grand marché qu'ils trouvent dans l'achat des marchandises qui leur conviennent ; rien n'étoit plus capable de les attirer. Au lieu qu'en allant à Quebec , il leur faut plus de quinze jours pour s'y rendre ; qu'ils doivent se munir de vivres pour le voyage ; qu'ils ont différentes rivières à passer , & de fréquens portages ( 1 ) à faire. Ils sentent ces incommodités , & ils ne sont point indifférens sur les intérêts ; mais leur foi leur est infiniment plus chère ; & ils conçoivent que s'ils se détachent de notre alliance , ils se trouveroient

---

(1) Faire portage , c'est transporter son canot & son bagage d'une rivière à une autre , avec laquelle il n'y a point de communication. Ces portages sont quelquefois de plusieurs lieues , & c'est la principale raison qui porte les Sauvages à se servir de canots d'écorce , car ils sont fort légers & aisés à transporter. Note de l'ancienne édition.

bientôt sans Missionnaire , sans Sacre-  
mens , sans Sacrifice , sans presque aucun  
exercice de Religion , & dans un dan-  
ger manifeste d'être replongés dans leurs  
premières infidélités. C'est-là le lien qui  
les unit aux François. On s'est efforcé  
vainement de le rompre , soit par des  
pieges qu'on a tendus à leur simplicité,  
soit par des voies de fait qui ne peu-  
vent manquer d'irriter une Nation infi-  
niment jalouse de ses droits & de sa  
liberté. Ces commencemens de méfin-  
telligence ne laissent pas de m'allarmer  
& de me faire craindre la dispersion du  
troupeau que la Providence a confié à  
mes soins depuis tant d'années, & pour  
lequel je sacrifierois volontiers ce qui  
me reste de vie. Voici les divers arti-  
fices auxquels on a recours pour les dé-  
tacher de notre alliance.

Le Gouverneur général de la nou-  
velle Angleterre envoya , il y a quel-  
ques années , au bas de la rivière , le  
plus habile des Ministres de Boston ,  
afin d'y tenir une Ecole , d'y instruire  
les enfans des Sauvages , & de les en-  
tretenir aux frais du Gouvernement.  
Comme la pension du Ministre devoit  
croître à proportion du nombre de ses  
écoliers , il n'oublia rien pour se les

attirer ; il les alloit chercher ; il les caressoit ; il leur faisoit de petits présens ; il les pressoit de venir le voir : enfin il se donna bien des mouvemens inutiles pendant deux mois , sans pouvoir gagner un seul enfant. Le mépris qu'on fit de ses caresses & de ses invitations ne le rebuta point. Il s'adressa aux Sauvages mêmes ; il leur fit diverses questions touchant leur créance ; & sur les réponses qui lui étoient faites , il tournoit en risée les Sacremens , le Purgatoire , l'invocation des Saints , le cha-pelet , les croix & les images , le luminaire de nos Eglises , & toutes les pratiques de piété si saintement observées dans la Religion Catholique.

Je crus devoir m'opposer à ces premières semences de séduction ; j'écrivis une lettre honnête au Ministre , où je lui marquois que mes Chrétiens sçavoient croire les vérités que la Foi Catholique enseigne , mais qu'ils ne sçavoient pas en disputer ; que n'étant pas assez habiles pour résoudre les difficultés qu'il proposoit , il avoit apparemment dessein qu'elles me fussent communiquées ; que je faisissois avec plaisir cette occasion qu'il m'offroit d'en conférer avec lui ou de vive voix , ou par lettres ; que je lui envoyois sur cela un

Mémoire , & que je le suppliois de le lire avec une attention sérieuse. Dans ce Mémoire qui étoit d'environ cent pages , je prouvois par l'Ecriture , par la tradition , & par des raisonnemens théologiques , les vérités qu'il avoit attaquées par d'assez fades plaisanteries. Je lui ajoutois , en finissant ma lettre , que s'il n'étoit pas satisfait de mes preuves , j'attendois de lui une réfutation précise & appuyée sur des raisons théologiques , & non pas des raisonnemens vagues qui ne prouvent rien , encore moins des réflexions injurieuses , qui ne convenoient ni à notre profession , ni à l'importance des matieres dont il s'agissoit.

Deux jours après avoir reçu ma lettre , il partit pour s'en retourner à Boston ; & il m'envoya une courte réponse qu'il me fallut lire plusieurs fois pour en comprendre le sens , tant le style en étoit obscur , & la latinité extraordinaire. Je compris néanmoins , à force d'y rêver , qu'il se plaignoit que je l'attaquois sans raison ; que le zele pour le salut des ames l'avoit porté à enseigner le chemin du Ciel aux Sauvages ; que du reste mes preuves étoient ridicules & enfantines. Lui ayant envoyé à Boston une seconde lettre , où je re-

levois les défauts de la sienne, il me répondit au bout de deux ans sans jamais entrer en matière, que j'avois l'esprit chagrin & critique, & que c'étoit la marque d'un tempérament enclin à la colere. Ainsi se termina notre dispute qui écarta le Ministre, & qui fit avorter le projet qu'il avoit formé de séduire mes Néophytes.

Cette première tentative ayant eu si peu de succès, on eut recours à un autre artifice. Un Anglois demanda permission aux Sauvages de bâtir sur leur riviere une espece de magasin pour y faire la traite avec eux, & il leur promit de vendre ses marchandises à beaucoup meilleur marché qu'ils ne les achetoient à Boston même. Les Sauvages qui y trouvoient leur profit, & qui s'éparagnoient la peine du voyage de Boston, y consentirent volontiers. Un autre Anglois demanda peu après la même permission, offrant des conditions encore plus avantageuses que le premier. Elle lui fut également accordée. Cette facilité des Sauvages enhardit les Anglois à s'établir le long de la riviere, sans en demander l'agrément : ils y bâtirent des maisons, y éleverent des forts dont trois sont de pierre.

Cette proximité des Anglois fit d'abord assez de plaisir aux Sauvages qui ne s'appercevoient pas du piège qu'on leur tendoit , & qui ne faisoient attention qu'à l'agrément qu'ils avoient de trouver chez leurs nouveaux hôtes tout ce qu'ils pouvoient desirer. Mais enfin se voyant insensiblement comme environnés d'habitations Angloises , ils commencerent à ouvrir les yeux & à entrer en défiance. Ils demanderent aux Anglois par quel droit ils s'établissoient ainsi sur leurs terres , & y construisoient même des forts. La réponse qu'on leur fit , sçavoir que le Roi de France avoit cédé leur pays au Roi d'Angleterre , les jetta dans de plus grandes allarmes ; car il n'y a aucune Nation Sauvage qui ne souffre impatiemment qu'on la regarde comme assujettie à quelque Puissance que ce soit : elle se dira bien son alliée , & rien de plus. C'est pourquoi les Sauvages députerent sur le champ quelques-uns des leurs vers M. le Marquis de Vaudreuil , Gouverneur général de la nouvelle France , pour s'informer s'il étoit vrai qu'en effet le Roi eût ainsi disposé d'un pays dont il n'étoit pas le maître. Il ne fut pas difficile de calmer leur inquiétude ; on ne fit que leur

expliquer les articles du traité d'Utrecht qui concernent les Sauvages , & ils en parurent contents.

Vers ce temps-là , une vingtaine de Sauvages entrèrent dans une des habitations Angloises , où pour y trafiquer , ou pour s'y reposer. Il n'y avoit que peu de temps qu'ils y étoient , lorsqu'ils virent la maison investie tout à coup par une troupe de près de deux cens hommes armés. *Nous sommes morts* , cria l'un d'eux , *vendons cher notre vie*. Ils se préparoient déjà à se jeter sur cette troupe , lorsque les Anglois s'appercevant de leur résolution , & sçachant d'ailleurs de quoi le Sauvage est capable dans les premiers accès de fureur , tâcherent de les apaiser , en les assurant qu'on n'avoit aucun mauvais dessein , & qu'on venoit seulement inviter quelques-uns d'eux de se rendre à Boston pour y conférer avec le Gouverneur , sur les moyens d'entretenir la paix & la bonne intelligence qui devoit régner entre les deux Nations. Les Sauvages , un peu trop crédules , députerent quatre de leurs compatriotes qui se rendirent à Boston , mais quand ils y furent arrivés , la conférence dont on les avoit amusés , aboutit à les retenir prisonniers.

Vous ferez surpris fans doute qu'une si petite poignée de Sauvages ait prétendu tenir tête à une troupe aussi nombreuse qu'étoit celle des Anglois. Mais nos Sauvages ont fait une infinité d'actions qui sont beaucoup plus hardies. Je ne vous en rapporterai qu'une seule qui vous fera juger des autres.

Pendant les dernières guerres, un parti de trente Sauvages revenoit d'une expédition militaire contre les Anglois. Comme les Sauvages, & sur-tout les *Abnakis*, ne sçavent ce que c'est que de se mettre en garde contre les surprises, ils s'endormirent dès la première couchée, sans penser même à poser, pendant la nuit, une sentinelle. Un parti de 600 Anglois, commandé par un Colonel, les poursuivit jusqu'à leur cabanage (1); & les trouvant plongés dans le sommeil, ils les fit environner par sa troupe, se promettant bien qu'aucun d'eux ne lui échapperoit. Un des Sauvages s'étant éveillé, & ayant apperçu

---

(1) Les Sauvages appellent ainsi le lieu où ils campent, quand ils vont à la guerre ou à la chasse; leur premier soin en arrivant au lieu où ils doivent se reposer, est d'y construire des cabanès. Note de l'ancienne édition,



Les troupes Angloises, avertit aussi-tôt ses compatriotes, en criant selon la coutume : *Nous sommes morts, vendons chèrement notre vie.* La résolution fut bientôt prise ; ils formerent à l'instant six pelotons de cinq hommes chacun : puis la hache d'une main, & le couteau de l'autre, ils se jetterent sur les Anglois avec tant d'impétuosité & de fureur, qu'après avoir tué plus de soixante hommes, au nombre desquels étoit le Colonel, ils mirent le reste en fuite.

Les *Abnakis* n'eurent pas plutôt appris de quelle maniere on traitoit à Boston leurs compatriotes, qu'ils se plainquirent amèrement de ce qu'au milieu de la paix dont on jouissoit, on violoit de la sorte le droit des gens. Les Anglois répondirent, qu'ils ne retenoient les prisonniers que comme des otages du tort qu'on leur avoit fait en tuant quelques bestiaux qui leur appartenoient ; qu'aussi-tôt qu'on auroit réparé ce dommage, qui montoit à deux cens livres de castor, les prisonniers seroient relâchés. Bien que les *Abnakis* ne convinssent pas de ce prétendu dommage, ils ne laisserent pas de payer les deux cens livres de castor, ne voulant point, pour si peu de chose, qu'on pût leur reprocher d'avoir

abandonné leurs freres. Cependant, nonobstant le payement de la dette contestée, on refusa de rendre la liberté aux prisonniers.

Le Gouverneur de Boston craignant que ce refus ne forçât les Sauvages d'en venir à un coup d'éclat, proposa de traiter amiablement cette affaire dans une conférence : on convint du jour & du lieu où elle se tiendrait : les Sauvages s'y rendirent avec le Pere Rasles, leur Missionnaire : le Pere de la Chasse, Supérieur général de ces Missions, qui faisoit pour-lors sa visite, s'y trouva aussi ; mais M. le Gouverneur ne parut point. Les Sauvages augurerent mal de son absence. Ils prirent le parti de lui faire connoître leurs sentimens par une lettre écrite en sauvage, en anglois & en latin ; & le Pere de la Chasse, qui possede ces trois langues, fut chargé de l'écrire. Il paroissoit inutile d'y employer d'autre langue que la langue Angloise ; mais le Pere étoit bien aise, que d'un côté les Sauvages connussent par eux-mêmes, que la lettre ne contenoit que ce qu'ils avoient dicté ; & que d'un autre côté les Anglois ne pussent pas douter, que la traduction angloise ne fût fidelle. Le sens de cette lettre étoit : 1°. que  
les

les Sauvages ne pouvoient comprendre qu'on retînt dans les fers leurs compatriotes, après la parole qu'on avoit donnée de les rendre aussi-tôt que les deux cens livres de castor seroient payées : 2°. qu'ils n'étoient pas moins surpris de voir qu'on s'emparât de leur pays sans leur agrément : 3°. que les Anglois eussent à en sortir au plutôt, & à élargir les prisonniers ; qu'ils attendoient leur réponse dans deux mois, & que si après ce temps-là on refusoit de les satisfaire, ils sçauroient bien se faire justice.

Ce fut au mois de Juillet de l'année 1711 que cette lettre fut portée à Boston par quelques Anglois qui avoient assisté à la conférence. Comme les deux mois s'écoulerent sans qu'il vînt de réponse de Boston, & que d'ailleurs les Anglois cessèrent de vendre aux Abnakis la poudre, le plomb & les vivres, ainsi qu'ils faisoient avant cette contestation ; nos Sauvages se disposerent à user de représailles : il fallut tout le crédit que M. le Marquis de Vaudreuil a sur leur esprit, pour leur faire suspendre encore quelque temps les voies de fait.

Mais leur patience fut poussée à bout, par deux actes d'hostilité que les Anglois

exercerent sur la fin de Décembre de l'année 1721 & au commencement de l'année 1722. Le premier fut l'enlèvement de M. de Saint-Casteins. Cet officier est Lieutenant dans nos troupes : sa mere étoit *Abnakis*, & il a toujours vécu avec nos Sauvages, dont il a mérité l'estime & la confiance à un point, qu'ils l'ont choisi pour leur Commandant général : en cette qualité il ne pouvoit pas se dispenser d'assister à la conférence dont je viens de parler, où il s'agissoit de régler les intérêts des *Abnakis* ses confreres. Les Anglois lui en firent un crime : ils dépêcherent un petit bâtiment vers le lieu de sa demeure. Le Capitaine eut soin de faire cacher son monde, à la réserve de deux ou trois hommes qu'il laissa sur le pont. Il fit inviter M. de Saint-Casteins, dont il étoit connu, à venir sur son bord pour s'y rafraîchir. M. de Saint-Casteins, qui n'avoit nulle raison de se tenir sur la défiance, s'y rendit seul & sans suite. Mais à peine y eut-il paru, qu'on appareilla & qu'on le conduisit à Boston. Là on le tint sur la sellette ; & on l'interrogea comme un criminel. On lui demanda entre autres choses, pourquoi & en quelle qualité il avoit assisté à la conférence qui s'étoit tenue avec

les Sauvages ; ce que signifioit l'habit d'ordonnance dont il étoit revêtu ; & s'il n'avoit pas été député à cette assemblée par le Gouverneur de Canada. M. de Saint-Casteins répondit, qu'il étoit *Abnakis* par sa mere ; qu'il passoit sa vie parmi les Sauvages ; que ses compatriotes l'ayant établi le chef de leur nation, il étoit obligé d'entrer dans leurs assemblées pour y soutenir leurs intérêts ; que c'est en cette qualité seule qu'il avoit assisté à la dernière conférence ; qu'au reste l'habit qu'il portoit n'étoit point un habit d'ordonnance, comme ils se le figuroient ; qu'à la vérité il étoit propre & assez bien garni, mais qu'il n'étoit pas au-dessus de sa condition, indépendamment même de l'honneur qu'il avoit d'être Officier dans nos troupes.

M. notre Gouverneur ayant appris la détention de M. de Saint-Casteins, écrivit aussi-tôt au Gouverneur de Boston pour lui en faire ses plaintes. Il ne reçut point de réponse à sa lettre. Mais à-peu-près vers le temps que le Gouverneur Anglois s'attendoit à en recevoir une seconde, il rendit la liberté au prisonnier, après l'avoir tenu renfermé pendant cinq mois.

L'entreprise des Anglois sur moi-même, fut le second acte d'hostilité, qui acheva d'irriter à l'excès la nation Abnakise. Un Missionnaire ne peut guere manquer d'être pour ces Messieurs un objet de haine. L'amour de la Religion qu'il s'efforce de graver dans le cœur des Sauvages, retient fortement ces Néophytes dans notre alliance & les éloigne de celle des Anglois. Aussi me regardent-ils comme un obstacle invincible au dessein qu'ils ont de s'étendre sur les terres des *Abnakis*, & de s'emparer peu-à-peu de ce continent, qui est entre la nouvelle Angleterre & l'Acadie. Ils ont souvent tâché de m'enlever à mon troupeau, & plus d'une fois ma tête a été mise à l'enchere. Ce fut vers la fin de Janvier de l'année 1722 qu'ils firent une nouvelle tentative, qui n'eut d'autre succès que de manifester leur mauvaise volonté à mon égard.

J'étois resté seul au village avec un petit nombre de vieillards & d'infirmes, tandis que le reste des Sauvages étoit à la chasse. Ce temps-là leur parut favorable pour me surprendre, & dans cette vue ils firent partir un détachement de deux cens hommes. Deux jeunes *Abnakis* qui chassoient le long de la mer,

apprirent que les Anglois étoient entrés dans la rivière : aussi-tôt ils tournerent leurs pas de ce côté-là pour observer leur marche : les ayant apperçus à dix lieues du village , ils les devancerent en traversant les terres pour m'en donner avis, & faire retirer en hâte les vieillards, les femmes & les enfans. Je n'eus que le temps de consumer les hosties, de ferrer dans un petit coffre les vases sacrés, & de me sauver dans les bois. Les Anglois arriverent sur le soir au village , & ne m'y ayant pas trouvé, ils vinrent le lendemain me chercher jusqu'au lieu de notre retraite. Ils n'étoient qu'à une portée de fusil, lorsque nous les découvrîmes : tout ce que je pus faire, fut de m'enfoncer avec précipitation dans la forêt. Mais comme je n'eus pas le loisir de prendre mes raquettes , & que d'ailleurs il m'est resté beaucoup de foiblesse d'une chute, où j'eus, il y a quelques années, la cuisse & la jambe cassées, il ne me fut pas possible de fuir bien loin. La seule ressource qui me resta, fut de me cacher derriere un arbre. Ils parcoururent aussi-tôt les divers sentiers frayés par les Sauvages, lorsqu'ils vont chercher du bois, & ils parvinrent jusqu'à huit pas de l'arbre

qui me couvroit, & d'où naturellement ils devoient m'appercevoir ; car les arbres étoient dépouillés de leurs feuillages : cependant comme s'ils eussent été repouffés par une main invisible, ils retournèrent tout-à-coup sur leurs pas, & reprirent la route du village.

C'est ainsi que par une protection particulière de Dieu j'échappai de leurs mains. Ils pillèrent mon Eglise & ma petite maison : par-là ils me réduisirent à mourir presque de faim au milieu des bois. Il est vrai que quand on sçut mon aventure à Quebec, on m'envoya aussitôt des provisions ; mais elles ne purent arriver que fort tard, & pendant ce temps-là je me vis dépourvu de tout secours & dans des besoins extrêmes.

Ces insultes réitérées firent juger aux Sauvages qu'il n'y avoit plus de réponse à attendre, & qu'il étoit temps de repousser la violence, & de faire succéder la force ouverte aux négociations pacifiques. Au retour de la chasse, & après avoirensemencé leurs terres, ils prirent la résolution de détruire les habitations Angloises nouvellement construites, & d'éloigner de chez eux des hôtes inquiets & redoutables, qui empiétoient peu-à-peu sur leurs terres, &



qui méditoient de les asservir. Ils députerent dans les différens villages des Sauvages, pour les intéresser dans leur cause, & les engager à leur prêter la main, dans la nécessité où ils étoient d'une juste défense. La députation eut son succès. On chanta la guerre parmi les Hurons de Lorette, & dans tous les villages de la nation Abnakife. *Nanrant-souak* fut le lieu destiné à rassembler les guerriers, afin d'y concerter ensemble leur projet.

Cependant les *Nanrant-souakiens* descendirent la rivière : arrivés à son embouchure, ils enleverent trois ou quatre petits bâtimens des Anglois. Puis remontant la même rivière, ils pillerent & brûlerent les nouvelles maisons que les Anglois avoient construites. Ils s'abstinrent néanmoins de toute violence à l'égard des habitans, ils leur permirent même de se retirer chez eux, à la réserve de cinq qu'ils garderent en otage, jusqu'à ce qu'on leur eût rendu leurs compatriotes détenus dans les prisons de Boston. Cette modération des Sauvages n'eut pas l'effet qu'ils espéroient : au contraire un parti Anglois ayant trouvé seize *Abnakis*, endormis dans une île, fit sur eux une décharge géné-

rale, dont il y en eut cinq de tués & trois de blessés.

C'est-là un nouveau signal de la guerre qui va s'allumer entre les Anglois & les Sauvages. Ceux-ci n'attendent point de secours des François, à cause de la paix qui regne entre les deux nations; mais ils ont une ressource dans toutes les autres nations Sauvages, qui ne manqueront pas d'entrer dans leur querelle, & de prendre leur défense.

Mes Néophytes attendris sur le péril où je me trouve exposé dans leur village, me pressent souvent de me retirer pour quelque temps à Quebec. Mais que deviendra le troupeau, s'il est destitué de son Pasteur? Il n'y a que la mort qui puisse m'en séparer. Ils ont beau me représenter, qu'au cas que je tombe au pouvoir de leurs ennemis, le moins qui puisse m'arriver, c'est de languir le reste de mes jours dans une dure prison; je leur ferme la bouche avec les paroles de l'Apôtre, que la bonté divine a fortement gravées dans mon cœur. Ne vous inquiétez point, leur dis-je, sur ce qui me regarde: je ne crains point les menaces de ceux qui me haïssent sans avoir mérité leur haine (1), & je n'estime

---

(1) Actes des Apôtres, chap. 20, v. 24.

*point ma vie plus précieuse que moi-même ,  
pourvu que j'acheve ma course, & le minis-  
tere de la parole qui m'a été confié par le  
Seigneur Jesus. Priez-le, mon cher ne-  
veu, qu'il fortifie en moi ce sentiment  
qui ne vient que de sa miséricorde,  
afin que je puisse vivre & mourir sans  
cesser de travailler au salut de ces  
ames abandonnées, qui sont le prix de  
son sang, & qu'il a daigné commettre  
à mes soins.*

*Je suis, &c.*

---

## L E T T R E

*Du Pere Sebastien Rasles, Missionnaire de  
la Compagnie de Jesus dans la Nou-  
velle France, à Monsieur son frere.*

*A Nanrantfouak, ce  
12 Octobre 1723.*

**M**ONSIEUR ET TRÈS-CHER FRERE,

*La paix de N. S.*

Je ne puis me refuser plus long-temps  
aux aimables instances que vous me  
faites dans toutes vos lettres, de vous

G v.

informer un peu en détail de mes occupations, & du caractère des Nations Sauvages, au milieu desquelles la Providence m'a placé depuis tant d'années. Je le fais d'autant plus volontiers, qu'en me conformant sur cela à des desirs si pressés de votre part, je satisfais encore plus à votre tendresse qu'à votre curiosité.

Ce fut le 23 de Juillet de l'année 1689, que je m'embarquai à la Rochelle; & après trois mois d'une navigation assez heureuse, j'arrivai à Quebec le 13 d'Octobre de la même année. Je m'appliquai d'abord à apprendre la langue de nos Sauvages. Cette langue est très-difficile : car il ne suffit pas d'en étudier les termes & leur signification, & de se faire une provision de mots & de phrases, il faut encore sçavoir le tour & l'arrangement que les Sauvages leur donnent, ce que l'on ne peut guere attraper que par le commerce & la fréquentation de ces peuples.

J'allai donc demeurer dans un village de la Nation *Abnakise*, situé dans une forêt qui n'est qu'à trois lieues de Quebec. Ce village étoit habité par deux cens Sauvages, presque tous Chrétiens. Leurs cabanes étoient rangées à peu près.

comme les maisons dans les villes : une enceinte de pieux hauts & ferrés , forment une espece de muraille , qui les mettoit à couvert des incursions de leurs ennemis.

Leurs cabanes sont bientôt dressées : ils plantent des perches qui se joignent par le haut , & ils les revêtent de grandes écorces. Le feu se fait au milieu de la cabane , ils étendent tout autour des nates de jonc , sur lesquelles ils s'assoyent pendant le jour , & prennent leur repos pendant la nuit.

L'habillement des hommes consiste en une casaque de peau , ou bien en une piece d'étoffe rouge ou bleue. Celui des femmes est une couverture qui leur prend depuis le col jusqu'au milieu des jambes , & qu'elles ajustent assez proprement. Elles mettent une autre couverture sur la tête ; qui leur descend jusqu'aux pieds , & qui leur sert de manteau. Leurs bas ne vont que depuis le genou jusqu'à la cheville du pied. Des chaufsons faits de peau d'élan , & garnis en dedans de poil ou de laine , leur tiennent lieu de souliers. Cette chaussure leur est absolument nécessaire pour s'ajuster aux raquettes , par le moyen desquelles ils marchent commodément sur

la neige. Ces raquettes faites en figure de losange, ont plus de deux pieds de longueur, & sont larges d'un pied & demi. Je ne croyois pas que je pusse jamais marcher avec de pareilles machines : lorsque j'en fis l'essai, je me trouvai tout-à-coup si habile, que les Sauvages ne pouvoient croire que ce fût la première fois que j'en faisois usage.

L'invention de ces raquettes est d'une grande utilité aux Sauvages, non-seulement pour courir sur la neige, dont la terre est couverte une grande partie de l'année, mais encore pour aller à la chasse des bêtes, & sur-tout de l'orignac : ces animaux, plus gros que les plus gros bœufs de France, ne marchent qu'avec peine sur la neige ; ainsi il n'est pas difficile aux Sauvages de les atteindre, & souvent avec un simple couteau attaché au bout d'un bâton, ils les tuent, se nourrissent de leur chair ; & après avoir bien passé leur peau, en quoi ils sont habiles, ils en trafiquent avec les François & les Anglois, qui leur donnent en échange des casques, des couvertures, des chaudières, des fusils, des haches & des couteaux.

Pour vous donner l'idée d'un Sau-

vage , représentez-vous un grand homme fort , agile , d'un teint basané , sans barbe , avec des cheveux noirs , & dont les dents sont plus blanches que l'ivoire. Si vous voulez le voir dans ses ajustemens , vous ne lui trouverez pour toute parure que ce qu'on nomme des rassades : c'est une espece de coquillage , ou de pierre , qu'on façonne en forme de petits grains , les uns blancs , les autres noirs , qu'on enfle de telle sorte , qu'ils représentent diverses figures très-régulières qui ont leur agrément. C'est avec cette rassade que nos Sauvages nouent & tressent leurs cheveux sur les oreilles & par derriere ; ils s'en font des pendants d'oreilles , des colliers , des jarretieres , des ceintures larges de cinq à six pouces , & avec cette sorte d'ornemens ils s'estiment beaucoup plus que ne fait un Européen avec tout son or & ses pierres.

L'occupation des hommes est la chasse ou la guerre. Celle des femmes est de rester au village , & d'y faire , avec de l'écorce , des paniers , des sacs , des boîtes , des écuelles , des plats , &c. Elles cousent l'écorce avec des racines , & en font divers meubles fort propre-

ment travaillés. Les canots se font pareillement d'une seule écorce, mais les plus grands ne peuvent gueres contenir que six ou sept personnes.

C'est avec ces canots faits d'une écorce qui n'a guere que l'épaisseur d'un écu, qu'ils passent des bras de mer, & qu'ils navigent sur les plus dangereuses rivières & sur des lacs de quatre à cinq cens lieues de tour. J'ai fait ainsi plusieurs voyages sans avoir couru aucun risque. Il n'est arrivé qu'une seule fois, qu'en traversant le fleuve de saint Laurent, je me trouvai tout à coup enveloppé de monceaux de glaces d'une énorme grandeur, & le canot en fut crevé; aussi-tôt les deux Sauvages qui me conduisoient, s'écrierent : « Nous » sommes morts, c'en est fait, il faut » périr ». Cependant faisant un effort, ils sauterent sur une de ces glaces flottantes. Je fis comme eux, & après avoir tiré le canot, nous le portâmes jusqu'à l'extrémité de cette glace. Là il fallut nous remettre dans le canot pour gagner un autre glaçon; & c'est ainsi que sautant de glaçons en glaçons, nous arrivâmes enfin au bord du fleuve, sans autre incommodité que d'être bien mouillés & transis de froid.



Rien n'égale la tendresse que les Sauvages ont pour leurs enfans. Dès qu'ils sont nés, ils les mettent sur un petit bout de planche couverte d'une étoffe & d'une petite peau d'ours, dans laquelle ils les enveloppent, & c'est là leur berceau. Les meres les portent sur le dos, d'une manière commode pour les enfans & pour elles.

A peine les garçons commencent-ils à marcher, qu'ils s'exercent à tirer de l'arc : ils y deviennent si adroits, qu'à l'âge de dix ou douze ans ils ne manquent pas de tuer l'oiseau qu'ils tirent. J'en ai été surpris, & j'aurois peine à le croire, si je n'en avois pas été témoin.

Ce qui me révolta le plus, lorsque je commençai à vivre avec les Sauvages, ce fut de me voir obligé de prendre avec eux mes repas : rien de plus dégoûtant. Après avoir rempli de viande leur chaudière, ils la font bouillir tout au plus trois quarts d'heure, après quoi ils la retirent de dessus le feu, ils la servent dans des écuelles d'écorce, & la partagent à tous ceux qui sont dans leur cabane. Chacun mord dans cette viande comme on feroit dans un morceau de pain. Ce spectacle ne me don-

noit pas beaucoup d'appétit, & ils s'aperçurent bientôt de ma répugnance. *Pourquoi ne mange-tu pas*, me dirent-ils ? Je leur répondis que je n'étois point accoutumé à manger ainsi la viande, sans y joindre un peu de pain. *Il faut te vaincre*, me répliquèrent-ils, *cela est-il si difficile à un Patriarche qui sçait prier parfaitement ? Nous nous surmontons bien nous autres pour croire ce que nous ne voyons pas.* Alors il n'y a plus à délibérer, il faut bien se faire à leurs manières & à leurs usages, afin de mériter leur confiance, & de les gagner à Jesus-Christ.

Leurs repas ne sont pas réglés comme en Europe, ils vivent au jour la journée. Tandis qu'ils ont de quoi faire bonne chère, ils en profitent, sans se mettre en peine s'ils auront de quoi vivre les jours suivans.

Ils aiment passionnément le tabac ; hommes, femmes, filles, tous fument presque continuellement. Leur donner un morceau de tabac, c'est leur faire plus de plaisir, que de leur donner leur pesant d'or.

Au commencement de Juin, & lorsque la neige est presque toute fondue, ils sement du *skamgnar*, c'est ce que

nous appellons du bled de Turquie, ou du bled d'Inde. Leur façon de le semer est de faire avec les doigts, ou avec un petit bâton, différens trous en terre, & de jeter dans chacun huit ou neuf grains, qu'ils couvrent de la même terre, qu'ils ont tirée pour faire le trou. Leur récolte se fait à la fin d'Août.

C'est au milieu de ces Peuples, qui passent pour les moins grossiers de tous nos Sauvages, que je fis l'apprentissage de Missionnaire. Ma principale occupation fut l'étude de leur langue : elle est très-difficile à apprendre, sur-tout quand on n'a point d'autres maîtres que des Sauvages. Ils ont plusieurs caractères qu'ils n'expriment que du gosier, sans faire aucun mouvement des lèvres ; *ou* par exemple, est de ce nombre, & c'est pourquoi, en l'écrivant, nous le marquons par le chiffre 8, pour le distinguer des autres caractères. Je passois une partie de la journée dans leurs cabanes à les entendre parler. Il me falloit apporter une extrême attention pour combiner ce qu'ils disoient, & en conjecturer la signification : quelquefois je rencontrois juste, le plus souvent je me trompois, parce que n'étant point fait au manège de leurs lettres gutturales,

je ne répétois que la moitié du mot, & par-là je leur apprêtois à rire.

Enfin, après cinq mois d'une continue application, je vins à bout d'entendre tous leurs termes, mais cela ne suffisoit pas pour m'exprimer selon leur goût : j'avois encore bien du chemin à faire, pour attraper le tour & le génie de la langue, qui est tout-à-fait différent du génie & du tour de nos langues d'Europe. Pour abréger le temps, & me mettre plutôt en état d'exercer mes fonctions, je fis choix de quelques Sauvages qui avoient le plus d'esprit, & qui parloient le mieux. Je leur disois grossièrement quelques articles du Catéchisme; & eux me le rendoient dans toute la délicatesse de leur langue; je les mettois aussi-tôt sur le papier, & par ce moyen je me fis en assez peu de temps un dictionnaire & un catéchisme, qui contenoit les principes & les Myfteres de la Religion.

On ne peut disconvenir que la langue des Sauvages n'ait de vraies beautés, & je ne sçais quoi d'énergique dans le tour & la maniere dont ils s'expriment. Je vais vous en apporter un exemple. Si je vous demandois pourquoi Dieu vous a créé? Vous me répon-

driez que c'est pour le connoître, l'aimer & le servir, & par ce moyen mériter la gloire éternelle. Que je fasse la même question à un Sauvage, il me répondra ainsi dans le tour de sa langue : le grand Génie a pensé de nous : qu'ils me connoissent, qu'ils m'aiment, qu'ils m'honorent & qu'ils m'obéissent ; pour-lors je les ferai entrer dans mon illustre félicité. Si je voulois vous dire dans leur style, que vous auriez bien de la peine à apprendre la langue Sauvage, voici comme il faudroit m'exprimer : je pense de vous, mon cher frere, qu'il aura de peine à apprendre la langue Sauvage.

La langue des Hurons est la maîtresse langue des Sauvages ; & quand on la possède, en moins de trois mois on se fait entendre aux cinq nations Iroquoises. C'est la plus majestueuse & en même-temps la plus difficile de toutes les langues des Sauvages. Cette difficulté ne vient pas seulement de leurs lettres gutturales, mais encore plus de la diversité des accens ; car souvent deux mots composés des mêmes caracteres ont des significations toutes différentes. Le Pere Chaumont, qui a demeuré cinquante ans parmi les Hurons,

en a composé une Grammaire qui est fort utile à ceux qui arrivent nouvellement dans cette Mission. Néanmoins un Missionnaire est heureux, lorsqu'avec ce secours, après dix ans d'un travail constant, il s'exprime élégamment dans cette langue.

Chaque Nation sauvage a sa langue particulière : ainsi les Abnakis, les Hurons, les Iroquois, les Algonkins, les Illinois, les Miamis, &c. ont chacun leur langage. On n'a point de livres pour apprendre ces langues, & quand on en auroit, ils seroient assez inutiles : l'usage est le seul maître qui puisse nous instruire. Comme j'ai travaillé dans quatre Missions différentes de Sauvages ; sçavoir, parmi les Abnakis, les Algonkins, les Hurons & les Illinois, & que j'ai été obligé d'apprendre ces différentes langues, je vais vous en donner un échantillon, afin que vous connoissiez le peu de rapport qu'elles ont entr'elles. Je choisis la strophe d'un hymne du Saint Sacrement, qu'on chante d'ordinaire pendant la messe à l'élévation de la sainte Hostie, & qui commence par ces mots, *O salutaris Hostia*. Telle est la traduction en vers de cette strophe dans les quatre langues de ces différentes Nations.

*En Langue Abnakise.*

Kighist 8i-nuanur8inns  
Spem kik papili go ii damek  
Nemiani 8i k8idan ghabenk  
Taha faii grihine.

*En Langue Algonkine.*

K8erais Jefus teg8fenam  
Nera 8eul ka stisian  
Ka rio vllighe miang  
Vas mama vik umong.

*En Langue Huronne.*

Jef8s 8to etti x'ichie  
8to etti skuaalichi-axe  
J chierche axera8ensta  
D'aotierti xeata-8ien.

*En Langue Illinois.*

Pekiziane manet 8e  
Piaro nile hi Nanghi  
Keninama 8i 8 Kangha  
Mero 8inang 8fiang hi.

Ce qui signifie en François : O Hostie

salutaire, qui es continuellement immolée, & qui donnes la vie, toi par qui on entre dans le Ciel, nous sommes tous attaqués, ça fortifie-nous.

Il y avoit près de deux ans que je demeurois chez les Abnakis, lorsque je fus rappelé par mes Supérieurs : ils me destinerent à la Mission des Illinois, qui venoient de perdre leur Missionnaire. J'allai donc à Quebec, où, après avoir employé trois mois à étudier la langue Algonkine, je m'embarquai le 13 d'Août dans un canot, pour me rendre chez les Illinois; leur pays est éloigné de Quebec de plus de huit cens lieues. Vous jugez bien qu'un si long voyage dans ces terres barbares, ne se peut faire sans courir de grands risques, & sans souffrir beaucoup d'incommodités. J'eus à traverser des lacs d'une étendue immense, & où les tempêtes sont aussi fréquentes que sur la mer. Il est vrai qu'on a l'avantage de mettre pied à terre tous les soirs, mais l'on est heureux lorsqu'on trouve quelque roche plate, où l'on puisse passer la nuit. Quand il tombe de la pluie, l'unique moyen de s'en garantir, est de se mettre sous le canot renversé.

On court encore de plus grands dangers



sur les rivières , principalement dans les endroits où elles coulent avec une extrême rapidité. Alors le canot vôle comme un trait , & s'il vient à toucher quelqu'un des rochers qui s'y trouvent en quantité , il se brise en mille pièces ; ce malheur arriva à quelques-uns de ceux qui m'accompagnoient dans d'autres canots , & c'est par une protection singulière de la bonté divine que je n'éprouvai pas le même sort ; car mon canot donna plusieurs fois contre ces rochers , sans en recevoir le moindre dommage.

Enfin , on risque de souffrir ce que la faim a de plus cruel ; la longueur & la difficulté de ces sortes de voyages ne permettent d'emporter avec soi qu'un sac de bled de Turquie ; on suppose que la chasse fournira sur la route de quoi vivre , mais si le gibier y manque on se trouve exposé à plusieurs jours de jeûne. Alors toute la ressource qu'on a est de chercher une espèce de feuilles que les Sauvages nomment *Kengnessanach* , & les François *Tripes de roches*. On les prendroit pour du cerfeuil , dont elles ont la figure , si elles n'étoient pas beaucoup plus larges. On les sert ou bouillies ou roties ; celles-ci , dont j'ai mangé , sont moins dégoûtantes.

Je n'eus pas à souffrir beaucoup de la faim jusqu'au lac des Hurons ; mais il n'en fut pas de même de mes compagnons de voyage ; le mauvais temps ayant dispersé leurs canots , ils ne purent me joindre. J'arrivai le premier à *Missilimakinak*, d'où je leur envoyai des vivres , sans quoi ils seroient morts de faim. Ils avoient passé sept jours sans autre nourriture que celle d'un corbeau qu'ils avoient tué plutôt par hasard que par adresse , car ils n'avoient pas la force de se soutenir.

La saison étoit trop avancée pour continuer ma route jusqu'aux Illinois , d'où j'étois encore éloigné d'environ quatre cens lieues. Ainsi il me fallut rester à *Missilimakinak* , où il y avoit deux de nos Missionnaires , l'un parmi les Hurons , & l'autre chez les *Outaouacks*. Ceux-ci sont fort superstitieux & très-attachés aux jongleries de leurs charlatans. Ils s'attribuent une origine aussi insensée que ridicule. Ils prétendent sortir de trois familles , & chaque famille est composée de cinq cens personnes.

Les uns sont de la famille de *Michabou*, c'est-à-dire , du Grand Lièvre. Ils prétendent que ce Grand Lièvre étoit un homme d'une prodigieuse grandeur ; qu'il  
tendoit

tendoit des filets dans l'eau à dix-huit brasses de profondeur, & que l'eau lui venoit à peine aux aisselles; qu'un jour pendant le déluge, il envoya le castor pour découvrir la terre, mais que cet animal n'étant point revenu, il fit partir la loutre, qui rapporta un peu de terre couverte d'écumes; qu'il se rendit à l'endroit du lac où se trouvoit cette terre, laquelle formoit une petite isle, qu'il marcha dans l'eau tout à l'entour, & que cette isle devint extraordinairement grande. C'est pourquoi ils lui attribuent la création de la terre. Ils ajoutent, qu'après avoir achevé cet ouvrage, il s'envola au Ciel, qui est sa demeure ordinaire, mais qu'avant que de quitter la terre, il ordonna que quand ses descendans viendroient à mourir, on brûleroit leurs corps, & qu'on jetteroit leurs cendres en l'air, afin qu'ils pussent s'élever plus aisément vers le Ciel; que s'ils y manquoient, la neige ne cesseroit pas de couvrir la terre, que leurs lacs & leurs rivières demeureroient glacés, & que ne pouvant point pêcher de poissons, qui est leur nourriture ordinaire, ils mourroient tous au printemps.

En effet, il y a peu d'années que

l'hiver ayant beaucoup plus duré qu'à l'ordinaire, ce fut une consternation générale parmi les Sauvages de la famille du Grand Lièvre. Ils eurent recours à leurs jongleries accoutumées, ils s'assemblerent plusieurs fois pour aviser aux moyens de dissiper cette neige ennemie, qui s'obstinoit à demeurer sur la terre, lorsqu'une vieille femme s'approchant d'eux. « Mes enfans, leur dit-elle, vous » n'avez pas d'esprit, vous sçavez les » ordres qu'a laissés le Grand Lièvre, » de brûler les corps morts, & de jeter » leurs cendres au vent, afin qu'ils re- » tournent plus promptement au Ciel » leur patrie, & vous avez négligé ces » ordres, en laissant à quelques jour- » nées d'ici un homme mort sans le brû- » ler, comme s'il n'étoit pas de la fa- » mille du Grand Lièvre. Réparez in- » cessamment votre faute, ayez soin de » le brûler, si vous voulez que la neige » se dissipe. Tu as raison, notre Mere, » répondirent-ils, tu as plus d'esprit que » nous, & le conseil que tu nous donnes » nous rend la vie ». Aussi-tôt ils députerent vingt-cinq hommes pour aller brûler ce corps; ils employèrent environ quinze jours dans ce voyage; pendant ce temps-là le dégel vint, & la

neige se dissipa. On combla d'éloges & de présens la vieille femme qui avoit donné l'avis , & cet événement , tout naturel qu'il étoit , servit beaucoup à les entretenir dans leur folle & superstitieuse crédulité.

La seconde famille des *Outaouaks* prétend être sortie de *Namepich* , c'est-à-dire de la Carpe. Ils disent qu'une carpe ayant fait des œufs sur le bord de la rivière , & le soleil y ayant dardé ses rayons , il s'en forma une femme , de laquelle ils sont descendus : ainsi ils se disent de la famille de la carpe.

La troisième Famille des *Outaouaks* attribue son origine à la patte d'un *Machova* , c'est-à-dire d'un Ours , & ils se disent de la famille de l'Ours , mais sans expliquer de quelle manière ils en sont sortis. Lorsqu'ils tuent quelqu'un de ces animaux , ils lui font un festin de sa propre chair ; ils lui parlent , ils le haranguent : « N'aye point de pensée » contre nous , lui disent-ils , parce » que nous t'avons tué : tu as de l'esprit , tu vois que nos enfans souffrent » la faim , ils t'aiment , ils veulent te » faire entrer dans leurs corps , ne t'est-il pas glorieux d'être mangé par des » enfans de Capitaine » ?

Il n'y a que la Famille du grand Lièvre qui brûle les cadavres, les deux autres familles les enterrent. Quand quelque Capitaine est décédé, on prépare un vaste cercueil, où après avoir couché le corps revêtu de ses plus beaux habits, on y renferme avec lui sa couverture, son fusil, sa provision de poudre & de plomb, son arc, ses flèches, sa chaudière, son plat, des vivres, son casse-tête, son calumet, sa boîte de vermillon, son miroir, des colliers de porcelaine, & tous les présens qui se font faits à sa mort selon l'usage. Ils s'imaginent qu'avec cet équipage il fera plus heureusement son voyage en l'autre monde, & qu'il sera mieux reçu des grands Capitaines de la Nation, qui le conduiront avec eux dans un lieu de délices.

Tandis que tout s'ajuste dans le cercueil, les parens du mort assistent à la cérémonie en pleurant à leur manière, c'est-à-dire, en chantant d'un ton lugubre, & remuant en cadence un bâton auquel ils ont attaché plusieurs petites sonnettes.

Où la superstition de ces peuples paroît la plus extravagante, c'est dans le culte qu'ils rendent à ce qu'ils appellent

leur *Manitou* : comme ils ne connoissent guères que les bêtes avec lesquelles ils vivent dans les forêts, ils imaginent dans ces bêtes, ou plutôt dans leurs peaux, ou dans leur plumage, une espèce de génie qui gouverne toutes choses, & qui est le maître de la vie & de la mort. Il y a, selon eux, des *Manitous* communs à toute la nation, & il y en a de particuliers pour chaque personne. *Oussakita*, disent-ils, est le grand *Manitou* de toutes les bêtes qui marchent sur la terre, ou qui volent dans l'air. C'est lui qui les gouverne ; ainsi lorsqu'ils vont à la chasse, ils lui offrent du tabac, de la poudre, du plomb, & des peaux bien apprêtées, qu'ils attachent au bout d'une perche, & l'élèvent en l'air, « *Oussakita*, » lui disent-ils, nous te donnons à fumer, » nous t'offrons de quoi tuer des bêtes, » daigne agréer ces présens, & ne permets pas qu'elles échappent à nos » traits ; laisse-nous en tuer en grand » nombre, & des plus grasses, afin que » nos enfans ne manquent ni de vêtements, ni de nourriture ».

Ils nomment *Michibichi* le *Manitou* des eaux & des poissons, & ils lui font un sacrifice à-peu-près semblable lorsqu'ils vont à la pêche, ou qu'ils entreprennent

un voyage. Ce sacrifice consiste à jeter dans l'eau du tabac, des vivres, des chaudieres, en lui demandant que les eaux de la riviere coulent plus lentement, que les rochers ne brisent pas leurs canots, & qu'il leur accorde une pêche abondante.

Outre ces *Manitous* communs, chacun a le sien particulier, qui est un ours, ou un castor, ou une outarde, ou quelque bête semblable. Ils portent la peau de cet animal à la guerre, à la chasse, & dans leurs voyages, se persuadant qu'elle les préservera de tout danger, & qu'elle les fera réussir dans leurs entreprises.

Quand un Sauvage veut se donner un *Manitou*, le premier animal qui se présente à son imagination durant le sommeil, est d'ordinaire celui sur lequel tombe son choix; il tue une bête de cette espece, il met sa peau, ou son plumage, si c'est un oiseau, dans le lieu le plus honorable de sa cabane, il prépare un festin en son honneur, pendant lequel il lui fait sa harangue dans les termes les plus respectueux, après quoi il est reconnu pour son *Manitou*.

Aussi-tôt que je vis arriver le printemps, je partis de *Missilimakinac* pour me



tendre chez les Illinois. Je trouvai sur ma route plusieurs Nations sauvages, entre autres les *Maskoutings*, les *Jakis*, les *Omikoues*, les *Iripegouans*, les *Outagamis*, &c. Toutes ces Nations ont leur langage particulier, mais pour tout le reste ils ne different en rien des *Outaouacks*. Un Missionnaire qui demeure à la baye des Puants, fait de temps en temps des excursions parmi ces Sauvages, pour les instruire des vérités de la Religion.

Après quarante jours de marche, j'entrai dans la riviere des Illinois, & ayant avancé cinquante lieues, j'arrivai à leur premier village, qui étoit de trois cens cabanes, toutes de quatre ou cinq feux. Un feu est toujours pour deux familles. Ils ont onze villages de leur nation. Dès le lendemain de mon arrivée je fus invité par le principal chef à un grand repas, qu'il donnoit aux plus considérables de la nation. Il avoit fait pour cela tuer plusieurs chiens; un pareil festin passe parmi les Sauvages pour un festin magnifique, c'est pourquoi on le nomme le festin des Capitaines. Les cérémonies qu'on y observe sont les mêmes parmi toutes ces nations. C'est d'ordinaire dans ces sortes de festins que les Sauvages dé-

libèrent sur leurs affaires les plus importantes, comme, par exemple, lorsqu'il s'agit, ou d'entreprendre la guerre contre leurs voisins, ou de la terminer par des propositions de paix.

Quand tous les conviés furent arrivés, ils se rangerent tout autour de la cabane, s'asseyant ou sur la terre nue, ou sur des nattes. Alors le chef se leva & commença sa harangue. Je vous avoue que j'admirai son flux de paroles, la justesse & la force des raisons qu'il exposa, le tour éloquent qu'il leur donna, le choix & la délicatesse des expressions dont il orna son discours. Je suis persuadé que si j'eusse mis par écrit ce que ce Sauvage nous dit sur le champ & sans préparation, vous conviendriez sans peine que les plus habiles Européens, après beaucoup de méditation & d'étude, ne pourroient gueres composer un discours plus solide & mieux tourné.

La harangue finie, deux Sauvages, qui faisoient la fonction d'écuyers, distribuèrent les plats à toute l'assemblée, & chaque plat étoit pour deux conviés : ils mangèrent en s'entretenant ensemble de choses indifférentes ; & quand le repas fut fini ils se retirèrent, emportant, selon leur coutume, ce qu'il y avoit de reste dans leurs plats.

Les Illinois ne donnent point de ces festins qui sont en usage chez plusieurs autres nations sauvages , où l'on est obligé de manger tout ce qui a été servi, dût-on en crever. Lorsqu'il s'y trouve quelqu'un qui n'a pas la force d'observer cette loi ridicule , il s'adresse à celui des conviés qu'il sçait être de meilleur appétit : « Mon frere , lui dit-il , aye pitié » de moi , je suis mort si tu ne me » donnes la vie. Mange ce qui me reste , » je te ferai présent de telle chose ». C'est l'unique moyen qu'ils ayent de sortir d'embarras.

Les Illinois ne se couvrent que vers la ceinture , & du reste ils vont tous nus ; divers compartimens de toutes sortes de figures , qu'ils se gravent sur le corps d'une maniere inéfaçable , leur tiennent lieu de vêtemens. Il n'y a que dans les visites qu'ils font , ou lorsqu'ils assistent à l'Eglise , qu'ils s'enveloppent d'une couverture de peau passée pendant l'été , & durant l'hyver d'une peau passée , avec le poil qu'ils y laissent pour se tenir plus chaudement. Ils s'ornent la tête de plumes de diverses couleurs , dont ils font des guirlandes & des couronnes , qu'ils ajustent assez proprement : ils ont soin sur-tout de se peindre

le visage de diverses couleurs ; mais sur-tout de vermillon ; ils portent des colliers & des pendans d'oreilles faits de petites pierres , qu'ils taillent en forme de pierres précieuses : il y en a de bleues , de rouges & de blanches comme de l'albâtre ; à quoi il faut ajouter une plaque de porcelaine qui termine le collier. Les Illinois se persuadent que ces bisarres ornemens leur donnent de la grace & leur attirent du respect.

Lorsque les Illinois ne sont point occupés à la guerre ou à la chasse, leur temps se passe ou en jeux, ou dans les festins, ou à la danse. Ils ont de deux sortes de danses ; les unes qui se font en signe de réjouissance, & auxquelles ils invitent les femmes & les filles les plus distinguées ; les autres se font pour marquer leur tristesse à la mort des plus considérables de leur nation. C'est par ces danses qu'ils prétendent honorer le défunt, & essuyer les larmes de ses parens. Tous ont droit de faire pleurer de la sorte la mort de leurs proches, pourvu qu'ils fassent des présens à cette intention. Les danses durent plus ou moins de temps, à proportion du prix & de la valeur des présens, & ensuite on les distribue aux danseurs. Leur cou-

time n'est pas d'enterrer les morts ; ils les enveloppent dans des peaux , & les attachent par les pieds & par la tête au haut des arbres.

Hors le temps des jeux , des festins & des danſes, les hommes demeurent tranquilles ſur leurs nattes , & paſſent le temps ou à dormir , ou à faire des arcs , des fleches , des calumets , & autres choſes de cette nature. Pour ce qui eſt des femmes, elles travaillent depuis le matin juſqu'au ſoir comme des eſclaves. C'eſt à elles à cultiver la terre , & à ſemer le bled d'inde pendant l'été ; & dès que l'hiver commence , elles ſont occupées à faire des nattes , à paſſer des peaux , & à beaucoup d'autres ſortes d'ouvrages , car leur premier ſoin eſt de pourvoir la cabane de tout ce qui y eſt néceſſaire.

De toutes les nations de Canada , il n'y en a point qui vivent dans une ſi grande abondance de toutes choſes que les Illinois. Leurs rivières ſont couvertes de cygnes , d'outardes , de canards , & de ſarcelles. A peine fait - on une lieue , qu'on trouve une multitude prodigieuſe de coqs d'inde , qui vont par troupes , quelquefois au nombre de deux cens. Ils ſont plus gros que ceux qu'on

voit en France. J'ai eu la curiosité d'en peser qui étoient du poids de trente-six livres. Ils ont au col une espece de barbe de crin , longue d'un demi-pied.

Les ours & les cerfs y sont en très-grande quantité ; on y voit aussi une infinité de bœufs & de chevreuils : il n'y a point d'année qu'on ne tue plus de mille chevreuils , & plus de deux mille bœufs : on voit dans des prairies à perte de vue des quatre à cinq mille bœufs qui y paissent. Ils ont une bosse sur le dos , & la tête extrêmement grosse. Leur poil , excepté celui de la tête , est frisé & doux comme de la laine ; la chair en est naturellement salée , & elle est si légère , que bien qu'on la mange toute crue , elle ne cause aucune indigestion. Lorsqu'ils ont tué un bœuf qui leur paroît trop maigre , ils se contentent d'en prendre la langue , & en vont chercher un plus gras.

Les flèches sont les principales armes dont ils se servent à la guerre & à la chasse. Ces flèches sont armées par le bout d'une pierre taillée & affilée en forme de langue de serpent ; faute de couteau , ils s'en servent aussi pour habiller les animaux qu'ils tuent. Ils sont si adroits à tirer de l'arc , qu'ils ne

manquent presque jamais leur coup , & ils le font avec tant de vitesse , qu'ils auront plutôt décoché cent flèches qu'un autre n'auroit chargé son fusil.

Ils se mettent peu en peine de travailler à des filets propres à pêcher dans les rivières , parce que l'abondance des bêtes de toutes les sortes qu'ils trouvent pour leur subsistance , les rend assez indifférens pour le poisson. Cependant , quand il leur prend fantaisie d'en avoir ils s'embarquent dans un canot avec leurs arcs & leurs flèches ; ils s'y tiennent debout pour mieux découvrir le poisson , & aussi-tôt qu'ils l'ont apperçu , ils le percent d'une flèche.

L'unique moyen parmi les Illinois de s'attirer l'estime & la vénération publique , c'est , comme chez les autres Sauvages , de se faire la réputation d'habile chasseur , & encore plus de bon guerrier ; c'est en cela principalement qu'ils font consister leur mérite , & c'est ce qu'ils appellent être véritablement homme. Ils sont si passionnés pour cette gloire , qu'on les voit entreprendre des voyages de quatre cens lieues au milieu des forêts , pour faire un esclave , ou pour enlever la chevelure d'un homme qu'ils auront tué. Ils comptent pour rien

les fatigues & le long jeûne qu'ils ont à supporter, sur-tout lorsqu'ils approchent des terres ennemies; car alors ils n'osent plus chasser, de crainte que les bêtes, n'étant que blessées, ne s'enfuyent avec la flèche dans le corps, & n'avertissent leur ennemi de se mettre en état de défense; car leur maniere de faire la guerre, de même que parmi tous les Sauvages, est de surprendre leurs ennemis; c'est pourquoi ils envoient à la découverte, pour observer leur nombre & leur marche, ou pour examiner s'ils sont sur leurs gardes. Selon le rapport qui leur est fait, ou bien ils se mettent en embuscade, ou ils font irruption dans les cabanes, le casse-tête en main, & ils ne manquent pas d'en tuer quelques-uns, avant qu'ils aient pu songer à se défendre.

Le casse-tête est fait d'une corne de cerf, ou d'un bois en forme de coutelas, terminé par une grosse boule. Ils tiennent le casse-tête d'une main, & un couteau de l'autre. Aussi-tôt qu'ils ont asséné leur coup à la tête de leur ennemi, ils la lui cernent avec leur couteau, & lui enlèvent la chevelure avec une promptitude surprenante.

Lorsqu'un Sauvage revient dans son



pays chargé de plusieurs chevelures , il y est reçu avec de grands honneurs ; mais c'est pour lui le comble de la gloire, lorsqu'il fait des prisonniers , & qu'il les amène vifs. Dès qu'il arrive , tout le village s'assemble & se range en haie sur le chemin où les prisonniers doivent passer. Cette réception est bien cruelle ; les uns leur arrachent les ongles , d'autres leur coupent les doigts ou les oreilles ; quelques autres les chargent de coups de bâton.

Après ce premier accueil , les anciens s'assemblent pour délibérer s'ils accorderont la vie à leurs prisonniers , ou s'ils les feront mourir. Lorsqu'il y a quelque mort à ressusciter , c'est-à-dire , si quelqu'un de leurs Guerriers a été tué , & qu'ils jugent devoir le remplacer dans sa cabane , ils donnent à cette cabane un de leurs prisonniers , qui tient la place du défunt , & c'est ce qu'ils appellent ressusciter le mort.

Quand le prisonnier est condamné à la mort , ils plantent aussi-tôt en terre un gros pieu , auquel ils l'attachent par les deux mains ; on lui fait chanter la chanson de mort , & tous les Sauvages s'étant assis autour du poteau , on allume à quelques pas de-là un grand feu , où ils

font rougir des haches , des canons de fusils , & d'autres ferremens. Ensuite ils viennent les uns après les autres , & les lui appliquent tout rouges sur les diverses parties du corps ; il y en a qui les brûlent avec des tisons ardens ; quelques-uns leur déchiquettent le corps avec leurs couteaux ; d'autres leur coupent un morceau de chair déjà rôtie , & la mangent en sa présence ; on en voit qui remplissent ses plaies de poudre , & lui en frottent tout le corps , après quoi ils y mettent le feu. Enfin chacun le tourmente selon son caprice , & cela pendant quatre ou cinq heures , quelquefois même pendant deux ou trois jours. Plus les cris que la violence de ces tourmens lui fait jetter , sont aigus & perçans , plus le spectacle est agréable & divertissant pour ces barbares. Ce sont les Iroquois qui ont inventé cet affreux genre de mort , & ce n'est que par droit de représailles que les Illinois , à leur tour , traitent leurs prisonniers Iroquois avec une égale cruauté. .

Ce que nous entendons par le mot de *Christianisme* , n'est connu parmi tous les Sauvages que sous le nom de *Prière*. Ainsi, quand je vous dirai dans la suite de cette lettre , que telle Nation sauvage a em-

brassé la Priere , c'est-à-dire , qu'elle est devenue Chrétienne , ou qu'elle se dispose à l'être. On auroit bien moins de peine à convertir les Illinois , si la Priere leur permettoit la Polygamie : ils avouent que la priere est bonne , & ils sont charmés qu'on l'enseigne à leurs femmes & à leurs enfans ; mais quand on leur en parle à eux-mêmes ; on éprouve combien il est difficile de fixer leur inconstance naturelle , & de les résoudre à n'avoir qu'une femme , & à l'avoir pour toujours.

A l'heure qu'on s'assemble , le matin & le soir , pour prier , tous se rendent dans la chapelle. Il n'y a pas jusqu'aux plus grands Jongleurs , c'est-à-dire , aux plus grands ennemis de la Religion , qui envoient leurs enfans pour être instruits & baptisés. C'est-là le plus grand fruit qu'on fait d'abord parmi ces Sauvages , & duquel on est le plus assuré : car dans le grand nombre d'enfans qu'on baptise , il ne se passe point d'année que plusieurs ne meurent avant l'usage de la raison ; & parmi les adultes , la plupart sont si fervens & si affectionnés à la Priere , qu'ils souffriroient la mort la plus cruelle plutôt que de l'abandonner.

C'est un bonheur pour les Illinois

d'être extrêmement éloignés de Quebec ; car on ne peut pas leur porter de l'eau-de-vie , comme on fait ailleurs ; cette boisson est parmi les Sauvages le plus grand obstacle au Christianisme , & la source d'une infinité de crimes les plus énormes. On sçait qu'ils n'en achètent que pour se plonger dans la plus furieuse ivresse : les désordres & les morts funestes dont on est témoin chaque jour , devroient bien l'emporter sur le gain qu'on peut faire par le commerce d'une liqueur si fatale.

Il y avoit deux ans que je demeurois chez les Illinois , lorsque je fus rappelé pour consacrer le reste de mes jours chez la nation *Abnakise*. C'étoit la première Mission à laquelle j'avois été destiné à mon arrivée en Canada , & c'est celle apparemment où je finirai ma vie. Il fallut donc me rendre à Quebec , pour aller de-là rejoindre mes chers Sauvages. Je vous ai déjà entretenu de la longueur & des difficultés de ce voyage ; ainsi , je vous parlerai seulement d'une aventure bien consolante , qui m'arriva à quarante lieues de Quebec.

Je me trouvai dans une espece de village , où il y a vingt-cinq maisons françoises , & un Curé qui en a soin.

Près de ce village , on voyoit une cabane de Sauvages , où se trouvoit une fille âgée de seize ans , qu'une maladie de plusieurs années avoit enfin réduite à l'extrémité. M. le Curé , qui n'entendoit pas la langue de ces Sauvages , me pria d'aller confesser la malade , & me conduisit lui-même à la cabane. Dans l'entretien que j'eus avec cette jeune fille , sur les vérités de la Religion , j'appris qu'elle avoit été fort bien instruite par un de nos Missionnaires , mais qu'elle n'avoit pas encore reçu le baptême. Après avoir passé deux jours à lui faire toutes les questions propres à m'assurer de ces dispositions : « Ne me refuse pas , » je t'en conjure , me dit-elle , la grace » du baptême que je te demande ; tu » vois combien j'ai la poitrine oppressée , » & qu'il me reste très-peu de temps à » vivre ; quel malheur seroit-ce pour » moi , & quels reproches n'aurois-tu » pas à te faire si je venois à mourir » sans recevoir cette grace » ! Je lui répondis qu'elle s'y préparât pour le lendemain , & je me retirai. La joie que lui causa ma réponse , fit en elle un si prompt changement , qu'elle fut en état de se rendre de grand matin à la chapelle. Je fus extraordinairement surpris

de son arrivée , & aussi-tôt je lui administrai solennellement le baptême ; après quoi elle s'en retourna dans sa cabane , où elle ne cessa de remercier la divine miséricorde d'un si grand bienfait , & de soupirer après l'heureux moment qui devoit l'unir à Dieu pour toute l'éternité. Ses desirs furent exaucés , & j'eus le bonheur de l'assister à la mort. Quel coup de providence pour cette pauvre fille , & quelle consolation pour moi d'avoir été l'instrument dont Dieu ait bien voulu se servir pour la placer dans le Ciel !

Vous n'exigez pas de moi , mon cher frere , que j'entre dans le détail de tout ce qui m'est arrivé depuis plusieurs années que je suis dans cette Mission ; mes occupations sont toujours les mêmes , & je m'exposerois à des redites ennuyeuses : je me contenterai de vous rapporter certains faits , qui me paroîtront mériter le plus votre attention. Je puis vous dire en général que vous auriez de la peine à retenir vos larmes , si vous vous trouviez dans mon Eglise avec nos Sauvages assemblés , & si vous étiez témoin de la piété avec laquelle ils récitent leurs prières , ils chantent les offices divins , & participent aux Sacremens de la Pénitence & de l'Euc-

charistie. Quand ils ont été éclairés des lumieres de la foi, & qu'ils l'ont sincèrement embrassée, ce ne sont plus les mêmes hommes, & la plupart conservent l'innocence qu'ils ont reçue au baptême. C'est ce qui me remplit de la plus douce joie, lorsque j'entends leurs confessions, qui sont fréquentes; quelques interrogations que je leur fasse, à peine souvent puis-je trouver matière à les absoudre.

Mes occupations avec eux sont continuelles. Comme ils n'attendent de secours que de leur Missionnaire, & qu'ils ont en lui une entière confiance, il ne me suffit pas de remplir les fonctions spirituelles de mon ministère, pour la sanctification de leurs âmes, il faut encore que j'entre dans leurs affaires temporelles, que je sois toujours prêt à les consoler, lorsqu'ils viennent me consulter, que je décide leurs petits différends, que je prenne soin d'eux quand ils sont malades, que je les saigne, que je leur donne des médecines, &c. Mes journées sont quelquefois si remplies, que je suis obligé de me renfermer pour trouver le temps de vaquer à la prière, & de réciter mon office.

Le zèle, dont Dieu m'a rempli pour

mes Sauvages , fut fort allarmé en l'année 1697 lorsque j'appris qu'une Nation de Sauvages *Amalingans* venoit s'établir à une journée de mon village. J'avois lieu de craindre que les jongleries de leurs charlatans, c'est-à-dire , les sacrifices qu'ils font au démon & les désordres qui en sont la suite ordinaire , ne fissent impression sur quelqu'un de mes jeunes Néophytes : mais grace à la Divine Miséricorde, mes frayeurs furent bientôt dissipées de la maniere que je vais vous le dire.

Un de nos Capitaines , célèbre dans cette Contrée par sa valeur, ayant été tué par les Anglois, dont nous ne sommes pas éloignés, les *Amalingans* députerent plusieurs de leur Nation dans notre village, pour essuyer les larmes des parens de cet illustre mort ; c'est-à-dire, comme je vous l'ai déjà expliqué, pour les visiter, leur faire des présens, & leur témoigner par leurs danses la part qu'ils prenoient à leur affliction. Ils y arriverent la veille de la Fête-Dieu. J'étois alors occupé à entendre les confessions de mes Sauvages, qui durèrent tout ce jour, la nuit suivante, & le lendemain jusqu'à midi que commença la Procession du Très-Saint Sa-



crement. Elle se fit avec beaucoup d'ordre & de piété, & bien qu'au milieu de ces forêts, avec plus de pompe & de magnificence que vous ne pouvez vous l'imaginer. Ce spectacle qui étoit nouveau pour les *Amalingans*, les attendrit, & les frappa d'admiration. Je crus devoir profiter des favorables dispositions où ils étoient, & après les avoir assemblés je leur fis le discours suivant en style sauvage.

« Il y a long-temps, mes enfans, que  
 » je souhaite de vous voir : maintenant  
 » que j'ai ce bonheur, peu s'en faut  
 » que mon cœur n'éclate. Pensez à la  
 » joie qu'a un pere qui aime tendre-  
 » ment ses enfans, lorsqu'il les revoit  
 » après une longue absence, où ils ont  
 » couru les plus grands dangers, &  
 » vous concevrez une partie de la  
 » mienne; car quoique vous ne priiez  
 » pas encore, je ne laisse pas de vous  
 » regarder comme mes enfans, & d'a-  
 » voir pour vous une tendresse de pere,  
 » parce que vous êtes les enfans du  
 » Grand Génie, qui vous a donné l'être  
 » aussi bien qu'à ceux qui prient, qui  
 » a fait le Ciel pour vous aussi bien  
 » que pour eux, qui pense de vous  
 » comme il pense d'eux & de moi,

» qu'ils jouissent d'un bonheur éternel.  
» Ce qui fait ma peine , & qui dimi-  
» nue la joie que j'ai de vous voir ,  
» c'est la réflexion que je fais actuelle-  
» ment , qu'un jour je serai séparé d'une  
» partie de mes enfans , dont le sort  
» sera éternellement malheureux , parce  
» qu'ils ne prient pas ; tandis que les  
» autres qui prient , seront dans la joie  
» qui ne finira jamais. Lorsque je pense  
» à cette funeste séparation , puis-je  
» avoir le cœur content ? Le bonheur  
» des uns ne me fait pas tant de joie ,  
» que le malheur des autres m'afflige.  
» Si vous aviez des obstacles insur-  
» montables à la prière , & si demeu-  
» rant dans l'état où vous êtes , je pou-  
» vois vous faire entrer dans le Ciel ,  
» je n'épargnerois rien pour vous pro-  
» curer ce bonheur. Je vous y pousse-  
» rois , je vous y ferois tous entrer ,  
» tant je vous aime , & tant je souhaite  
» que vous soyez heureux ; mais c'est  
» ce qui n'est pas possible. Il faut prier ,  
» il faut être baptisé , pour pouvoir  
» entrer dans ce lieu de délices ».

Après ce préambule , je leur expli-  
quai fort au long les principaux articles  
de la Foi , & je continuai ainsi :

» Toutes les paroles que je viens de  
» vous

» vous expliquer , ne font point des  
» paroles humaines ; ce font les paroles  
» du Grand Génie : elles ne font point  
» écrites comme les paroles des hommes  
» sur un collier , auquel on fait dire  
» tout ce qu'on veut ; mais elles font  
» écrites dans le livre du Grand Génie ,  
» où le mensonge ne peut avoir d'accès».

Pour vous faire entendre cette expression sauvage , il faut remarquer , mon cher frere , que la coutume de ces Peuples , lorsqu'ils écrivent à quelque Nation , est d'envoyer un collier , ou une large ceinture , sur laquelle ils font diverses figures avec des grains de porcelaine de différentes couleurs. On instruit celui qui porte le collier , en lui disant : voilà ce que dit le collier à telle Nation , à telle personne , & on le fait partir. Nos Sauvages auroient de la peine à comprendre ce qu'on leur dit , & ils y seroient peu attentifs , si l'on ne se conformoit pas à leur maniere de penser & de s'exprimer. Je poursuivis ainsi :

» Courage , mes enfans , écoutez la  
» voix du Grand Génie qui vous parle  
» par ma bouche , il vous aime ; & son  
» amour pour vous est si grand , qu'il  
» a donné sa vie pour vous procurer

» une vie éternelle. Hélas , peut-être  
» n'a-t-il permis la mort d'un de nos  
» Capitaines , que pour vous attirer  
» dans le lieu de la priere , & vous  
» faire entendre sa voix. Faites réflexion  
» que vous n'êtes pas immortels. Un  
» jour viendra qu'on effuyera pareille-  
» ment les larmes pour votre mort :  
» que vous servira-t-il d'avoir été en  
» cette vie de grands Capitaines , si  
» après votre mort vous êtes jettés dans  
» les flammes éternelles ? Celui que  
» vous venez pleurer avec nous , s'est  
» félicité mille fois d'avoir écouté la  
» voix du Grand Génie , & d'avoir été  
» fidele à la priere. Priez comme lui ,  
» & vous vivrez éternellement. Cou-  
» rage , mes enfans , ne nous séparons  
» point , que les uns n'aillent pas d'un  
» côté , & les autres d'un autre : Allons  
» tous dans le Ciel , c'est notre patrie,  
» c'est à quoi vous exhorte le seul maî-  
» tre de la vie , dont je ne suis que l'in-  
» terprête ». Penfiez-y sérieufement.

Auffi-tôt que j'eus achevé de parler ,  
ils s'entretinrent enfemble pendant quel-  
que-temps , en suite leur orateur me fit  
cette réponfe de leur part. » Mon pere ,  
» je fuis ravi de t'entendre. Ta voix a  
» pénétré jufques dans mon cœur , mais

» mon cœur est encore fermé , & je  
 » ne puis pas l'ouvrir présentement ,  
 » pour te faire connoître ce qui y est ,  
 » ou de quel côté il se tournera : il faut  
 » que j'attende plusieurs Capitaines , &  
 » autres gens considérables de notre  
 » Nation qui arriveront l'automne pro-  
 » chain ; c'est alors que je te découvri-  
 » rai mon cœur. Voilà , mon cher pere ,  
 » tout ce que j'ai à te dire présente-  
 » ment.

» Mon cœur est content , leur répli-  
 » quai-je ; je suis bien aisé que ma pa-  
 » role vous ait fait plaisir , & que vous  
 » demandiez du temps pour y penser ;  
 » vous n'en ferez que plus fermes dans  
 » votre attachement à la priere , quand  
 » vous l'aurez une fois embrassée. Ce-  
 » pendant je ne cesserai de m'adresser  
 » au Grand Génie , & de lui deman-  
 » der qu'il vous regarde avec des yeux  
 » de miséricorde , & qu'il fortifie vos  
 » pensées afin qu'elles se tournent du  
 » côté de la priere ». Après quoi je  
 » quittai leur assemblée , & ils s'en re-  
 » tournerent à leur village.

Quand l'automne fut venue , j'appris  
 qu'un de nos Sauvages devoit aller cher-  
 cher du bled chez les *Amalingans* ,  
 pour ensemençer ses terres. Je le fis ve-

nir, & j'e le chargeai de leur dire de ma part que j'étois dans l'impatience de revoir mes enfans, que je les avois toujours présens à l'esprit, & que je les priois de se souvenir de la parole qu'ils m'avoient donnée. Le Sauvage s'acquitta fidèlement de sa commission : Voici la réponse que lui firent les *Ama-lingans*.

» Nous sommes bien obligés à notre  
» pere de penser sans cesse à nous. De  
» notre côté, nous avons bien pensé à  
» ce qu'il nous a dit. Nous ne pouvons  
» oublier ses paroles, tandis que nous  
» avons un cœur, car elles y ont été  
» si profondément gravées, que rien  
» ne les peut effacer. Nous sommes per-  
» suadés qu'il nous aime, nous vou-  
» lons l'écouter, & lui obéir en ce  
» qu'il souhaite de nous. Nous agréons  
» la priere qu'il nous propose, & nous  
» n'y voyons rien que de bon & de  
» louable; nous sommes tous résolus  
» de l'embrasser, & nous ferions déjà  
» allé trouver notre pere dans son village,  
» s'il y avoit des vivres suffisans pour  
» notre subsistance, pendant le temps  
» qu'il consacrerait à notre instruction.  
» Mais comment pourrions-nous y en  
» trouver? Nous savons que la faim

» est dans la cabane de notre pere , &  
 » c'est ce qui nous afflige doublement ,  
 » que notre pere ait faim & que nous  
 » ne puissions pas aller le voir pour  
 » nous faire instruire. Si notre pere pou-  
 » voit venir passer ici quelque temps  
 » avec nous , il vivroit & nous inf-  
 » truiroit ». Voilà ce que tu diras à  
 notre pere.

Cette réponse des *Amalingans* me fut rendue dans une favorable conjoncture : la plus grande partie de mes Sauvages étoit allée pour quelques jours chercher de quoi vivre jusqu'à la récolte du bled d'Inde : leur absence me donna le loisir de visiter les *Amalingans* , & dès le lendemain je m'embarquai dans un canot pour me rendre à leur village. Je n'avois plus qu'une lieue à faire pour y arriver , lorsqu'ils m'apperçurent ; & aussi-tôt ils me saluerent par des décharges continuelles de fusils , qui ne cessèrent qu'à la descente du canot. Cet honneur qu'ils me rendoient , me répondoit déjà de leurs dispositions présentes. Je ne perdus point de temps , & dès que je fus arrivé , je fis planter une Croix , & ceux qui m'accompagnoient éleverent au plutôt une Chapelle qu'ils firent d'écorces , de la

même maniere que se font leurs cabanes , & y dresserent un autel. Tandis qu'ils étoient occupés de ce travail , je visitai toutes les cabanes des *Amalingans* , pour les préparer aux instructions que je devois leur faire. Dès que je les commençai , ils se rendirent très-assidus à les entendre. Je les rassemblois trois fois par jour dans la chapelle ; sçavoir , le matin après ma messe , à midi , & le soir après la priere. Le reste de la journée je parcourois les cabanes , où je faisois encore des instructions particulieres.

Lorsqu'après plusieurs jours d'un travail continuel , je jugeai qu'ils étoient suffisamment instruits , je fixai le jour auquel ils viendroient se faire régénérer dans les eaux du saint Baptême. Les premiers qui se rendirent à la Chapelle , furent le Capitaine , l'Orateur , trois des plus considérables de la Nation , avec deux femmes. Aussi-tôt après leur baptême , deux autres bandes , chacune de vingt Sauvages , se succéderent , qui reçurent la même grace. Enfin , tous les autres continuerent d'y venir ce jour-là , & le lendemain.

Vous jugez assez , mon cher frere , que quelques travaux qu'essuye un Mis-



tionnaire, il est bien dédommagé de ses fatigues, par la douce consolation qu'il ressent d'avoir fait entrer une Nation entiere de Sauvages dans la voie du salut. Je me dispoisois à les quitter, & à retourner dans mon village, lorsqu'un député vint me dire de leur part, qu'ils s'étoient tous réunis dans un même lieu, & qu'ils me prioient de me rendre à leur assemblée. Aussi-tôt que je parus au milieu d'eux, l'Orateur m'adressant la parole au nom de tous les autres :  
» Notre pere, me dit-il, nous n'avons  
» point de termes pour te témoigner la  
» joie inexprimable que nous ressentons  
» tous d'avoir reçu le baptême. Il  
» nous semble maintenant que nous  
» avons un autre cœur ; tout ce qui  
» nous faisoit de la peine est entièrement  
» dissipé, nos pensées ne sont plus  
» chancelantes, le baptême nous fortifie  
» intérieurement, & nous sommes bien  
» résolus de l'honorer tout le temps de  
» notre vie. Voilà ce que nous te disons  
» avant que tu nous quittes ». Je leur répondis par un petit discours, où je les exhortois à persévérer dans la grace singuliere qu'ils avoient reçue, & à ne rien faire d'indigne de la qualité d'enfans de Dieu, dont ils avoient

été honorés par le saint Baptême. Comme ils se préparoient à partir pour la mer, je leur ajoutai qu'à leur retour, nous déterminerions ce qui seroit le plus à propos, ou que nous allassions demeurer avec eux, ou qu'ils vinssent former avec nous un seul & même village.

Le village où je demeure s'appelle *Nanrantfouack*, & est placé dans un continent, qui est entre l'Acadie & la nouvelle Angleterre. Cette Mission est à environ quatre-vingt lieues de *Pentagouet*, & l'on compte cent lieues de *Pentagouet* au Port-Royal. Le fleuve de ma mission est le plus grand de tous ceux qui arrosent les terres des Sauvages. Il doit être marqué sur la carte, sous le nom de *Kinibeki*, ce qui a porté les François à donner à ces sauvages le nom de *Kanibals*. Ce fleuve se jette dans la mer à *Sankderank*, qui n'est qu'à cinq ou six lieues de *Pemquit*. Après l'avoir monté quarante lieues depuis *Sankderank*, on arrive à mon village qui est sur la hauteur d'une pointe de terre. Nous ne sommes éloignés que de deux journées tout au plus des habitations Angloises ; il nous faut plus de quinze jours pour nous rendre à Quebec, & ce voyage est très-pénible & très-

incommode. Il étoit naturel que nos Sauvages fissent leur traite avec les Anglois, & il n'y a pas d'avantages que ceux-ci ne leur aient proposés pour les attirer & gagner leur amitié : mais tous leurs efforts ont été inutiles, & rien n'a pu les détacher de l'alliance des François. Le seul lien qui nous les a si étroitement unis, est leur ferme attachement à la Foi Catholique. Ils sont convaincus que s'ils se livroient aux Anglois, ils se trouveroient bientôt sans Missionnaire, sans sacrifice, sans sacrement, & presque sans aucun exercice de Religion, & que peu à peu ils se replongeroient dans leurs premières infidélités. Cette fermeté de nos Sauvages a été mise à toutes fortes d'épreuves de la part de ces redoutables voisins, sans que jamais ils aient pu rien obtenir.

Dans le temps que la guerre étoit sur le point de s'allumer entre les Puissances de l'Europe, le Gouverneur Anglois nouvellement arrivé à Boston, demanda à nos Sauvages une entrevue sur la mer, dans une île qu'il désigna. Ils-y consentirent, & me prièrent de les y accompagner, pour me consulter sur les propositions artificieuses qui leur seroient faites, afin de s'assurer que leurs

réponses n'auroient rien de contraire, ni à la Religion, ni aux intérêts du service du Roi. Je les suivis, & mon intention étoit de me tenir simplement dans leur quartier, pour les aider de mes conseils, sans paroître devant le Gouverneur. Comme nous approchions de l'isle, au nombre de plus de deux cens canots, les Anglois nous saluerent par une décharge de tous les canons de leurs vaisseaux, & les Sauvages répondirent à ce salut par une décharge pareille de tous leurs fusils. Ensuite le Gouverneur paroissant dans l'isle, les Sauvages y aborderent avec précipitation; ainsi je me trouvai où je ne souhaitois pas être, & où le Gouverneur ne souhaitoit pas que je fusse. Dès qu'il m'aperçut, il vint quelques pas au-devant de moi, & après les complimens ordinaires, il retourna au milieu de ses gens, & moi avec les Sauvages.

« C'est par ordre de notre Reine,  
» leur dit-il, que je viens vous voir : elle  
» souhaite que nous vivions en paix.  
» Si quelque Anglois étoit assez impru-  
» dent pour vous faire du tort, ne songez  
» pas à vous en venger, mais adressez-  
» moi aussi-tôt votre plainte, & je vous  
» rendrai une prompte justice. S'il ar-

» rivoit que nous eussions la guerre  
» avec les François, demeurez neutres,  
» & ne vous mêlez point de nos dif-  
» férends : les François sont aussi forts  
» que nous, ainsi laissez nous vider en-  
» semble nos querelles. Nous fournirons  
» à tous vos besoins; nous prendrons  
» vos pelleteries, & nous vous don-  
» nerons nos marchandises à un prix  
» modique ». Ma présence l'empêcha  
de dire tout ce qu'il prétendoit, car ce  
n'étoit pas sans dessein qu'il avoit ame-  
né un Ministre avec lui.

Quand il eut cessé de parler, les Sau-  
vages se retirèrent pour délibérer en-  
semble sur la réponse qu'ils avoient à  
faire. Pendant ce temps-là le Gouver-  
neur me tirant à part, « je vous prie,  
» Monsieur, me dit-il, de ne pas por-  
» ter vos Indiens à nous faire la guerre.  
» Je lui répondis que ma Religion &  
» mon caractère de Prêtre, m'enga-  
» geoient à ne leur donner que des  
» conseils de paix ». Je parlois encore,  
lorsque je me vis tout-à-coup environné  
d'une vingtaine de jeunes guerriers,  
qui craignoient que le Gouverneur ne  
voulût me faire enlever. Cependant les  
Sauvages s'avancerent, & l'un d'eux fit  
au Gouverneur la réponse suivante.

« Grand Capitaine, tu nous dis de ne  
» point nous joindre aux François, suppo-  
» sé que tu lui déclare la guerre ; sçache  
» que le François est mon frere ; nous  
» avons une même priere lui & moi ,  
» & nous sommes dans une même ca-  
» bane à deux feux, il a un feu, &  
» moi l'autre. Si je te vois entrer dans  
» la cabanne du côté du feu où est  
» assis mon frere le François, je t'ob-  
» serve de dessus ma natte, où je suis  
» assis à l'autre feu. Si, en t'observant,  
» je m'apperçois que tu porte une hache,  
» j'aurai la pensée que prétend faire  
» l'Anglois de cette hache ? Je me leve  
» pour lors sur ma natte, pour confi-  
» dérer ce qu'il fera. S'il leve la hache  
» pour frapper mon frere le François,  
» je prens la mienne & je cours à l'An-  
» glois pour le frapper. Est-ce que je  
» pourrois voir frapper mon frere dans  
» ma cabane, & demeurer tranquille  
» sur ma natte ? Non, non, j'aime trop  
» mon frere, pour ne pas le défendre.  
» Ainsi je te dis Grand Capitaine, ne  
» fais rien à mon frere & je ne te ferai  
» rien ; demeure tranquille sur ta nat-  
» te, & je demeurerai en repos sur la  
» mienne.

C'est ainsi que finit cette conférence.

Peu de temps après quelques-uns de nos Sauvages arriverent de Quebec, & publierent qu'un vaisseau François y avoit apporté la nouvelle de la guerre allumée entre la France & l'Angleterre. Aussitôt nos Sauvages, après avoir délibéré selon leur coutume, ordonnerent aux jeunes gens de tuer les chiens, pour faire le festin de guerre, & y connoître ceux qui voudroient s'y engager. Le festin se fit, on leva la chaudiere, on dansa, & il se trouva 250 Guerriers. Après le festin, ils déterminèrent un jour pour venir se confesser. Je les exhortai à être aussi attachés à leur priere que s'ils étoient au village, à bien observer les Loix de la guerre, à n'exercer aucune cruauté, à ne tuer personne que dans la chaleur du combat, à traiter humainement ceux qui se rendroient prisonniers, &c.

La maniere dont ces peuples font la guerre, rend une poignée de leur guerriers plus redoutables, que ne le feroit un corps de deux ou trois mille soldats Européens. Dès qu'ils font entrés dans le pays ennemi, ils se divisent en différens partis, l'un de trente guerriers, l'autre de quarante, &c. Ils disent aux uns : à vous, on donne ce hameau à manger, ( c'est leur expression, ) à vous autres on

donne ce village, &c. Ensuite, le signal se donne pour frapper tous ensemble, & en même - temps dans les diverses contrées. Nos deux cens cinquante guerriers se répandirent à plus de vingt lieues de pays, où il y avoit des villages, des hameaux, & des maisons : au jour marqué ils donnerent tous ensemble dès le grand matin ; en un seul jour, ils défirent tout ce qu'il y avoit d'Anglois, ils en tuèrent plus de deux cens, & firent cent cinquante Prisonniers, & n'eurent de leur part que quelques guerriers blessés assez légèrement. Ils revinrent de cette expédition au village, ayant chacun deux canots chargés du butin qu'ils avoient fait.

Pendant tout le temps que dura la guerre, ils portèrent la désolation dans toutes les terres qui appartiennent aux Anglois, ils ravagerent leurs villages, leurs forts, leurs métairies, enleverent une infinité de bestiaux, & firent plus de six cens prisonniers. Aussi ces Messieurs, persuadés avec raison qu'en maintenant mes Sauvages dans leur attachement à la foi Catholique, je resserre de plus en plus les liens qui les unissent aux François, ont mis en œuvre toutes sortes de ruses & d'artifices pour les



détacher de moi. Il n'y a point d'offres ni de promesses qu'ils ne leur aient faites, s'ils vouloient me livrer entre leurs mains, ou du moins me renvoyer à Quebec, & prendre en ma place un de leurs Ministres. Ils ont fait plusieurs tentatives pour me surprendre & pour me faire enlever; ils en sont venus même jusqu'à promettre mille livres sterling à celui qui leur porteroit ma tête. Vous croyez bien, mon cher frere, que ces menaces ne sont pas capables de m'intimider, ni de ralentir mon zele; trop heureux si j'en devenois la victime, & si Dieu me jugeoit digne d'être chargé de fers & de verser mon sang pour le salut de mes chers Sauvages.

Aux premieres nouvelles qui vinrent de la paix faite en Europe, le Gouverneur de *Boston* fit dire à nos Sauvages que s'ils vouloient bien s'assembler dans un lieu qu'il leur désignoit, il conférerait avec eux sur la conjoncture présente des affaires. Tous les Sauvages se rendirent au lieu marqué, & le Gouverneur leur parla ainsi.

» Toi homme *Naranhous*, je t'apprens  
 » que la paix est faite entre le Roi de  
 » France & notre Reine, & que par  
 » le traité de paix, le Roi de France

» cède à notre Reine , Plaisance & Por-  
» trail avec toutes les Terres adjacentes.  
» Ainsi, si tu veux, nous vivrons en  
» paix toi & moi : nous y étions au-  
» trefois, mais les suggestions des Fran-  
» çois te l'ont fait rompre, & c'est pour  
» lui plaire que tu es venu nous tuer.  
» Oublions toutes ces méchantes affai-  
» res, & jettons-les dans la mer, afin  
» qu'elles ne paroissent plus, & que  
» nous soyons bons amis.

» Cela est bien, répondit l'Orateur  
» au nom des Sauvages, que les Rois  
» soient en paix, j'en suis bien aise, &  
» je n'ai pas de peine non plus à la  
» faire avec toi. Ce n'est point moi qui  
» te frappe depuis douze ans, c'est le  
» François qui s'est servi de mon bras  
» pour te frapper. Nous étions en paix,  
» il est vrai, j'avois même jetté ma  
» hache je ne sçai où, & comme j'é-  
» tois en repos sur ma natte, ne pen-  
» sant à rien, de jeunes gens m'appor-  
» terent une parole, que le Gouver-  
» neur de Canada m'envoyoit, par la-  
» quelle il me disoit: mon fils, l'Anglois  
» ma frappé, aides-moi à m'en venger,  
» prend ta hache, & frappe l'Anglois.  
» Moi qui ai toujours écouté la parole  
» du Gouverneur François, je cherche

» ma hache, je la trouve enfin toute  
» rouillée, je l'accommode, je la pends  
» à ma ceinture pour te venir frapper.  
» Maintenant le François me dit de la  
» mettre bas; je la jette bien loin, pour  
» qu'on ne voie plus le sang dont elle  
» est rougie. Ainsi, vivons en paix, j'y  
» consens.

» Mais tu dis que le François ta don-  
» né Plaisance & Portrail, qui est dans  
» mon voisinage, avec toutes les Ter-  
» res adjacentes : il te donnera tout ce  
» qu'il voudra, pour moi j'ai ma terre  
» que le Grand Génie m'a donné pour  
» vivre : tant qu'il y aura un enfant  
» de ma nation, il combattra pour la  
» conserver. » Tout se termina ainsi à  
l'amiable : le Gouverneur fit un grand  
festin aux Sauvages, après quoi chacun  
se retira.

Les heureuses conjonctures de la paix;  
& la tranquillité dont on commençoit  
de jouir firent naître la pensée à nos  
Sauvages de rebâtir notre Eglise, qui  
avoit été ruinée dans une subite irrup-  
tion que firent les Anglois, pendant  
qu'ils étoient absens du village. Com-  
me nous sommes fort éloignés de Que-  
bec, & beaucoup plus près de Boston,  
ils y députerent quelques-uns des prin-

cipaux de leur nation pour demander des ouvriers, avec promesse de payer libéralement leurs travaux. Le Gouverneur les reçut avec de grandes démonstrations d'amitié, & leur fit toutes sortes de caresses. « Je veux moi-même » rétablir votre Eglise, leur dit-il, & » j'en userai mieux avec vous, que » n'a fait le Gouverneur François, que » vous appelez votre pere. Ce seroit » à lui à la rebâtir, puisque c'est lui » en quelque sorte qui l'a ruinée, en » vous portant à me frapper; car pour » moi, je me défends comme je puis; » au lieu que lui, après s'être servi » de vous pour sa défense, il vous abandonne. J'agirai bien mieux avec vous, » car non-seulement je vous accorde » des ouvriers, je veux encore les » payer moi-même, & faire tous les » frais de l'édifice que vous voulez » construire : Mais comme il n'est pas » raisonnable que moi, qui suis Anglois, je fasse bâtir une Eglise, sans » y mettre aussi un Ministre Anglois » pour la garder, & pour y enseigner » la priere, je vous en donnerai un » dont vous serez contens, & vous » renvoyerez Quebec le Ministre François qui est dans votre village.

» Ta parole m'étonne, répondit le  
» député des Sauvages, & je t'admire  
» dans la proposition que tu me fais.  
» Quand tu es venu ici, tu m'as vu  
» long-temps avant les Gouverneurs  
» François; ni ceux qui t'ont précédé,  
» ni tes Ministres ne m'ont jamais parlé  
» de priere, ni du Grand Génie. Ils  
» ont vu mes pelleteries, mes peaux  
» de castor & d'orignac, & c'est à  
» quoi uniquement ils ont pensé; c'est  
» ce qu'ils ont recherché avec empref-  
» sement, je ne pouvois leur en four-  
» nir assez, & quand j'en apportois  
» beaucoup, j'étois leur grand ami, &  
» voilà tout. Au contraire, mon ca-  
» not s'étant un jour égaré, je perdis  
» ma route, & j'errai long-temps à  
» l'avanture, jusqu'à ce qu'enfin j'abor-  
» dai près de Quebec, dans un grand  
» village d'Algonkins, que les Robbes  
» noires (1) enseignoient. A peine fus-je  
» arrivé, qu'une Robbe noire vint me  
» voir. J'étois chargé de pelleteries,  
» la Robbe noire Françoisé ne daigna  
» pas seulement les regarder : il me  
» parla d'abord du Grand Génie, du  
» Paradis, de l'Enfer & de la Priere,

---

(1) Les Jésuites.

» qui est la seule voie d'arriver au Ciel.  
» Je l'écoutai avec plaisir, & je goûtai  
» si fort ses entretiens, que je restai  
» long-temps dans ce village pour l'en-  
» tendre. Enfin, la Priere me plut, &  
» je l'engageai à m'instruire, je deman-  
» dai le Baptême, & je le reçus. En-  
» suite, je retourne dans mon pays, &  
» je raconte ce qui m'est arrivé : on  
» porte envie à mon bonheur, on veut  
» y participer, on part pour aller trou-  
» ver la Robbe noire & lui demander  
» le Baptême. C'est ainsi que le Fran-  
» çois en a usé envers moi. Si dès que  
» tu m'as vu, tu m'avois parlé de la  
» Priere, j'aurois eu le malheur de  
» prier comme toi ; car je n'étois pas  
» capable de démêler si ta priere étoit  
» bonne. Ainsi, je te dis que je tiens la  
» priere du François ; je l'agréee, & je  
» la conserverai jusqu'à ce que la terre  
» brûle & finisse. Gardes donc tes Ou-  
» vriers, ton argent, & ton Ministre,  
» je ne t'en parle plus : je dirai au Gou-  
» verneur François mon pere, de m'en  
» envoyer.

En effet, M. le Gouverneur n'eut pas  
plutôt appris la ruine de notre Eglise,  
qu'il nous envoya des Ouvriers pour  
la rebâtir. Elle est d'une beauté qui la

feroit estimer en Europe, & je n'ai rien épargné pour la décorer. Vous avez pu voir par le détail que je vous ai fait dans ma lettre à mon neveu, qu'au fond de ces forêts, & parmi ces Nations sauvages, le Service Divin se fait avec beaucoup de décence & de dignité. C'est à quoi je suis très-attentif, non-seulement lorsque les Sauvages demeurent dans le village, mais encore tout le temps qu'ils sont obligés d'habiter les bords de la mer, où ils vont deux fois chaque année, pour y trouver de quoi vivre. Nos Sauvages ont si fort dépeuplé leur pays de bêtes, que depuis dix ans on n'y trouve plus ni originaux, ni chevreuils. Les ours & les castors y sont devenus très-rares. Ils n'ont guere pour vivre que du bled de Turquie, des fèves & des citrouilles. Ils écrasent le bled entre deux pierres pour le réduire en farine; ensuite ils en font de la bouillie, qu'ils assaisonnent quelquefois avec de la graisse, ou avec du poisson sec. Lorsque le bled leur manque, ils cherchent dans les champs labourés, des poires de terre, ou bien du gland, qu'ils estiment autant que du bled : après l'avoir fait sécher, ils

le font cuire dans une chaudiere avec de la cendre, pour en ôter l'amertume. Pour moi, je le mange sec, & il me tient lieu de pain.

En un certain temps, ils se rendent à une riviere peu éloignée, où pendant un mois les poissons montent la riviere en si grande quantité, qu'on en rempliroit cinquante mille barriques en un jour, si l'on pouvoit suffire à ce travail. Ce sont des especes de gros harengs fort agréables au goût, quand ils sont frais; ils sont pressés les uns sur les autres à un pied d'épaisseur, & on les puise comme de l'eau. Les Sauvages les font sécher pendant huit ou dix jours, & ils en vivent pendant tout le temps qu'ils ensementent leurs terres.

Ce n'est qu'au printemps qu'ils sement le bled, & ils ne lui donnent la dernière façon que vers la Fête-Dieu. Après quoi ils délibèrent vers quel endroit de la mer ils iront chercher de quoi vivre jusqu'à la récolte, qui ne se fait ordinairement qu'un p u après l'Assomption. Après avoir délibéré, ils m'envoient prier de me rendre à leur Assemblée. Aussi-tôt que j'y suis arrivé, l'un d'eux me parle ainsi au nom de tous



« Les autres : » Notre pere , ce que je te  
 « dis , c'est ce que te disent tous ceux  
 « que tu vois ici ; tu nous connois , tu  
 « sçais que nous manquons de vivres ,  
 « à peine avons-nous pu donner la der-  
 « niere façon à nos champs , & nous  
 « n'avons d'autre ressource jusqu'à la  
 « récolte , que d'aller chercher des ali-  
 « mens sur le bord de la mer. Il seroit  
 « dur pour nous d'abandonner notre  
 « Priere , c'est pourquoi , nous espérons  
 « que tu voudras bien nous accompa-  
 « gner , afin qu'en cherchant de quoi  
 « vivre , nous n'interrompions point  
 « notre Priere. Tels & tels t'embarque-  
 « ront , & ce que tu auras à porter ,  
 « fera dispersé dans les autres canots ,  
 « Voilà ce que j'ai à te dire ». Je ne  
 leur ai pas plutôt répondu *kekikberba* ,  
 ( c'est un terme sauvage qui veut dire ,  
 je vous écoute , mes enfans , j'accorde  
 ce que vous demandez , ) que tous crient  
 ensemble *8ri8rie* , qui est un terme de  
 remerciement. Aussi-tôt après on part  
 du village.

Dès qu'on est arrivé à l'endroit où  
 l'on doit passer la nuit , on plante des  
 perches d'espace en espace de la forme  
 d'une chapelle ; on l'entoure d'une  
 grande tente de couil , & elle n'est ou-

verte que pardevant. Tout est dressé en un quart d'heure. Je fais toujours porter avec moi une belle planche de cedre longue de quatre pieds, avec ce qui doit la soutenir, c'est ce qui sert d'Autel, au-dessus duquel on place un dais fort propre. J'orne le dedans de la chapelle de très-belles étoffes de soie; une natte de jonc teinte & bien travaillée, ou bien une grande peau d'ours sert de tapis. On porte cela tout préparé, & il n'y a qu'à le placer dès que la chapelle est dressée. La nuit je prends mon repos sur un tapis; les Sauvages dorment à l'air en pleine campagne, s'il ne pleut pas; s'il tombe de la pluie ou de la neige, ils se couvrent des écorces qu'ils portent avec eux, & qui sont roulées comme de la toile. Si la course se fait en hiver, on ôte la neige de l'espace que doit occuper la chapelle, & on la dresse à l'ordinaire. On y fait chaque jour la prière du soir & du matin, & j'y offre le saint Sacrifice de la Messe.

Quand les Sauvages sont arrivés au terme, dès le lendemain ils s'occupent à élever une Eglise, qu'ils dressent avec leurs écorces. Je porte avec moi ma chapelle, & tout ce qui est nécessaire  
pour

pour orner le chœur, que je fais rapif-  
fer d'étoffes de soie & de belles indiennes.  
Le Service divin s'y fait comme au  
village, & en effet, ils forment une es-  
pece de village de toutes leurs cabanes  
faites d'écorces, qu'ils dressent en moins  
d'une heure. Après l'Assomption, ils  
quittent la mer & retournent au vil-  
lage pour faire leur récolte. Ils y ont  
de quoi vivre fort pauvrement jusqu'a-  
près la Touffaints, qu'ils retournent une  
seconde fois à la mer. C'est dans cette  
saison-là qu'ils font bonne chere. Outre  
les grands poissons, les coquillages &  
les fruits, ils trouvent des outardes,  
des canards, & toutes sortes de gi-  
biers, dont la mer est toute couverte  
dans l'endroit où ils cabanent, qui est  
partagé par un grand nombre de pe-  
tites isles. Les chasseurs qui partent le  
matin pour la chasse des canards &  
d'autres especes de gibier, en tuent  
quelquefois une vingtaine d'un seul  
coup de fusil. Vers la Purification, ou  
au plus tard vers le Mercredi des Cen-  
dres, on retourne au village, il n'y a  
que les chasseurs qui se dispersent pour  
aller à la chasse des ours, des orignacs,  
des chevreuils & des castors.

Ces bons Sauvages m'ont souvent

donné des preuves du plus sincere attachement pour moi, sur-tout en deux occasions, où me trouvant avec eux sur les bords de la mer; ils prirent vivement l'alarme à mon sujet. Un jour qu'ils étoient occupés de leur chasse, le bruit se répandit tout-à-coup, qu'un parti Anglois avoit fait irruption dans mon quartier, & m'avoit enlevé. A l'heure même ils s'assemblerent, & le résultat de leur délibération fut, qu'ils poursuivroient ce parti jusqu'à ce qu'ils l'eussent atteint, & qu'ils m'arracheroient de ses mains, dût-il leur en coûter la vie. Ils députerent au même instant deux jeunes Sauvages vers mon quartier, assez avant dans la nuit. Lorsqu'ils entrèrent dans ma cabane, j'étois occupé à composer la vie d'un Saint en langue sauvage. » Ah, notre pere, s'écrierent-ils, que nous sommes aises de te voir! J'ai pareillement bien de la joie de vous voir, leur répondis-je; mais qu'est-ce qui vous amene ici par un temps si affreux? C'est vainement que nous sommes venus, mē dirent-ils, on nous avoit assuré que des Anglois t'avoient enlevé : nous venions pour observer leurs traces, & nos Guerriers ne tarderont guere

» à venir pour les poursuivre, & pour  
» attaquer le Fort, où, si la nouvelle  
» eût été vraie, les Anglois t'auroient  
» sans doute renfermé. Vous voyez mes  
» enfans, leur répondis-je, que vos  
» craintes sont mal fondées; mais l'a-  
» mitié que mes enfans me témoignent,  
» me remplit le cœur de joie; car c'est  
» une preuve de leur attachement à la  
» Priere. Demain, vous partirez d'abord  
» après la Messe, pour détromper au  
» plutôt nos braves Guerriers, & les  
» délivrer de toute inquiétude.

Une autre alarme également fausse  
me jeta dans de grands embarras, &  
m'exposa à périr de faim & de misere.  
Deux Sauvages vinrent en hâte dans  
mon quartier, pour m'avertir qu'ils  
avoient vu les Anglois à une demi-jour-  
née: » Notre pere, me dirent-ils, il n'y  
» a point de temps à perdre, il faut  
» que tu te retires, tu risquerois trop  
» de demeurer ici; pour nous, nous  
» les attendrons, & peut-être irons-  
» nous au-devant d'eux. Les coureurs  
» partent en ce moment pour les ob-  
» server: mais pour toi, il faut que tu  
» ailles au village avec ces gens-ci  
» que nous amenons pour t'y conduire.

» Quand nous te ſçaurons en lieu de  
» ſûreté, nous ſerons tranquilles.

Je partis dès la pointe du jour avec dix Sauvages qui me ſervoient de guides ; mais après quelques jours de marche, nous nous trouvâmes à la fin de nos petites provisions. Mes conducteurs tuerent un chien qui les ſuivoit, & le mangerent ; ils en vinrent enſuite à des ſacs de loups marins, qu'ils mangerent pareillement. C'eſt à quoi il ne m'étoit pas poſſible de tâter. Tantôt je vivois d'une eſpece de bois qu'on faiſoit bouillir, & qui étant cuit, eſt auſſi tendre que des raves à moitié cuites, à la réſerve du cœur qui eſt très-dur & qu'on jette : ce bois n'avoit pas mauvais goût, mais j'avois une peine extrême à l'aval-  
ler ; tantôt on trouvoit attachées aux arbres, de ces excréſcences de bois qui ſont blanches comme de gros champignons : on les faiſoit cuire, & on les réduiſoit en une eſpece de bouillie, mais il ſ'en falloir bien qu'elles en euſſent le goût. D'autres fois on faiſoit ſécher au feu de l'écorce de chêne verd, on la piloît enſuite, & on en faiſoit de la bouillie, ou bien l'on faiſoit ſécher ces feuilles qui pouſſent dans les fentes des rochers, & qu'on nomme tripes de

roche ; quand elles sont cuites on en fait une bouillie fort noire & désagréable. Je mangeai de tout cela , car il n'y a rien que la faim ne dévore.

Avec de pareils alimens , nous ne pouvions faire que de fort petites journées. Nous arrivâmes cependant à un lac qui commençoit à dégeler , & où il y avoit déjà quatre doigts d'eau sur la glace. Il fallut le traverser avec nos raquettes , mais comme ces raquettes sont faites d'aiguillettes de peaux , dès qu'elles furent mouillées , elles devinrent fort pesantes , & rendirent notre marche bien plus difficile. Quoiqu'un de nos gens marchât à notre tête pour sonder le chemin , j'enfonçai tout-à-coup jusqu'aux genoux ; un autre qui marchoit à côté de moi enfonça aussi-tôt jusqu'à la ceinture , en s'écriant , mon pere , je suis mort. Comme je m'approchois de lui pour lui tendre la main , j'enfonçai moi-même encore plus avant. Enfin , ce ne fut pas sans beaucoup de peine que nous nous tirâmes de ce danger , par l'embarras que nous causoient nos raquettes , dont nous ne pouvions pas nous défaire. Néanmoins , je courus encore moins de risque de me noyer ,

que de mourir de froid au milieu de ce lac à demi-glacé.

De nouveaux dangers nous attendoient le lendemain au passage d'une rivière qu'il nous fallut traverser sur des glaces flottantes. Nous nous en tirâmes heureusement, & enfin nous arrivâmes au village. Je fis d'abord déterrer un peu de bled d'Inde que j'avois laissé dans ma maison, & j'en mangeai, tout crud qu'il étoit, pour appaiser la première faim, tandis que ces pauvres Sauvages se donnoient toute sorte de mouvemens pour me bien régaler. Et en effet, le repas qu'ils m'apprêterent, quelque frugal & quelque peu appétissant qu'il vous paroîtra, étoit, dans leur idée, un véritable festin. Ils me servirent d'abord un plat de bouillie faite de bled d'Inde. Pour le second service, ils me donnerent un petit morceau d'ours, avec des glands & une galette de bled d'Inde cuite sous la cendre. Enfin, le troisième service qui formoit le dessert, consistoit en un épi de bled d'Inde grillé devant le feu, avec quelques grains du même bled cuits sous la cendre. Comme je leur demandois pourquoi ils m'avoient fait si bonne chère. « Hé quoi ! » notre Pere, me répondirent-ils, il y a



» deux jours que tu n'as rien mangé ?  
» pouvions - nous faire moins ? Eh !  
» plutôt à Dieu que nous pussions bien  
» souvent te régaler de la sorte » !

Tandis que je songeois à me remettre de mes fatigues , un des Sauvages qui étoient cabanés sur le bord de la mer , & qui ignoroit mon retour au village , causa une nouvelle allarme. Etant venu dans mon quartier , & ne m'y trouvant point , non plus que ceux qui étoient cabanés avec moi , il ne douta point que nous n'eussions été enlevés par un parti Anglois ; & suivant son chemin pour en aller donner avis à ceux de son quartier , il arriva sur le bord d'une riviere. Là , il leva l'écorce d'un arbre , sur laquelle il peint avec du charbon les Anglois autour de moi , & l'un d'eux qui me coupoit la tête. ( C'est-là toute l'écriture des Sauvages , & il s'entendent aussi-bien entr'eux par ces sortes de figures , que nous nous entendons par nos lettres ). Il met aussi-tôt cette espece de lettre autour d'un bâton qu'il plante sur le bord de la riviere , afin d'instruire les passans de ce qui m'étoit arrivé. Peu de temps après , quelques Sauvages qui passaient par-là dans six canots pour venir au village ,

apperçurent cette écorce : « Voilà une » écriture , dirent-ils ; voyons ce qu'elle » apprend. Hélas ! s'écrierent-ils en la » lisant , les Anglois ont tué ceux du » quartier de notre Pere ; pour ce qui » est de lui , ils lui ont coupé la tête ». Ils ôterent aussi-tôt la tresse de leurs cheveux qu'ils laisserent négligemment éparpillés sur leurs épaules , & s'affirent auprès du bâton jusqu'au lendemain , sans dire un seul mot. Cette cérémonie est parmi eux la marque de la plus grande affliction. Le lendemain ils continuèrent leur route jusqu'à une demi-lieue du village où ils s'arrêtèrent : puis ils envoyèrent l'un d'eux dans les bois jusqu'auprès du village , afin de voir si les Anglois n'étoient pas venus brûler le fort & les cabanes. Je récitois mon breviaire en me promenant le long du fort & de la rivière , lorsque ce Sauvage arriva vis-à-vis de moi à l'autre bord. Aussi-tôt qu'il m'apperçut : « Ah , » mon Pere , s'écria-t-il , que je suis » aise de te voir ! Mon cœur étoit mort , » & il revit en te voyant. Nous avons » vu l'écriture qui disoit que les An- » glois t'avoient coupé la tête. Que je » suis aise qu'elle ait menti » ! Comme je lui propoisois de lui envoyer un ca-

not pour passer la riviere : « Non , ré-  
» pondit-il , c'est assez que je t'aie vu ;  
» je retourne sur mes pas pour porter  
» cette agréable nouvelle à ceux qui  
» m'attendent , & nous viendrons bien-  
» tôt te rejoindre ». En effet , ils arri-  
verent ce jour-là même.

Je crois , mon très-cher Frere , avoir  
satisfait à ce que vous souhaitiez de  
moi , par le précis que je viens de vous  
faire de la nature de ce pays , du ca-  
ractere de nos Sauvages , de mes occu-  
pations , de mes travaux & des dangers  
auxquels je suis exposé. Vous jugerez  
sans doute que c'est de la part de Mes-  
sieurs les Anglois de notre voisinage ,  
que j'ai le plus à craindre. Il est vrai  
que depuis long-temps ils ont conjuré  
ma perte : mais ni leur mauvaise vo-  
lonté pour moi , ni la mort dont ils me  
menacent (1) , ne pourront jamais me sé-  
parer de mon ancien troupeau ; je le  
recommende à vos saintes prieres , &  
suis avec le plus tendre attachement ,  
&c.

---

(1) Il fut massacré l'année suivante.



## L E T T R E

*Du Pere de la Chasse , Supérieur Général  
des Missions de la Nouvelle France , au  
Pere \* \* \* de la même Compagnie.*

A Quebec , le 29 Octobre 1724.

M O N R É V É R E N D P E R E ,

*La paix de N. S.*

Dans l'extrême douleur que nous ressentons de la perte d'un de nos plus anciens Missionnaires , c'est une douce consolation pour nous , qu'il ait été la victime de sa charité , & de son zele à maintenir la foi dans le cœur de ses Néophytes. D'autres lettres vous ont déjà appris quelle a été la source de la guerre qui s'est allumée entre les Anglois & les Sauvages : dans ceux-là , le desir d'étendre leur domination ; dans ceux-ci , l'horreur de tout assujettissement & l'attachement à leur Religion ont causé d'abord des mésintelligences

qui ont enfin été suivies d'une rupture ouverte.

Le Pere Rasles , Missionnaire des *Abnakis* , étoit devenu fort odieux aux Anglois. Convaincus que son application à fortifier les Sauvages dans la foi formoit le plus grand obstacle au dessein qu'ils avoient d'envahir leurs terres , ils avoient pros crit sa tête , & plus d'une fois ils avoient tenté de l'enlever ou de le faire périr. Enfin ils sont venus à bout de satisfaire les transports de leur haine , & de se délivrer de l'homme apostolique ; mais en même temps ils lui ont procuré une mort glorieuse , qui fut toujours l'objet de ses desirs ; car nous sçavons qu'il aspirait depuis long-temps au bonheur de sacrifier sa vie pour son troupeau. Je vais vous décrire en peu de mots les circonstances de cet événement.

Après plusieurs hostilités faites de part & d'autre entre les deux Nations , une petite armée d'Anglois & de Sauvages leurs alliés , au nombre de onze cens hommes , vint attaquer à l'improviste le village de *Nanrantfouak*. Les brossailles épaisses dont ce village est environné , les aiderent à cacher leur marche ; & comme d'ailleurs il n'étoit

point fermé de palissades, les Sauvages pris au dépourvu ne s'apperçurent de l'approche des ennemis, que par la décharge générale de leurs mousquets, dont toutes les cabanes furent criblées. Il n'y avoit alors que cinquante guerriers dans le village. Au premier bruit des mousquetades, ils prirent tumultuairement les armes, & sortirent de leurs cabanes pour faire tête à l'ennemi. Leur dessein étoit, non pas de soutenir témérairement le choc de tant de combattans, mais de favoriser la fuite des femmes & des enfans, & de leur donner le temps de gagner l'autre côté de la rivière, qui n'étoit pas encore occupé par les Anglois.

Le Pere Rasles averti par les clameurs & le tumulte, du péril qui menaçoit ses Néophytes, sortit promptement de sa maison, & se présenta sans crainte aux ennemis. Il se promettoit, ou de suspendre par sa présence leurs premiers efforts, ou du moins d'attirer sur lui seul leur attention, & aux dépens de sa vie de procurer le salut de son troupeau.

Aussi-tôt qu'on apperçut le Missionnaire, il s'éleva un cri général qui fut suivi d'une grêle de mousquetades qu'on

fit pleuvoir sur lui. Il tomba mort au pied d'une grande croix qu'il avoit plantée au milieu du village, pour marquer la profession publique qu'on y faisoit d'y adorer un Dieu crucifié. Sept Sauvages qui l'environnoient, & qui exposoient leur vie pour conserver celle de leur Pere, furent tués à ses côtés.

La mort du Pasteur consterna le troupeau : les Sauvages prirent la fuite, & passèrent la riviere partie à gué & partie à la nage. Ils eurent à essuyer toute la fureur des ennemis, jusqu'au moment qu'ils se retirèrent dans les bois qui sont de l'autre côté de la riviere. Ils s'y trouverent rassemblés au nombre de cent cinquante. De plus de deux mille coups de fusil qu'on tira sur eux, il n'y eut que trente personnes de tuées, y comprenant les femmes & les enfans, & quatorze blessés. Les Anglois ne s'attacherent point à poursuivre les fuyards ; ils se contenterent de piller & de brûler le village ; le feu qu'ils mirent à l'Eglise fut précédé de l'indigne profanation des vases sacrés & du Corps adorable de Jesus-Christ.

La retraite précipitée des ennemis permit aux Nanrantsouakiens de retourner au village. Dès le lendemain, ils

visiterent les débris de leurs cabanes ; tandis que de leur côté les femmes cherchoient des herbes & des plantes propres à panser les blessés. Leur premier soin fut de pleurer sur le corps de leur saint Missionnaire ; ils le trouverent percé de mille coups , sa chevelure enlevée , le crâne enfoncé à coups de hache , la bouche & les yeux remplis de boue , les os des jambes fracassés & tous les membres mutilés. On ne peut guere attribuer qu'aux Sauvages alliés des Anglois , ces sortes d'inhumanités exercées sur un corps privé de sentiment & de vie.

Après que ces fervens Chrétiens eurent lavé & baisé plusieurs fois le respectable dépôt de leur Pere , ils l'inhumerent dans l'endroit même où la veille il avoit célébré le saint Sacrifice de la Messe , c'est-à-dire , à la place où étoit l'autel avant l'incendie de l'Eglise.

C'est par une mort si précieuse que l'homme apostolique finit , le 23<sup>e</sup> d'Août de cette année , une carrière de trente-sept ans passés dans les travaux pénibles de cette Mission. Il étoit dans la 67<sup>e</sup> année de sa vie. Ses jeûnes & ses fatigues continuelles avoient à la fin affoibli son tempérament ; il se traînoit



avec assez de peine depuis environ dix-neuf ans qu'il fit une chûte, où il se rompit tout à la fois la cuisse droite & la jambe gauche. Il arriva alors que le calus s'étant mal formé dans l'endroit de la fraction, il fallut lui rompre la jambe gauche de nouveau. Dans le temps qu'on la tiroit le plus violemment, il soutint cette douloureuse opération avec une fermeté extraordinaire & une tranquillité admirable. Notre Médecin (1); qui fut présent, en parut si étonné, qu'il ne put s'empêcher de lui dire : *Hé, mon Pere, laissez du moins échapper quelques plaintes, vous en avez tant de sujet.*

Le Pere Rasles joignoit aux talens qui font un excellent Missionnaire, les vertus que demande le Ministère évangélique pour être exercé avec fruit parmi nos Sauvages. Il étoit d'une santé robuste; & je ne sçache pas qu'à la réserve de l'accident dont je viens de parler, il ait eu jamais la moindre indisposition. Nous étions surpris de sa facilité & de son application à apprendre les différentes langues Sauvages. Il n'y en a aucune dans ce continent dont il n'eût quelque teinture. Outre la langue

---

(1) M. Sarrazin,

*Abnakise* qu'il a parlé le plus long-temps ; il sçavoit encore la Hurone , l'Otaouaïse & l'Illinoïse. Il s'en est servi avec fruit dans les différentes Missions où elles sont en usage. Depuis son arrivée en Canada , on ne le vit jamais démentir son caractère ; il fut toujours ferme & courageux , dur à lui-même , tendre & compatissant à l'égard des autres.

Il y a trois ans que , par ordre de M. notre Gouverneur , je fis un tour à l'Acadie. M'entretenant avec le Pere Rasles , je lui représentai qu'au cas qu'on déclarât la guerre aux Sauvages , il couroit risque de la vie ; que son village n'étant qu'à quinze lieues des forts Anglois , se trouvoit exposé aux premières irruptions ; que sa conservation étoit nécessaire à son troupeau , & qu'il falloit prendre des mesures pour mettre ses jours en sûreté. *Mes mesures sont prises* , me répondit-il d'un ton ferme , *Dieu m'a confié ce troupeau , je suivrai son sort , trop heureux de m'immoler pour lui.* Il répétoit souvent la même chose à ses Néophytes , pour fortifier leur constance dans la Foi. *Nous n'avons que trop éprouvé* , m'ont-ils dit eux-mêmes , *que ce cher Pere nous parloit de l'abondance du cœur ; nous l'avons vu d'un air tran-*

*quille & serein affronter la mort , s'opposer lui seul à la fureur de l'ennemi , retarder ses premiers efforts pour nous donner le temps de fuir le danger , & de conserver nos vies.*

Comme sa tête avoit été mise à prix ; & que l'on avoit tenté diverses fois de l'enlever , au dernier printemps les Sauvages lui proposerent de le conduire plus avant dans les terres du côté de Quebec, où il seroit à couvert des périls dont sa vie étoit menacée. *Quelle idée avez-vous donc de moi , leur repondit-il avec un air d'indignation ; me prenez-vous pour un lâche déserteur ? Hé ! que deviendrait votre foi si je vous abandonnois ? Votre salut m'est plus cher que la vie.*

Il étoit infatigable dans les exercices de son zele : sans cesse occupé à exhorter les Sauvages à la vertu , il ne pensoit qu'à en faire de fervens Chrétiens. Sa maniere de prêcher véhémence & pathétique , faisoit de vives impressions sur leurs cœurs. Quelques familles de Loups (1) arrivées tout récemment d'Orange , m'ont déclaré la larme à l'œil , qu'elles lui étoient redevables de leur

---

(1) Nations Sauvages.

conversion au Christianisme, & qu'ayant reçu de lui le Baptême depuis environ trente ans, les instructions qu'il leur avoit faites pour lors, n'avoient pu s'effacer de leurs esprits, tant sa parole étoit efficace & laissoit de profondes traces dans le cœur de ceux qui l'écoutoient.

Il ne se contentoit pas d'instruire presque tous les jours les Sauvages dans son Eglise, il les visitoit souvent dans leurs cabanes : ses entretiens familiers les charmoient : comme il sçavoit les assaisonner d'une gaieté sainte qui plaît beaucoup plus aux Sauvages, qu'un air grave & sombre, aussi avoit-il l'art de leur persuader tout ce qu'il vouloit, il étoit parmi eux, comme un maître au milieu de ses élèves.

Nonobstant les continuelles occupations de son ministère, il n'omit jamais les saintes pratiques qui s'observent dans nos Maisons. Il se levoit & faisoit son oraison à l'heure qui y est marquée. Il ne se dispensa jamais des huit jours de la retraite annuelle ; il s'étoit prescrit pour la faire, les premiers jours de carême, qui est le temps que le Sauveur entra dans le désert. *Si l'on ne fixe un temps dans l'année pour ces saints exerci-*

ces, me disoit-il un jour, *les occupations se succedent les unes aux autres, & après bien des délais on court risque de ne pas trouver le loisir de s'en acquitter.*

La pauvreté religieuse éclatoit dans toute sa personne, dans ses meubles, dans son vivre, dans ses habits. Il s'interdit, par esprit de mortification, l'usage du vin, même lorsqu'il se trouvoit au milieu des François; de la bouillie faite de farine de bled d'Inde fut sa nourriture ordinaire. Durant certains hivers, où quelquefois les Sauvages manquent de tout, il se vit réduit à vivre de gland; loin de se plaindre alors, ils ne parut jamais plus content. Les trois dernières années de sa vie que la guerre empêcha les Sauvages de chasser librement, & d'ensemencer leurs terres, les besoins devinrent extrêmes, & le Missionnaire se trouva dans une affreuse disette. On avoit soin de lui envoyer de Quebec les provisions nécessaires à sa subsistance. *Je suis honteux, m'écrivoit-il, du soin que vous prenez de moi: un Missionnaire né pour souffrir ne doit pas être si bien traité.*

Il ne souffroit pas que personne lui prêtât la main pour l'aider dans ses besoins les plus ordinaires, & il se fer-

vit toujours lui-même. C'étoit lui qui cultivoit son jardin, qui préparoit son bois de chauffage, sa cabane & sa sagamité, qui rapiéçoit ses habits déchirés, cherchant par esprit de pauvreté à les faire durer le plus long-temps qu'il lui étoit possible. La soutane qu'il portoit lorsqu'il fut tué parut si usée & en si mauvais état à ceux qui l'en dépouillèrent, qu'ils ne daignerent pas se l'approprier, comme ils en eurent d'abord le dessein. Ils la rejetterent sur son corps, & elle nous fut renvoyée à Quebec.

Autant qu'il se traitoit durement lui-même, autant il étoit compatissant & charitable pour les autres. Il n'avoit rien à lui, & tout ce qu'il recevoit, il le distribuoit aussi-tôt à ses pauvres Néophytes. Aussi la plupart ont-ils donné à sa mort des démonstrations de douleur plus vives que s'ils eussent perdu leurs parens les plus proches.

Il prenoit un soin extraordinaire d'orner & d'embellir son Eglise, persuadé que cet appareil extérieur qui frappe les sens, anime la dévotion des Barbares, & leur inspire une plus profonde vénération pour nos saints Mysteres. Comme il sçavoit un peu de peinture, & qu'il tournoit assez proprement,

elle étoit décorée de plusieurs ouvrages qu'il avoit travaillés lui-même.

Vous jugez bien, mon Révérend Pere, que ces vertus dont la nouvelle France a été témoin depuis tant d'années, lui avoient concilié le respect & l'affection des François & des Sauvages.

Aussi est-il universellement regretté. Personne ne doute qu'il n'ait été immolé en haine de son ministère, & de son zèle à établir la vraie Foi dans le cœur des Sauvages. C'est l'idée qu'en a M. de Bellemont, Supérieur du Séminaire de saint Sulpice à Montréal. Lui ayant demandé les suffrages accoutumés pour le défunt, à cause de la communication de prières qui est entre nous, il me répondit, en se servant des paroles si connues de saint Augustin, que c'étoit faire injure à un Martyr que de prier pour lui. *Injuriam facit Martyri qui orat pro eo.*

Plaise au Seigneur que son sang répandu pour une cause si juste, fertilise ces terres infidelles, si souvent arrosées du sang des ouvriers Evangéliques qui nous ont précédés; qu'il les rende fécondes en fervens Chrétiens, & qu'il anime le zèle des hommes apostoliques à venir recueillir l'abondante moisson que leur

présentent tant de peuples encore ensevelis dans les ombres de la mort.

Cependant comme il n'appartient qu'à l'Eglise de déclarer les Saints, je le recommande à vos saints sacrifices, & à ceux de tous nos Peres. J'espère que vous n'y oublierez point celui qui est avec beaucoup de respect, &c.

---

## L E T T R E

*Du Pere \* \* \*, Missionnaire chez les  
Abnakis.*

De S. François, le 21 Octobre 1757.

**J**E partis le douzieme de Juillet de saint François, principal village de la Mission Abnakise, pour me rendre à Montréal. Le motif de mon voyage étoit uniquement de conduire à M. le Marquis de Vaudreuil une députation de vingt Abnakis destinés à accompagner le P. Viro, qui est allé essayer de fonder une nouvelle Mission chez les Loups d'Oyo, ou de la belle riviere. La part que je puis avoir dans cette glorieuse entreprise, les événemens qui l'ont occasionné, les



difficultés qu'il a fallu surmonter pourront fournir dans la suite une matière intéressante pour une nouvelle Lettre. Mais il faut attendre que les bénédictions répandues aient couronné les efforts que nous avons faits pour porter les lumières de la Foi chez des peuples qui paroissent si disposés à les recevoir.

Arrivé à Montréal, distant de ma Mission d'une journée & demie, je me comptois au terme de mon voyage : la Providence en ordonna autrement. On méditoit une expédition contre les ennemis, & sur les dispositions des nations sauvages, on s'attendoit au plus grand succès. Les Abnakis devoient être de la partie, & comme tous les Sauvages Chrétiens sont accompagnés de leurs Missionnaires qui s'empressent de leur fournir les secours propres de leur ministère, les Abnakis pouvoient être sûrs que je ne les abandonnerois pas dans une circonstance aussi critique. Je me disposai donc au départ ; mes équipages furent bientôt prêts : une Chapelle, les saintes Huiles, ce fut tout, me confiant pour le reste à la Providence qui ne m'a jamais manqué. Je m'embarquai deux jours après sur le grand fleuve de saint Laurent de compagnie avec

deux Messieurs de saint Sulpice. L'un étoit M. Picquet, Missionnaire des Iroquois de la Galette, & le second M. Mathavet, Missionnaire des Nipistignes, du lac des deux Montagnes. Mes Abnakis étoient campés à Saint-Jean, un des forts de la Colonnie, éloigné d'une journée de chemin de Montréal. Mon arrivée les surprit, ils n'étoient pas prévenus. A peine m'eurent-ils apperçu, qu'ils firent retentir du bruit de mon arrivée les bois & les montagnes voisines; il n'y eut pas jusqu'aux enfans, (car chez les Sauvages, on est soldat dès qu'on peut porter le fusil.) Les enfans eux-mêmes me donnerent des marques de leur satisfaction. *Nemittangoussena, Nemittangoussena*, s'écrierent-ils dans leur langue? *Ourionni eri namihoureg*. C'est-à-dire, notre Pere, notre Pere, que nous te sommes obligés de ce que tu nous procure le plaisir de te voir. Je les remerciai en peu de mots de la bonne volonté qu'ils me témoignent. Je ne tardai pas à m'acquitter auprès d'eux des devoirs de mon ministère. A peine eus-je fait dresser ma tente, que je me hâtai de les rejoindre. Je les conduisis au pied d'une grande croix placée sur le bord de la riviere. Je leur

fis

fis à haute voix la priere du soir. Je la terminai par une courte exhortation, où je tâchai de leur retracer les obligations d'un Guerrier que la Religion conduit dans les combats. Je les congédiai après leur avoir annoncé la Messe pour le lendemain. Je comptois que ce seroit le jour de notre départ : le mauvais temps trompa nos espérances. Nous fûmes obligés de camper encore ce jour-là, qui fut employé à faire les dispositions propres à assurer notre marche.

Sur le soir la libéralité d'un Officier nous procura un de ces spectacles militaires sauvages, que bien des personnes admirent, comme étant capables de faire naître dans les cœurs des plus lâches cette ardeur martiale qui fait les véritables guerriers ; pour moi je n'y ai jamais apperçu qu'une farce comique, capable de faire éclater de rire quiconque ne seroit pas sur ses gardes. Je parle d'un festin de guerre. Figurez-vous une grande assemblée de Sauvages parés de tous les ornemens les plus capables de défigurer une physionomie à des yeux Européens. Le vermillon, le blanc, le verd, le jaune, le noir fait avec de la suie ou de la raclure des marmites, un seul visage sauvage réunit toutes ces

différentes couleurs méthodiquement appliquées, à l'aide d'un peu de suif qui sert de pommade. Voilà le fard qui se met en œuvre dans ces occasions d'appareil, pour embellir non-seulement, le visage mais encore la tête, presque tout-à-fait rasée, à un petit flocon de cheveux près, réservé sur le sommet pour y attacher des plumes d'oiseaux ou quelques morceaux de porcelaine, ou quelque autre semblable colifichet. Chaque partie de la tête a ses ornemens marqués : le nez a son pendant. Il y en a aussi pour les oreilles, qui, fendues dès le bas âge, & tellement allongées par les poids dont elles ont été surchargées, viennent flotter & battre sur les épaules. Le reste de l'équipement répond à cette bizarre décoration. Une chemise barbouillée de vermillon, des colliers de porcelaine, des bracelets d'argent, un grand couteau suspendu sur la poitrine, une ceinture de couleurs variées, mais toujours burlesquement assorties, des souliers de peaux d'original, voilà quel est l'accoutrement sauvage. Les Chefs & les Capitaines ne sont distingués de ceux-ci que par le hausse-col, & ceux-là que par un médaillon qui représente

d'un côté le portrait du Roi & au revers Mars & Bellone qui se donnent la main, avec cette devise, *virtus & honor*.

Figurez-vous donc une assemblée de gens ainsi parés & rangés en haie. Au milieu sont placées de grandes chaudières remplies de viandes cuites & coupées par morceaux, pour être plus en état d'être distribuées aux spectateurs. Après un respectueux silence, qui annonce la majesté de l'assemblée, quelques Capitaines députés par les différentes nations qui assistent à la fête, se mettent à chanter successivement. Vous vous persuaderez sans peine ce que peut être cette musique sauvage, en comparaison de la délicatesse & du goût de l'Européenne. Ce sont des sons formés, je dirai presque au hasard, & qui quelquefois ne ressemblent pas mal à des cris & à des hurlemens de loups. Ce n'est pas là l'ouverture de la séance, ce n'en est que l'annonce & le prélude, pour inviter les Sauvages dispersés à se porter au rendez-vous général. L'assemblée une fois formée, l'orateur de la nation prend la parole, & harangue solennellement les conviés. C'est l'acte le plus raisonnable de la cérémonie. Le panégyrique du Roi, l'éloge de la nation

Françoise, les raisons qui prouvent la légitimité de la guerre, les motifs de gloire & de religion, tous propres à inviter les jeunes gens à marcher avec joie au combat : voilà le fond de ces sortes de discours, qui, pour l'ordinaire, ne se ressentent point de la barbarie sauvage ; j'en ai entendu plus d'une fois qui n'auroient pas été désavoués par nos plus beaux esprits de France. Une éloquence puisée toute dans la nature n'y faisoit pas regretter le secours de l'art.

La harangue finie, on procède à la nomination des Capitaines qui doivent commander dans le parti. Dès que quelqu'un est nommé, il se leve de sa place & vient se saisir de la tête d'un des animaux qui doivent faire le fond du festin. Il l'élève assez haut pour être apperçue de toute l'assemblée, en criant : *Voilà la tête de l'ennemi*. Des cris de joie & d'applaudissemens s'élèvent alors de toutes parts & annoncent la satisfaction de l'assemblée. Le Capitaine, toujours la tête de l'animal en main, parcourt tous les rangs, en chantant sa chanson de guerre, dans laquelle il s'épuise en fanfaronades, en défis insultans pour l'ennemi, & en éloges outrés qu'il se prodigue. A les entendre se prôner dans

ces momens d'un enthousiasme militaire, ce sont tous des héros à tout emporter, à tout écraser, à tout vaincre. A mesure qu'il passe en revue devant les Sauvages, ceux-ci répondent à ces chants par des cris sourds, entrecoupés & tirés du fond de l'estomac, & accompagnés de mouvemens de corps si plaisans, qu'il faut y être fait pour les voir de sens froid. Dans le cours de la chanson, il a soin d'insérer de temps en temps quelque plaisanterie grotesque. Il s'arrête alors comme pour s'applaudir, ou plutôt pour recevoir les applaudissemens sauvages que mille cris confus font retentir à ses oreilles. Il prolonge sa promenade guerrière aussi longtemps que le jeu lui plaît; cesse-t-il de lui plaire, il la termine en jettant avec dédain la tête qu'il avoit entre les mains, pour désigner par ce mépris affecté, que c'est une viande de toute autre espèce qu'il lui faut pour contenter son appétit militaire. Il vient ensuite reprendre sa place, où il n'est pas plutôt assis, qu'on lui coëffe quelquefois la tête d'une marmite de cendres chaudes; mais ce sont-là de ces traits d'amitié, de ces marques de tendresse qui ne se souffrent que de la part d'un ami bien

déclaré & bien reconnu; une pareille familiarité dans un homme ordinaire feroit censée une insulte. A ce premier guerrier en succedent d'autres qui font traîner en longueur la séance, sur-tout quand il s'agit de former de gros partis, parce que c'est dans ces sortes de cérémonies que se font les enrôlemens. Enfin la fête s'acheve par la distribution & la consommation des viandes.

Tel fut le festin militaire donné à nos Sauvages, & le cérémonial qui s'y observa. Les Algonkins, les Abnakis, les Nipistingues & les Amenecis étoient de cette fête. Cependant des soins plus sérieux demandoient ailleurs notre présence; il se faisoit tard, nous nous levâmes, & chaque Missionnaire suivi de ses néophytes alla mettre fin à la journée par les prières accoutumées. Une partie de la nuit fut employée à faire les dernières dispositions pour le départ fixé au lendemain. Le temps pour cette fois nous favorisa. Nous nous embarquâmes après avoir mis notre voyage sous la protection spéciale du Seigneur, par une Messe chantée solennellement avec plus de méthode & de dévotion qu'on ne sçauroit se l'imaginer, les Sauvages se surpassant toujours dans ce spectacle



de religion. L'ennui de la marche me fut adouci par l'avantage que j'eus chaque jour de célébrer le saint sacrifice de la Messe, tantôt sur quelques isles, tantôt sur les rivages des rivières, mais toujours dans un endroit assez découvert pour favoriser la dévotion de notre petite armée. Ce n'étoit pas une légère consolation pour des Ministres du Seigneur d'entendre chanter ses louanges en autant de langues différentes qu'ils étoient de peuples assemblés. Tous les jours chaque nation se choisissoit un endroit commode où elle campoit séparément. Les exercices de religion s'y pratiquoient aussi régulièrement que dans leurs villages ; de sorte que la consolation des Missionnaires auroit été complète, si tous les jours de cette campagne eussent été aussi innocens que le furent les jours de notre marche.

Nous traversâmes le lac Champlain, où la dextérité des Sauvages à pêcher nous fournit un spectacle fort amusant. Placés sur le devant du canot, debout & la lance à la main, ils dardoient avec une adresse merveilleuse, & amenoient de gros esturgeons, sans que leurs petites nacelles, que le moindre mouve-

ment irrégulier pouvoit faire tourner, parussent pencher le moins du monde, ni à droite, ni à gauche, il n'étoit pas nécessaire pour favoriser une pêche si utile qu'on suspendît la marche. Le seul pêcheur cessoit de nager; mais en récompense, il étoit chargé de pourvoir à la subsistance de tous les autres, & il y réussissoit. Enfin après six jours de route, nous nous rendîmes au fort *Vaudreuil*, autrement nommé *Carillon*, où l'on avoit assigné le rendez-vous général de nos troupes. A peine commençait-on à distinguer le sommet des fortifications, que nos Sauvages se rangèrent en bataille, chaque nation sous son pavillon. Deux cens canots placés dans ce bel ordre formoit un spectacle que Messieurs les Officiers François accourus sur le rivage, ne jugerent pas indigne de leur curiosité.

Dès que j'eus mis pied à terre, je m'empressai d'aller rendre mes devoirs à M. le Marquis de Montcalm, que j'avois eu l'honneur de connoître à Paris. Les sentimens dont il honore nos Missionnaires, m'étoient connus. Il me reçut avec cette affabilité, qui annonçoit la bonté & la générosité de son cœur. Les Abnakis, moins pour se conformer au cérémonial

que pour satisfaire à leurs inclinations & à leurs devoirs, ne tarderent pas à se présenter chez leur Général. Leur orateur le complimenta brièvement, comme on l'en avoit prié. *Mon pere*, lui dit-il, *n'appréhende pas, ce ne sont pas des éloges que je viens te donner; je connois ton cœur, il les dédaigne; il te suffit de les mériter. Eh bien, tu me rends service; car je n'étois pas dans un petit embarras de pouvoir te marquer tout ce que je sens. Je me contente donc de t'assurer que voici tes enfans tous prêts à partager tes périls, bien sûrs qu'ils ne tarderont pas à en partager la gloire.* La tournure de ce compliment ne paroîtra pas venir d'un Sauvage; mais on n'auroit là-dessus aucun doute, si l'on connoissoit le caractère d'esprit de celui qui le prononça.

J'appris chez M. de Montcalm la belle défense qu'avoit fait quelques jours auparavant un Officier Canadien, nommé M. de Saintout, il avoit été envoyé à la découverte sur le lac Saint-Sacrement, lui onzieme, dans un seul canot d'écorce. En doublant une langue de terre, il fut surpris par deux berges Angloises, qui, cachées en embuscade, l'attaquèrent brusquement. La partie n'étoit pas égale. Une seule décharge faite à pro-

pos sur le canot auroit décidé de la victoire ou de la vie des François. M. de Saintout, en homme sage, gagna à la hâte une île que formoit dans le lac un rocher escarpé. Il fut vivement poursuivi par les ennemis. Mais il suspendit bientôt leur ardeur par une décharge qu'il fit faire sur eux, avec autant de prudence que de bonheur. Les ennemis, déconcertés pour quelques momens, revinrent bientôt à la charge; mais ils furent de nouveau si bien reçus, qu'ils prirent le parti de débarquer sur la grève, qui étoit à la portée du fusil. Le combat recommença avec plus d'opiniâtreté qu'auparavant, mais avec un succès toujours égal pour nous. M. de Saintout s'appercevant que les ennemis n'étoient pas d'humeur à le venir attaquer dans son poste, & qu'il ne pouvoit aller à eux sans risquer de voir son canot couler bas, pensa à la retraite. Il la fit en homme d'esprit, comme il s'étoit défendu en homme de cœur. Il s'embarqua en présence des Anglois, qui n'osant le poursuivre, se contenterent de faire sur lui un feu continuel. Nous eûmes dans cette rencontre trois blessés, mais légèrement, dont M. de Saintout étoit

un, & M. de Grosbois, Cadet dans les troupes de la colonie , fut tué sur la place. Les ennemis, de leur aveu, étoient sortis de leur fort trente-sept ; dix-sept seulement y rentrèrent. De pareils coups surprennent en Europe ; mais ici la valeur des Canadiens les a si souvent multipliés , qu'on seroit étonné de ne les voir pas renouvelés plus d'une fois dans le cours d'une campagne ; la suite de cette lettre en fournira la preuve.

Après avoir pris congé de M. de Montcalm, je me rendis au quartier des Abnakis. Je fis avertir l'Orateur d'assembler incessamment ses compatriotes , & de les avertir, que devant aller dans quelques jours à l'attaque du Fort Anglois, j'attendois de leur religion , qu'ils se prépareroient à cette périlleuse expédition par toutes les démarches propres à en assurer le succès devant Dieu : je leur fis sçavoir en même temps , que ma tente seroit ouverte en tout temps & à tout le monde , & que je serois toujours prêt , au péril même de ma vie , de leur fournir les secours qu'exigeoit mon ministère. Mes offres furent acceptées. Une partie me donna la consolation de les voir s'approcher du Tribunal de la Pénitence. J'en disposai quelques-uns à la

réception de l'auguste Sacrement de nos Autels. Ce fut le Dimanche suivant, vingt-quatrième de Juillet, qu'ils jouirent de ce bonheur. Je n'oubliai rien pour donner à cette action, le plus d'éclat qu'il m'étoit possible. Je chantai solennellement la Messe, pendant laquelle je leur fis la première exhortation Abnakise, que j'aie faite dans les formes. Elle roula sur l'obligation où ils étoient de faire honneur à leur religion par leur conduite, en présence de tant de Nations Idolâtres, qui, ou ne la connoissoient pas, ou la blasphémoient, & qui avoient les yeux attachés sur eux. Les motifs les plus propres à faire impression, je tâchai de les présenter sous des couleurs frappantes, je n'oubliai pas de leur rappeler les périls inséparables de la guerre que leur courage & leur valeur ne servoit qu'à multiplier. Si l'attention de l'auditeur & un maintien modeste decidoit du fruit d'un discours, j'aurois eu tout lieu de me féliciter de mes foibles efforts. Ces exercices nous menerent bien avant dans la matinée; mais le Sauvage ne compte pas les momens qu'il donne à la Religion, il se montre avec décence & avec empressement dans nos Temples. Les libertés que

les François s'y permettent, & l'ennui qu'ils portent peint jusques sur leur front ne sont que trop souvent le sujet de leur scandale. Ce sont là d'heureuses dispositions pour en faire un jour de parfaits Chrétiens.

Voilà les occupations auxquelles je me livrai avec bien du plaisir durant notre séjour aux environs du fort Vaudreuil. Il ne fut pas long ; le troisième jour expiré, nous reçûmes l'ordre d'aller rejoindre l'armée Françoisse, campée à une lieue plus haut, vers le Portage, c'est-à-dire, vers l'endroit où une grande chûte d'eau nous obligeoit de transporter par terre dans le lac S. Sacrement les munitions nécessaires pour le siège. On faisoit les dispositions pour le départ, lorsqu'elles furent arrêtées par un spectacle qui fixa tous les yeux.

On vit paroître au loin dans un des bras de la rivière, une petite flotte de canots sauvages qui par leurs arrangemens & leurs ornemens annonçoient une victoire. C'étoit M. Marin, Officier canadien d'un grand mérite, qui revenoit glorieux & triomphant de l'expédition dont on l'avoit chargé. A la tête d'un corps d'environ deux cens Sauvages, il avoit été détaché pour al-

ler en parti vers le Fort Lydis ; il avoit eu le courage avec un petit camp volant d'en attaquer les retranchemens avancés & le bonheur d'en enlever un principal quartier. Les Sauvages n'eurent que le temps d'emporter trente-cinq chevelures de deux cens hommes qu'ils tuèrent, sans que leur victoire fût ensanglantée d'une seule goutte de leur sang & leur coutât un seul homme. L'ennemi, au nombre de trois mille hommes, chercha en vain d'avoir sa revanche, en les poursuivant dans leur retraite, elle fut faite sans la moindre perte. On étoit occupé à compter le nombre des trophées barbares, c'est-à-dire, des chevelures angloises dont les canots étoient parés, lorsque nous apperçûmes d'un autre côté de la rivière une barque Françoisé qui nous amenoit cinq Anglois liés & conduits par des *Outaouacs*, dont ils étoient les prisonniers.

La vue de ces malheureux captifs répandit la joie & l'allégresse dans les cœurs des assistans, mais c'étoit dans la plupart une joie féroce & barbare qui se produisit par des cris effroyables & par des démarches bien tristes pour l'humanité. Un millier de Sauvages tirés des trente-six Nations réunies sous l'étendart Fran-



çois étoient présens & bordoient le rivage. Dans l'instant, sans qu'il parût qu'ils se fussent concertés, on les vit courir avec la dernière précipitation vers les bois voisins. Je ne sçavois à quoi devoit aboutir une retraite si brusque & si inopinée. Je fus bientôt au fait. Je vis revenir un moment après ces furieux, armés de bâtons, qui se préparoient à faire à ces infortunés Anglois la plus cruelle des réceptions. Je ne pus retenir mon cœur à la vue de ces cruels préparatifs. Les larmes couloient de mes yeux : ma douleur cependant ne fut point oisive. J'allai, sans délibérer, à la rencontre de ces bêtes farouches, dans l'espérance de les adoucir ; mais, hélas ! que pouvoit ma foible voix, que pousser quelques sons que le tumulte, la diversité des langues, plus encore la férocité des cœurs rendoient intelligibles ; du moins les reproches les plus amers ne furent-ils pas épargnés à quelques Abnakis qui se trouverent sur mon chemin ; l'air vif qui animoit mes paroles, les amena à des sentimens d'humanité. Confus & honteux, ils se séparèrent de la troupe meurtrière, en jettant les cruels instrumens dont ils se dispoient à faire usage. Mais qu'étoit-ce que quelques

bras de moins sur deux mille déterminés à frapper sans pitié? Voyant l'inutilité des mouvemens que je me donnois, je me déterminai à me retirer pour n'être pas témoin de la sanglante tragédie qui alloit se passer. Je n'eus pas fait quelques pas, qu'un sentiment de compassion me rappella sur le rivage d'où je jettai les yeux sur ces malheureuses victimes dont on préparoit le sacrifice. Leur état renouvela ma sensibilité. La frayeur qui les avoit saisis, leur laissoit à peine assez de force pour se soutenir; leurs visages consternés & abattus étoient une vraie image de la mort. C'étoit fait de leur vie; en effet, ils alloient expirer sous une grêle de coups, si leur conservation ne fût venue du sein même de la barbarie, & si la sentence de mort n'eût été révoquée par ceux mêmes qui, ce semble, devoient être les premiers à la prononcer. L'Officier François qui commandoit dans la barque, s'étoit aperçu des mouvemens qui s'étoient faits sur le rivage; touché de cette commiseration si naturelle à un honnête homme à la vue d'un malheureux, il tâcha de la faire passer dans les cœurs des Outaouacs, maîtres des prisonniers, il mania si adroitement leurs esprits, qu'il

Vint à bout de les rendre sensibles , & de les intéresser en faveur de la cause des misérables. Ils s'y portèrent avec un zele qui ne pouvoit qu'infailiblement réussir. A peine la berge fut-elle assez près du rivage, pour que la voix pût y porter , qu'un Outaouac prenant fièrement la parole , s'écria d'un ton menaçant : *Ces prisonniers sont à moi , je prétends qu'on me respecte , en respectant ce qui m'appartient ; trêve d'un mauvais traitement dont tout l'odieux rejailliroit sur ma tête.* Cent Officiers François auroient parlé sur ce ton , que leur discours n'auroit abouti qu'à leur attirer à eux des mépris & à leurs captifs des redoublemens de coups : mais un Sauvage craint son semblable , & ne craint que lui : leurs moindres disputes vont à la mort ; aussi n'en viennent-ils gueres-là. Les volontés de l'Outaouac furent donc aussitôt respectées que notifiées : les prisonniers furent débarqués sans tumulte & conduits au fort , sans même que la moindre huée les y accompagnât. Ils furent d'abord séparés , ils subirent l'interrogatoire , où il ne fut pas nécessaire d'user d'artifices , pour en tirer les éclaircissmens qu'on souhaitoit. La frayeur dont ils n'étoient pas trop

bien revenus leur délioit la langue , & leur prêtoit une volubilité , qui apparemment n'auroit pas eu lieu sans cela. J'en visitai un dans un appartement du Fort , occupé par un de mes amis. Je lui donnai par signe les assurances les plus propres à le tranquilliser ; je lui fis présenter quelques rafraîchissemens qu'il me parut recevoir avec reconnoissance.

Après avoir satisfait ainsi autant à ma compassion qu'aux besoins d'un malheureux , je vins hâter l'embarquement de mes gens , il se fit sur l'heure. Le trajet n'étoit pas long. Deux heures suffirent pour nous rendre. La tente de M. le Chevalier de Levi étoit placée à l'entrée du camp. Je pris la liberté de présenter mes respects à ce Seigneur , dont le nom annonce le mérite , & dans qui le nom est ce qu'il y a de moins respectable. La conversation rouloit sur l'action qui avoit décidé du sort des cinq Anglois , dont je viens de détailler la périlleuse aventure ; j'étois bien éloigné d'en sçavoir les circonstances ; elles auront de quoi surprendre. Les voici. .

M. de Corbiefé , Officier François , servant dans les troupes de la Colonie , avoit été commandé la nuit précédente pour aller croiser sur le lac St. Sacre-

ment. Sa troupe se montoit environ à cinquante François, & à un peu plus de trois cens Sauvages. Au premier point du jour, il découvrit un corps de trois cens Anglois détachés aussi en parti dans une quinzaine de Berges. Ces sortes de bateaux hauts de bord, & forts en épaisseur, en concurrence avec de frêles canots, compensoient suffisamment & au-delà, la petite supériorité que nous pouvions avoir du côté du nombre. Cependant nos gens ne balancerent pas à aller engager l'action ; l'ennemi parut d'abord accepter le défi de bonne grace : mais cette résolution ne se soutint pas. Les François & les Sauvages qui ne pouvoient raisonnablement fonder l'espérance de la victoire que sur l'abordage que leur nombre favorisoit, & qui d'ailleurs risquoient tout à se battre de loin, se mirent à ferrer de près l'ennemi, malgré la vivacité du feu qu'il faisoit. L'ennemi ne les vit pas plutôt à ses trousses, que la terreur lui fit tomber les armes des mains. Il ne rendit plus de combat, ce ne fut plus qu'une déroute. De tous les partis le moins honorable sans contredit, mais, qui plus est, le plus dangereux, étoit de gagner la grève. C'est celui auquel il se détermina. Dans l'inf-

tant on le voit tirer avec précipitation vers le rivage : quelques-uns d'entr'eux pour y arriver plutôt se mettent à la nage , en se flattant de pouvoir se sauver à la faveur des bois ; entreprise mal concertée , dont ils eurent tout le temps de pleurer la folie. Quelque vîtesse que les efforts redoublés des rameurs pussent donner à des bateaux que l'art & l'habileté de l'ouvrier en avoient rendu susceptibles , elle n'approchoit pas à beaucoup près de la célérité d'un canot d'écorce , il vogue ou plutôt il vole sur l'eau avec la rapidité d'un trait. Aussi les Anglois furent-ils bientôt atteints. Dans la première chaleur du combat , tout fut massacré sans miséricorde , tout fut haché en pièces. Ceux qui avoient déjà gagné les bois , n'eurent pas un meilleur sort. Les bois sont l'élément des Sauvages , ils y coururent avec la légèreté des chevreuils. Les ennemis y furent joints & coupés par morceaux. Cependant les Outaouacs voyant qu'ils n'avoient plus à faire à des combattans , mais à des gens qui se laissent égorger sans résistance , penserent à faire des prisonniers. Le nombre en monta à cent cinquante-sept , celui des morts à cent trente-un ; douze seulement furent assez

heureux pour échapper à la captivité & à la mort. Les berges, les équipages, les provisions, tout fut pris & pillé. Pour cette fois, Monsieur, vous vous attendez, sans doute, qu'une victoire si incontestable nous coûtât cher. Le combat se donna sur l'eau, c'est-à-dire, dans un lieu tout-à-fait découvert; l'ennemi n'y fut pas pris au dépourvu. Il eut tout le temps de faire ses dispositions; il combattoit de plus de haut en bas, pour ainsi dire; du haut de ses berges, il déchargeoit la mousqueterie sur de foibles écorces, qu'un peu d'adresse, ou plutôt, qu'un peu de sens froid auroit aisément fait submerger avec tous ceux qui les défendoient. Cela est vrai; cependant un succès si complet fut acheté au prix d'un seul Sauvage blessé, dont le poignet fut démis par un coup de feu.

Tel fut le sort du détachement de l'infortuné M. Copperelh, qui en étoit le commandant, & que le bruit général dit avoir péri sous les eaux. Les ennemis ne s'expriment sur les désastres de cette journée, qu'en des termes qui marquent également & leur douleur & leur surprise. Ils conviennent ingénument de la grandeur de leur perte. Il seroit en effet difficile de s'inscrire en

faux contre la moindre particularité : les cadavres des Officiers & de leurs soldats, en partie flottans sur les eaux du lac Saint Sacrement, en partie encore étendus sur le rivage, déposeroient contre ce désaveu. Quant à leurs prisonniers, la plus grande partie gémit encore dans les fers de M. le Chevalier de Levi. Je les vis défiler par bandes, escortés de leurs vainqueurs, qui, occupés en barbares de leurs triomphes, ne paroissoient gueres d'humeur à adoucir leur défaite aux vaincus. Dans l'espace d'une lieue qu'il me fallut faire pour rejoindre mes Abnakis, je fis rencontre de plusieurs petites troupes de ces captifs. Plus d'un Sauvage m'arrêta sur mon chemin pour faire montre de sa prise en ma présence, & pour jouir en passant de mes applaudissemens. L'amour de la patrie ne me permettoit pas d'être insensible à des succès qui intéressoient la nation. Mais le titre de malheureux est respectable non-seulement à la religion, mais à la simple nature. Ces prisonniers d'ailleurs s'offroient à moi sous un appareil si triste, les yeux baignés de larmes, le visage couvert de sueurs & même de sang, la corde au col. A cet aspect, les senti-



mens de compassion & d'humanité avoient bien droit sur mon cœur. Le rum dont s'étoient gorgés les nouveaux maîtres, avoit échauffé leurs têtes & irrité leur férocité naturelle. Je craignois à chaque instant de voir quelque prisonnier, victime & de la cruauté & de l'ivresse, massacré sous mes yeux, tomber mort à mes pieds; de sorte que j'osois à peine lever la tête, de peur de rencontrer les regards de quelqu'un de ces malheureux. Il me fallut bientôt être témoin d'un spectacle tout autrement horrible que ce que j'avois vu jusques-là.

Ma tente avoit été placée au milieu du camp des Outaouacs. Le premier objet qui se présenta à mes yeux, en y arrivant, fut un grand feu, & des broches de bois plantées à terre désignoient un festin. C'en étoit un. Mais ô Ciel! quel festin! Les restes d'un cadavre Anglois écorché & décharné plus de moitié. J'apperçus un moment après, ces inhumains mangeant avec une famélique avidité de cette chair humaine; je les vis puiser à grandes cuillers leur détestable bouillon, & ne pouvoir s'en rassasier. On m'y apprit qu'ils s'étoient disposés à ce régal, en buvant à pleins

crânes le sang humain ; leurs visages encore barbouillés, & leurs levres teintes assuroient la vérité du rapport. Ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'ils avoient placé tout auprès une dizaine d'Anglois pour être spectateurs de leur infâme repas. L'Outaouac approche de l'Abnakis ; je crus qu'en faisant à ces monstres d'inhumanité quelque douce représentation, je gagnerois quelque chose sur eux. Je me flattois. Un jeune déterminé prit la parole, & me dit en mauvais François : *toi avoir le goût François, moi Sauvage, cette viande bonne pour moi.* Il accompagna son discours par l'offre qu'il me fit d'un morceau de grillade Angloise. Je ne répliquai rien à son raisonnement digne d'un barbare ; quant à ses offres, on s'imagine aisément avec quelle horreur je les rejettai.

Instruit par l'inutilité de cette tentative, que mes secours ne pouvoient qu'être tout-à-fait infructueux pour les morts, je me tournai du côté des vivans, dont le sort me paroissoit cent fois plus à plaindre. J'allai aux Anglois : un de la troupe fixa mon attention : aux ornemens militaires dont il étoit encore paré, je reconnus un Officier ;  
fur

sur-le-champ mon parti fut pris de l'acheter, & de lui assurer sa liberté avec la vie. Je m'approchai dans cette vue d'un vieillard Outaouac, persuadé que le froid de la vieillesse ayant modéré sa férocité, je le trouverois plus favorable à mon dessein; je lui tendis la main, en le saluant poliment, dans l'espérance de me le gagner par ces manieres prévenantes; mais ce n'étoit pas un homme avec qui j'avois à traiter, c'étoit pis qu'une bête féroce, qu'on adoucît au moins par des caresses. *Non*, me dit-il, d'un ton foudroyant & menaçant, tout propre à remplir de frayeur, si j'avois été dans ce moment susceptible d'autres sentimens que ceux qu'inspirent la compassion & l'horreur. *Non*, je ne veux point de tes amitiés, retire-toi. Je ne crus pas devoir attendre qu'il me réitérât un compliment de cette espece; je lui obéis.

J'allai me renfermer dans ma tente, & m'y livrer aux réflexions que la religion & l'humanité peuvent suggérer dans ces sortes de circonstances. Je ne pensai point à prendre des mesures pour précautionner mes Abnakis contre des excès si crians. Quoique l'exemple soit un écueil redoutable pour tous les hom-

mes en matière de tempérance & de mœurs, ils étoient incapables de se porter à ces extrémités ; on leur doit même cette justice, que dans les temps où ils étoient plongés le plus avant dans les ténèbres du paganisme, jamais ils n'ont mérité l'odieux nom d'anthropophages. Leur caractère humain & docile sur cet article les distinguoit dès lors de la plus grande partie des Sauvages de ce continent. Ces considérations me conduisirent bien avant dans la nuit.

Le lendemain, à mon réveil, je comptois qu'il ne resteroit plus autour de ma tente aucun vestige du repas de la veille. Je me flattois que les vapeurs de la boisson dissipées, & l'émotion inséparable d'une action étant apaisée, les esprits seroient devenus plus raffis & les cœurs plus humains. Je ne connoissois pas le génie & le goût Outaouac. C'étoit par choix, par délicatesse, par friandise, qu'ils se nourrissoient de chair humaine. Dès l'aurore ils n'avoient rien eu de si pressé que de recommencer leur exécrable cuisine. Déjà ils n'attendoient plus que le moment désiré où ils pussent assouvir leur faim plus que canine, en dévorant les tristes restes du

cadavre de leur ennemi. J'ai déjà dit que nous étions trois Missionnaires attachés au service des Sauvages. Durant toute la campagne notre logement fut commun, nos délibérations unanimes, nos démarches uniformes & nos volontés parfaitement conformes. Cette intelligence ne servit pas peu à adoucir les travaux inséparables d'une course militaire. Après nous être concertés, nous jugeâmes tous que le respect dû à la majesté de nos mysteres ne nous permettoit pas de célébrer le sacrifice de l'Agneau sans tache dans le centre même de la barbarie. D'autant mieux que ces peuples adonnés aux plus bizarres superstitions, pouvoient abuser de nos plus respectables cérémonies, pour en faire la matiere ou même la décoration de leurs jongleries. Sur ce fondement, nous abandonnâmes ce lieu pros crit par tant d'abominations, pour nous enfoncer dans les bois. Je ne pus faire ce mouvement, sans me séparer tant soit peu de mes Abnakis. J'y étois autorisé, ce semble; j'eus presque lieu cependant de regretter mon premier campement, vous en jugerez par les suites. Je ne fus pas plutôt établi dans mon nouveau domicile, que je vis se

renouveler dans les cœurs de mes Néophytes leur ardeur à s'approcher du tribunal de la pénitence. La foule en grossit si fort, que j'avois peine à suffire à leur empressement. Ces occupations jointes aux autres devoirs de mon ministère, remplirent si bien quelques-unes de mes journées, qu'elles disparurent presque sans que je m'en apperçusse. Heureux si je n'eusse eu à me prêter qu'à de si dignes fonctions; tout mon sang, ce n'auroit pas été trop pour payer ce bonheur : mais les consolations des Ministres de Jesus-Christ ne sont pas durables ici bas, parce que les succès des travaux entrepris pour la gloire de leur Maître ne le sont pas. Trop d'ennemis conspirent à les traverser, pour ne pas jouir enfin du triste triomphe d'y réussir.

Tandis que plusieurs de mes Abnakis ménageoient en Chrétiens leur réconciliation & leur grace auprès du Seigneur, d'autres cherchoient en téméraires à irriter sa colere & à provoquer ses vengeances. La boisson est la passion favorite, le foible universel de toutes les Nations Sauvages, & par malheur il n'est que trop de mains avides qui la leur versent, en dépit des

loix divines & humaines. Il n'est pas douteux que la présence du Missionnaire, par le crédit qu'il tient de son caractère, n'obvie à bien des désordres. Par les raisons que j'ai déduites plus haut, je m'étois un peu éloigné de mes gens, j'en étois séparé par un petit bois. Je ne pouvois m'aviser de le franchir de nuit pour aller observer si le bon ordre régnoit dans leur camp, sans m'exposer à quelque sinistre aventure, non seulement de la part des Iroquois attachés au parti Anglois, lesquels, à la porte même du camp, avoient enlevé quelques jours auparavant la chevelure à un de nos grenadiers, mais encore de la part de nos Idolâtres sur lesquels l'expérience m'avoit appris qu'on ne pouvoit faire de fonds. Quelques jeunes Abnakis, joints à des Sauvages de différentes Nations, profitèrent de mon absence & des ténèbres de la nuit, pour aller, à la faveur du sommeil général, dérober à la fourdine de la boisson dans les tentes Françoises. Une fois nantis de leur précieux trésor, ils se hâtèrent d'en faire usage, & bientôt les têtes furent dérangées. L'ivresse sauvage est rarement tranquille, presque toujours bruyante. Celle-ci éclata d'abord

par des chansons , par des danſes , par du bruit en un mot , & finit par des coups. A la pointe du jour , elle étoit dans le fort de ſes extravagances : ce fut la premiere nouvelle dont je fus ſervi à mon réveil. J'accourus promptement à l'endroit d'où partoît le tumulte. Tout y étoit dans l'alarme & dans l'agitation. C'étoit l'ouvrage des ivrognes. Tout rentra bientôt dans l'ordre par la docilité de mes gens. Je les pris ſans façon par la main l'un après l'autre. Je les conduiſis ſans réſiſtance dans leur tente où je leur ordonnai de repoſer.

Le ſcandale paroïſſoit appaiſé lorſqu'un Moraïgan naturalifé Abnakis , & adopté par la Nation , renouvella la ſcene ſur un ton un peu plus ſérieux ; après s'être pris de parole avec un Iroquois , ſon compagnon de débauches , ils en vinrent aux mains. Le premier , beaucoup plus vigoureux , après avoir terraffé ſon adverſaire , faiſoit pleuvoir ſur lui une grêle de coups ; & qui plus eſt , lui déchiroit les épaules à belles dents. Le combat étoit le plus échauffé , lorſque je les atteignis : je ne pouvois emprunter d'autres ſecours que celui de mes bras pour



séparer les combattans, les Sauvages se redoutant trop mutuellement pour s'ingérer jamais, à quelque prix que ce soit, dans les disputes des uns & des autres. Mais mes forces ne répondoient point à la grandeur de l'entreprise, & le victorieux étoit trop animé pour relâcher sitôt sa proie. Je fus tenté de laisser ces furieux se punir par leurs mains de leurs excès; mais je craignois que la scène ne fût ensanglantée par la mort d'un des champions: je redoublai mes efforts. A force de secouer l'Abnakis, il sentit enfin qu'on le secouoit, il tourne alors la tête: ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il me reconnut, il ne se mit pas néanmoins à la raison, il lui fallut quelques momens pour se remettre; après quoi il donna à l'Iroquois le champ libre pour s'évader, dont celui-ci profita de bonne grace.

Après avoir pris des mesures pour obvier au renouement de la partie, je me retirai plus fatigué qu'on ne sçauroit croire de la course que je venois de faire; mais il me fallut bien-tôt recommencer; je fus averti qu'une troupe de mes guerriers assemblés sur le rivage, autour des bateaux où étoit le dépôt

des poudres , s'y amusoit à faire le coup de fusil , en dépit de la garde , & au mépris même des ordres , ou plutôt des prières des officiers ; car le sauvage est son Maître & son Roi , & il porte par-tout avec lui son indépendance. Je n'avois pas pour cette fois à lutter contre l'ivresse ; il ne s'agissoit que de réprimer la jeunesse inconsidérée de quelques étourdis ; aussi la décision fut prompte. Imaginez-vous une foule d'écoliers qui redoutent les regards de leurs maîtres. Tels furent à ma présence ces guerriers si redoutables : ils disparurent à mon approche , au grand étonnement des François. A peine pus-je en joindre un seul à qui je demandai , d'un ton d'indignation , s'il étoit las de vivre , ou s'il avoit conjuré notre perte ? Il me répondit , d'un ton fort radouci : non , mon pere. Pourquoi donc , ajoutai-je , pourquoi allez-vous vous exposer à sauter en l'air , & nous faire sauter nous - mêmes par l'embrasement des poudres ? Taxe - nous d'ignorance , répliqua-t-il , mais non de malice. Nous ignorions qu'elles fussent si près. Sans faire tort à sa probité , on pouvoit suspecter la vérité de son excuse ; mais c'étoit beaucoup qu'il voulût descendre

à une justification , & plus encore qu'il voulût mettre fin à son dangereux badinage , ce qu'il exécuta sur le champ.

L'inaction à laquelle je voyois condamnés nos Sauvages Chrétiens , jointe à leur mélange avec tant de nations idolâtres , me faisoit trembler , non pour leur religion , mais pour leur conduite. Je soupirois après le jour où les préparatifs nécessaires pour l'expédition une fois consommés , on pourroit se mettre en mouvement. L'esprit occupé , le cœur est plus en sûreté. Il arriva enfin ce moment si désiré. M. le Chevalier de Lévi , à la tête de trois mille hommes , avoit pris la route par terre , le vendredi vingt-neuvième de Juillet , afin d'aller protéger la descente de l'armée qui devoit aller par eau. Sa marche n'eut aucune de ces facilités que fournissent en Europe ces grands chemins faits avec une magnificence Royale pour la commodité des troupes. Ce fut d'épaisses forêts à percer , des montagnes escarpées à franchir , des marais boueux à traverser. Après une marche forcée de toute une journée , c'étoit beaucoup si on se trouvoit en avant de trois lieues , de sorte qu'il fallut cinq jours pour en

faire un trajet de douze. Sur ces obstacles, qu'on avoit bien prévus, le départ de ce corps avoit précédé de quelques jours. Ce fut le dimanche que nous nous embarquâmes avec les Sauvages seulement, qui pouvoient faire un gros de douze cens hommes alors, les autres étant partis par terre.

Nous n'eûmes pas fait quatre à cinq lieues sur le lac, que nous apperçûmes des marques sensibles de notre dernière victoire : c'étoient des berges angloises abandonnées, qui, après avoir flotté long-temps au gré des eaux & des vents, étoient enfin allées échouer sur la greve. Mais le spectacle le plus frappant, fut une assez grande quantité de cadavres Anglois, étendus sur le rivage, ou épars çà & là dans les bois. Les uns étoient hachés par morceaux, & presque tous étoient mutilés de la façon la plus affreuse. Que la guerre me parut un fléau terrible ! Il auroit été bien consolant pour moi de procurer de ma main les honneurs de la sépulture à ces tristes restes de nos ennemis ; mais ce n'étoit que par condescendance qu'on avoit débarqué dans cette anse. Ce fut un devoir & une nécessité pour nous de nous remettre incessamment en route,

conformément aux ordres qui nous pres-  
soient de nous rendre. Nous abordâmes  
sur le soir au lieu qui nous avoit été  
assigné pour camper. C'étoit une côte  
semée de ronces & d'épines, qui étoit  
le repaire d'une multitude prodigieuse  
de serpens à sonnettes. Nos sauvages,  
qui leur donnerent la chasse, en attrap-  
erent plusieurs qu'ils m'apportèrent.

Ce reptile venimeux, s'il en fût ja-  
mais, a une tête dont la petitesse ne  
répond pas à la grosseur de son corps ;  
sa peau est quelquefois régulièrement  
tachetée d'un noir foncé, & d'un jaune  
pâle ; d'autres fois, elle est entièrement  
noire. Il n'est armé d'aucun éguillon,  
mais ses dents sont extrêmement affilées.  
Il a l'œil vif & brillant ; il porte sous  
la queue plusieurs petites écailles, qu'il  
enfle prodigieusement, & qu'il agite  
violemment l'une contre l'autre, quand  
il est irrité. Le bruit qui en résulte, a  
occasionné le nom sous lequel il est  
connu. Son fiel boucanné est un spécifique  
contre le mal de dent. Sa chair, aussi  
boucannée & réduite en poudre, passe  
pour un excellent fébrifuge. Du sel mâ-  
ché & appliqué sur la plaie, est un  
topique assuré contre ses morsures, dont

le venin est si prompt qu'il donne la mort dans moins d'une heure.

Le lendemain, sur les quatre heures du soir, M. de Moncalm arriva avec le reste de l'armée. Il fallut nous remettre en route malgré un déluge de pluie qui nous inondoit. Nous marchâmes presque toute la nuit, jusqu'à ce que nous distinguâmes le camp de M. de Levi, à trois feux placés en triangle sur la croupe d'une montagne. Nous fîmes halte dans cet endroit, où l'on tint un conseil général, après lequel les troupes de terre se mirent de nouveau en marche vers le fort George, distant seulement de quatre lieues. Ce ne fut que vers le midi que nous remontâmes en canot. Nous nagions lentement pour donner le temps aux bateaux chargés de l'artillerie de nous suivre. Il s'en falloit bien qu'ils le pussent. Sur le soir, nous avions plus d'une grande lieue d'avance. Cependant, comme nous étions arrivés à une baie dont nous ne pouvions doubler la pointe sans nous découvrir entièrement aux ennemis, nous nous déterminâmes, en attendant de nouveaux ordres, d'y passer la nuit. Elle fut marquée par une petite action, qui fut le prélude du siège.

Sur les onze heures , deux berges parties du fort parurent sur le lac. Elles naviguoient avec une assurance & une tranquillité dont elles ne tarderent pas à revenir. Un de mes voisins , qui veilloit pour la sûreté générale , les distingua dans un assez grand éloignement. La nouvelle fut portée à tous les Sauvages , & les préparatifs pour les recevoir , terminés avec une promptitude & un silence admirables. Je fus sommé dans l'instant de pourvoir à ma sûreté , en gagnant la terre , & de-là l'intérieur des bois. Ce ne fut point par une bravoure déplacée dans un homme de mon état que je fis la fourde oreille à l'avis qu'on avoit la bonté de me donner ; mais je ne le croyois pas sérieux , parce que je croyois avoir des titres pour suspecter la vérité de la nouvelle. Quatre cens bateaux ou canots , qui couvroient depuis deux jours la surface des eaux du lac Saint-Sacrement , formoient un attirail trop considérable pour avoir pu échapper aux yeux attentifs & éclairés d'un ennemi. Sur ce principe , j'avois peine à me persuader que deux berges eussent la témérité , je ne dis pas de se mesurer , mais de se présenter devant des forces si supérieures ; je raisonnois , & il ne falloit

qu'ouvrir les yeux. Un de mes amis ; spectateur de tout , m'avertit encore , d'un ton trop sérieux , pour ne pas me rendre , que j'étois déplacé. Il avoit raison. Un bateau assez vaste réunissoit tous les Missionnaires. On y avoit mis une tente pour nous mettre à l'abri des injures de l'air , pendant les nuits assez froides dès-lors sous ce climat ; ce pavillon , ainsi dressé , formoit en l'air une espece d'ombrage qu'on découvroit aisément à la lueur des étoiles. Curieux de s'éclaircir , c'étoit là directement que tendoient les Anglois. Faire une telle route , & courir à la mort , c'étoit à peu près la même chose. Peu , en effet , l'auroient échappée , si , par bonheur pour eux , une petite aventure ne nous eut trahis de quelques momens trop tôt. Un des moutons de notre armée se prit à bêler ; à ce cri , qui déceloit l'embuscade , les ennemis tournerent face , firent route vers le rivage opposé , & forcerent de rames pour s'y fauver à la faveur des ténèbres & des bois. Cette manœuvre aussi-tôt reconnue , que faire ? douze cens Sauvages s'ébranlerent , & volerent à leur poursuite avec des hurlemens aussi effrayans par leur continuité que par leur nombre. Cependant , des



deux côtés, on sembla d'abord se respecter ; pas un seul coup de fusil ne fut lâché. Les agresseurs n'ayant pas eu le temps de se former , craignoient de se tirer mutuellement, & vouloient d'ailleurs des prisonniers. Les fugitifs employoient plus utilement leurs bras à accélérer leur fuite. Ils touchoient presque au terme, lorsque les Sauvages , qui s'aperçurent que leur proie échappoit , firent feu. Les Anglois, ferrés de trop près par quelques canots avant-coureurs , furent obligés d'y répondre. Bientôt un silence sombre succéda à tout ce fracas. Nous étions dans l'attente d'un succès, lorsqu'un faux brave s'avisa de se faire honneur dans l'histoire fabuleuse du combat, auquel il n'avoit sûrement pas assisté. Il débuta par assurer que l'action avoit été meurtrière pour les Abnakis. C'en fut assez pour me mettre en action. Muni des Saintes-Huiles, je me jettai avec précipitation dans un canot, pour aller au-devant des combattans. Je priois à chaque instant mes guides de faire diligence. Il n'en étoit pas besoin, du moins pour moi. Je fis rencontre d'un Abnakis, qui, mieux instruit , parce qu'il avoit été plus brave , m'apprit que cette action si meurtrière s'étoit terminée à un Ni-

pistingue tué & un autre blessé à l'abordage. Je n'attendis pas le reste de son récit ; je me pressai d'aller rejoindre nos gens pour céder ma place à M. Mathavet , Missionnaire de la nation Nipistingue. J'arrivois par eau , lorsque M. de Montcalm , qui , au bruit de la mousqueterie , avoit pris terre un peu au-dessous , arriva à travers les bois , il apprit que je venois de la découverte , & s'adressa à moi pour être mieux au fait : mon Abnakis , que je rappelai , lui fit un court récit du combat. L'obscurité de la nuit ne permettoit pas de sçavoir le nombre des morts ennemis ; on s'étoit saisi de leurs berges , & on leur avoit fait trois prisonniers. Le reste erroit à l'aventure dans les bois : M. de Montcalm , charmé de ce détail , se retira pour aller aviser , avec sa prudence accoutumée , aux opérations du lendemain.

Le jour commençoit à peine à paroître , que la partie de la nation Nipistingue procéda à la cérémonie des funérailles de leur frere , tué sur la place dans l'action de la nuit précédente , & mort dans les erreurs du paganisme. Ces obsèques furent célébrées avec toute la pompe & l'appareil sauvage

Le cadavre avoit été paré de tous les ornemens, ou plutôt surchargé de tous les atours que la plus originale vanité puisse mettre en œuvre dans des conjonctures assez tristes par elles-mêmes. Colliers de porcelaine, bracelets d'argent, pendans d'oreilles & de nez, habits magnifiques, tout lui avoit été prodigué, on avoit emprunté le secours du fard & du vermillon, pour faire disparaître, sous ces couleurs éclatantes, la pâleur de la mort, & pour donner à son visage un air de vie qu'il n'avoit pas. On n'avoit oublié aucune des décorations d'un militaire sauvage : un hausse-col, lié avec un ruban de feu, pendoit négligemment sur la poitrine; le fusil appuyé sur son bras, le casse-tête à la ceinture, le calumet à la bouche, la lance à la main, la chaudiere remplie à ses côtés. Sous cette attitude guerrière & animée, on l'avoit assis sur une éminence revêtue de gazon, qui lui servoit de lit de parade. Les Sauvages rangés en cercle autour de ce cadavre, garderent pendant quelques momens un silence sombre, qui n'imitoit pas mal la douleur. L'Orateur le rompit en prononçant l'oraison funebre du mort; ensuite succéderent les chants & les danses, accompagnés

du son des tambours de basque , entourés de grelots. Dans tout cela écloit je ne sçais quoi de lugubre qui répondoit assez à une triste cérémonie. Enfin , le convoi funebre fut terminé par l'inhumation du mort , auprès duquel on eut bien soin d'enterrer une bonne provision de vivres , de crainte , sans doute , que par le défaut de nourriture , il ne mourût une seconde fois. Ce n'est point en témoin oculaire que je parle ; la présence d'un Missionnaire ne quadreroit gueres avec ces sortes de cérémonies , dictées par la superstition , & adoptées par une stupide crédulité ; je tiens ce récit des spectateurs.

Cependant la baie dans laquelle nous avions mouillé , retentissoit de toutes parts de bruits de guerre. Tout y étoit en mouvement & en action. Notre artillerie , qui consistoit en trente - deux pieces de canons & cinq mortiers , posés sur des plates-formes , qui étoient assises sur des bateaux amarrés ensemble , défila la premiere. En dépassant la langue de terre qui nous déroboit à la vue de l'ennemi , on eut soin de faire le fort par une décharge générale , qui ne fut d'abord que de pure cérémonie , mais qui en annonçoit de plus

férieuses. Le reste de la plus petite flotte suivit , mais lentement. Déjà un gros de Sauvages avoit assis son camp sur les derrieres du fort George, ou sur le chemin du fort Lydis, pour couper toute communication entre les deux forts Anglois. Le corps de M. le Chevalier de Levi occupoit les défilés des montagnes, qui conduisoient au lieu projeté de notre débarquement. A la faveur de ces mesures si sages, notre descente se fit sans opposition, à une bonne demi-lieue au-dessous du fort. Les ennemis avoient trop affaire chez eux pour entreprendre d'y venir former des obstacles. Ils ne s'attendoient à rien moins qu'à un siège. Je ne sçais trop de quel principe partoît leur confiance. Les environs de leurs forts étoient occupés par une multitude de tentes encore toutes dressées à notre arrivée ; on y remarquoit une quantité de baraques propres à favoriser les assiégeans. Il fallut nettoyer ces dehors, détendre les tentes, brûler les baraques ; ces mouvemens ne purent se faire sans essuyer bien des décharges de la part des Sauvages, toujours attentifs à profiter des avantages qu'on leur donne. Leur feu auroit été bien plus vif & plus meur-

trier, si un autre objet n'eût amusé une partie de leur attention. Des troupeaux de bœufs & de chevaux, qu'on n'avoit pas eu le temps de mettre à couvert, erroient dans les bas fonds, situés au voisinage du fort. Les Sauvages se firent d'abord une occupation de donner la chasse à ces animaux; cent cinquante bœufs tués ou pris, cinquante chevaux furent d'abord les fruits de cette petite guerre; mais ce n'étoit-là que comme les préliminaires & les dispositifs du siège.

Le fort George étoit un quarré flanqué de quatre bastions; les courtines en étoient fraisées; les fossés creusés à la profondeur de dix-huit à vingt pieds, l'escarpe & la contrescarpe étoient talutées de sable mouvant; les murs étoient formés de gros pins terrassés & soutenus par des pieux extrêmement massifs, d'où il résultoit un terre-plain de quinze à dix-huits pieds qu'on avoit eu soin de sabler tout-à-fait. Quatre à cinq cens hommes le défendoient à l'aide de dix-neufs canons, dont deux de trente-six, les autres de moindre calibre, & de quatre à cinq mortiers. La place n'étoit protégée par aucun autre ouvrage extérieur que par un rocher fortifié, re-

vêtu de palissades assurées par des monceaux de pierres. La garnison en étoit de dix-sept cens hommes, & rafraîchissoit sans cesse celle du fort. La principale défense de ce retranchement consistoit dans son assiette qui dominoit tous les environs, & qui n'étoit accessible à l'artillerie que du côté de la place, à raison des montagnes & des marais qui en bordoient les différentes avenues. Tel étoit le fort George, selon les connoissances que j'ai prises sur les lieux après la reddition de la place; il n'étoit pas possible de l'investir & de lui boucher entièrement tous les passages. Six mille François ou Canadiens & dix sept cens Sauvages, qui faisoient toutes nos forces, ne répondoient point à l'immensité du terrain qu'il auroit fallu embrasser pour y parvenir. A peine vingt mille hommes auroient-ils pu y suffire. Les ennemis jouirent donc toujours d'une porte de derriere pour se glisser dans les bois, ce qui auroit pu leur servir d'une utile ressource, s'ils n'avoient pas eu en tête des Sauvages; mais rarement échappe-t-on de leurs mains par cette voie. Leurs quartiers étoient d'ailleurs placés sur le chemin Lydis, si fort au voisinage des bois, & où ils

battoient si souvent l'estrade, que ç'auroit été bien avanturer sa vie que d'y chercher un asyle. A peu de distance étoient logés les Canadiens portés sur le sommet des montagnes, & toujours à portée de leur donner la main. Enfin les troupes réglées venues de France, à qui proprement appartenoient les travaux du siege, occupoient la lisiere des bois fort près du terrain où devoit s'ouvrir la tranchée; suivoit le camp de réserve, muni de forces suffisantes pour le mettre à couvert de toute insulte.

Ces arrangemens pris, M. le Marquis de Montcalm fit porter à l'ennemi des propositions qui lui auroient épargné bien du sang & bien des larmes, si elles eussent été acceptées. Voici à-peu-près en quels termes étoit conçue la lettre de sommation qui fut adressée à M. Moreau, Commandant de la place au nom de Sa Majesté Britannique. *Monsieur, j'arrive avec des forces suffisantes pour emporter la place que vous tenez, & pour couper tous les secours qui pourroient vous venir d'ailleurs; je compte à ma suite une foule de nations Sauvages que la moindre effusion de sang pourroit aigrir au point de les arracher pour toujours*



à tous sentimens de modération & de clémence. L'amour de l'humanité m'engage à vous sommer de vous rendre dans un temps où il ne me sera pas impossible de les faire descendre à une composition honorable pour vous & utile pour tous. J'ai , &c. signé Montcalm. Le porteur de la lettre fut M. Fontbrane, Aide de camp de M. de Levi. Il fut accueilli par MM. les Officiers Anglois, dont plusieurs étoient de sa connoissance, avec une politesse & des égards dont les loix de l'honneur ne dispensent personne, quand il fait la guerre en honnête homme. Mais cette favorable réception ne décida de rien pour la reddition de la place, il y parut par la réponse. La voici : *Monsieur le Général Montcalm, je vous suis obligé en particulier des offres gracieuses que vous me faites ; mais je ne puis les accepter : je crains peu la barbarie. J'ai d'ailleurs sous mes ordres des Soldats déterminés comme moi à périr ou à vaincre J'ai , &c.* signé Moreau. La fierté de cette réponse fut bientôt publiée au bruit d'une salve générale de l'artillerie ennemie. Il s'en falloit bien que nous fussions en état de riposter sur le champ. Avant que de venir à bout d'établir une batterie, il falloit transporter nos canons l'espace d'une

bonne demi-lieue à travers les rochers & les bois. Grace à la voracité des Sauvages, nous ne pouvions emprunter pour cette manœuvre le secours d'aucune de nos bêtes de somme. Ennuyés, disoient, ils de la viande salée, ils n'avoient point fait de difficulté de s'en saisir & de s'en régaler quelques jours auparavant sans consulter que leur appétit; mais au défaut de ce secours, tant de bras animés par le courage & par le zele envers le Souverain, se prêtèrent de si bonne grace au travail, que les obstacles bientôt applanis & vaincus, l'ouvrage fut porté à sa perfection. Durant tous ces mouvemens, j'étois logé auprès de l'Hopital où j'espérois d'être à portée de donner aux mourans & aux morts les secours de mon ministère. J'y demeurai quelques temps sans avoir la moindre nouvelle de mes Sauvages. Ce silence m'inquiétoit; j'avois une grande envie de les assembler encore une fois pour profiter des périlleuses conjonctures où ils étoient, & pour les amener tous, s'il étoit possible, à des sentimens avoués par la religion. Sur cela je pris le parti de les aller chercher. Le voyage avoit ses difficultés & ses périls, outre sa longueur; il  
me

me fallut passer au voisinage de la tranchée, où un Soldat occupé à admirer le prodigieux effet d'un boulet de canon sur un arbre, fut bientôt lui-même, à quelque pas de moi, la victime de son indiscretion. En faisant ma route, je vous avouerai que je fus frappé de l'air dont se portoient les François & les Canadiens aux travaux pénibles & hasardeux auxquels on les occupoit. A voir la joie avec laquelle ils transportoient à la tranchée les fascines & les gabions, vous les auriez pris pour des gens invulnérables au feu vif & continu de l'ennemi. Une pareille conduite annonce bien de la bravoure & bien de l'amour pour la patrie ; aussi est-ce là le caractère de la nation. Je parcourus tous les quartiers, sans trouver que quelques pelotons d'Abnakis dispersés çà & là, de sorte que je fus de retour de ma course, sans avoir autre chose que le mérite de la bonne volonté. Ainsi éloigné de mes gens, je ne pus gueres leur être de grande utilité : mais mes services y furent du moins de quelque usage en faveur d'un prisonnier Moraigan, dont la nation est dans les intérêts, & presque totalement sous la domination de l'Angleterre. C'étoit un homme dont la

figure n'avoit assurément rien de revenant & de gracieux. Une tête énorme par sa grosseur avec de petits yeux, une corpulence épaisse & massive jointe à une taille raccourcie, des jambes grosses & courtes, tous ces traits & bien d'autres lui fournissoient, sans contredit, de justes titres pour avoir place parmi les hommes difformes; mais pour être disgracié de la nature, il n'en étoit pas moins homme, c'est-à-dire, qu'il n'avoit pas moins droit aux attentions & aux égards de la charité chrétienne; il n'étoit pourtant que trop la victime autant de sa mauvaise mine, que de sa malheureuse fortune. Il étoit lié à un tronc d'arbre, où sa figure grotesque attiroit la curiosité des passans; les huées ne lui furent pas d'abord épargnées, mais les mauvais traitemens vinrent après, jusques-là, que d'un soufflet rudement appliqué, on lui arracha presque un œil de la tête. Ce procédé me révolta; je vins au secours de l'affligé, d'auprès de qui je chassai tous les spectateurs avec un ton d'autorité que je n'aurois sans doute osé jamais prendre si j'avois été moins sensible à son malheur. Je fis sentinelle à ses côtés une partie de la journée; enfin je fis si bien que je vins à

bout d'intéresser les Sauvages ( les maîtres ) en sa faveur , de sorte qu'il ne fut plus besoin de ma présence pour le dérober à la persécution. Je ne sçais s'il fut trop sensible à mes services ; du moins un coup d'œil sombre fut tout ce que j'en tirai ; mais indépendamment de la religion , j'étois trop payé par le seul plaisir d'avoir secouru un malheureux. Il ne manquoit pas de gens dont le sort étoit aussi à plaindre. Chaque jour l'activité & la bravoure sauvage multiplioit les prisonniers , c'est-à-dire , les misérables. Il n'étoit pas possible à l'ennemi de faire un pas hors de la place , sans s'exposer , ou à la captivité , ou à la mort , tant les Sauvages étoient alertes. Jugez-en par ce seul récit. Une femme Angloise s'avisa d'aller ramasser des herbages dans les jardins potagers presque contigus aux fossés de la place. Sa hardiesse lui coûta cher : un Sauvage , caché dans un quarré de choux , l'apperçut , & avec son fusil , la coucha sur le carreau. Il n'y eut jamais moyen que les ennemis vinssent enlever son cadavre , le vainqueur toujours caché fit sentinelle tout le jour , & lui enleva la chevelure.

Cependant toutes les Nations sauva-

ges s'ennuyoient fort du silence de nos gros fusils ; c'est ainsi qu'ils désignent nos canons : il leur tarδοit de ne plus faire seuls les frais de la guerre , de sorte que pour les contenter , il fallut hâter la tranchée , & y dresser notre première batterie. La première fois qu'elle joua , ce furent des cris de joie , dont toutes les montagnes retentirent avec fracas. Il ne fut pas nécessaire , durant tous le cours du siège , de se donner grands mouvemens pour être instruit du succès de notre artillerie. Le cris des Sauvages en portoient à tous les momens la nouvelle dans tous les quartiers. Je pensai sérieusement à quitter le mien ; l'inaction où j'y étois condamné , à raison de l'éloignement de mes Néophites , m'y détermina ; mais nous eûmes , avant ce changement , une vive allarme à effuyer. Les fréquens voyages que les ennemis avoient faits pendant le jour vers leurs bateaux , avoient donné à soupçonner qu'ils préparoient quelques grands coups. Le bruit se répandit que leur dessein étoit de venir incendier nos munitions de bouche & de guerre. M. de Launay , Capitaine des Grenadiers dans un Régiment de France , fut proposé pour

veiller à la garde des bateaux qui en étoient les dépositaires. Les dispositions qu'il avoit faites en homme du métier, firent presque regretter que les ennemis ne se fussent pas montrés. Ces alarmes dissipées, je rejoignis mes Abnakis, pour ne plus m'en séparer dans tout le cours de la campagne. Il ne se passa aucun événement remarquable durant quelques jours, que la promptitude & la célérité avec laquelle les ouvrages de la tranchée s'avançoient. La seconde batterie fut établie dans deux jours. Ce fut une nouvelle fête que les Sauvages célébrèrent à la militaire. Ils étoient sans cesse au tour de nos canonniers, dont ils admiroient la dextérité. Mais leur admiration ne fut ni oisive, ni stérile. Ils voulurent essayer de tout pour se rendre plus utiles. Ils s'aviserent de devenir canonniers; un entr'autres se distingua: après avoir pointé lui-même son canon, il donna juste dans un angle rentrant, qu'on lui avoit assigné pour but. Mais il se défendit de réitérer, malgré les sollicitations des François, alléguant, pour raison de son refus, qu'ayant atteint dès son essai le degré de perfection auquel il pouvoit aspirer, il ne devoit plus hasarder sa gloire dans une

seconde tentative. Mais ce qui fut le sujet de leur principal étonnement, ce fut ces divers boyaux qui, formant les différentes branches d'une tranchée, sont autant de chemins souterrains si utiles pour protéger les assiégeans contre le canon des assiégés. Ils examinèrent, avec une avide curiosité, la manière dont nos Grenadiers François s'y prenoient pour donner à ces sortes d'ouvrages le degré d'achèvement qu'ils exigent. Instruits par leurs yeux, ils exercèrent bientôt leurs bras à la pratique. On les vit armés de pèles & de pioches, tirer un boyau de tranchée vers le rocher fortifié, dont l'attaque leur étoit échue en partage. Ils les poussèrent si avant, qu'ils furent bientôt à la portée du fusil. M. de Veillers, frere de M. de Jamonville, Officier, dont le nom seul est un éloge, profita de ces avances pour venir à la tête d'un Corps de Canadiens, attaquer les retranchemens avancés. L'action fut vive, long-temps disputée & meurtrière pour les ennemis. Ils furent chassés de leurs premiers postes, & il est à présumer que les grands retranchemens auroient été emportés ce jour-là même, si leur prise eût dû décider de la reddition de la place. Cha-



que jour étoit signalé par quelque coup d'éclat de la part des François, des Canadiens & des Sauvages.

Cependant les ennemis se soutenoient toujours par l'espérance d'un prompt secours. Une petite aventure, arrivée dans ces conjonctures, dût bien diminuer leur confiance. Nos découvreurs rencontrèrent dans les bois trois courriers partis du Fort Lydis; ils tuerent le premier, prirent le second, & le troisieme se sauva par sa légéreté à la course. On se faisit d'une lettre insérée dans une balle creusée, si bien cachée sur le corps du défunt, qu'elle auroit échappé aux recherches de tout autre, qu'à celles d'un militaire qui se connoît à ces fortes de ruses de guerre. La lettre étoit signée du Commandant du Fort Lydis, & adressée à celui du Fort George. Elle contenoit en substance la déposition d'un Canadien, fait prisonnier la premiere nuit de notre arrivée. Suivant sa déclaration, notre armée se montoit à onze mille hommes, & le Corps de nos Sauvages à deux mille; & notre artillerie étoit des plus formidables. Il y avoit du méconte dans cette supputation. Nos forces y étoient amplifiées bien au-delà du vrai. Cette er-

reur de calcul ne doit point cependant s'attribuer à la fraude & à la supercherie, qui, quoiqu'utiles à la Patrie, ne fauroient se justifier au tribunal de l'honnête homme le plus passionné & le plus national. Jusqu'à cette guerre, les plus nombreuses armées du Canada n'avoient gueres passé huit cens hommes; la surprise & l'étonnement grossissoient les objets à des yeux peu accoutumés à en appercevoir de considérables. J'ai été témoin, dans le cours de la campagne, de méprises bien plus grandes en ce genre. Le Commandant de Lydis concluoit sa lettre par avertir son collègue que les intérêts du Roi son maître ne lui permettant pas de dégarnir sa place, c'étoit à lui à capituler, & à se ménager les conditions les plus avantageuses.

M. de Montcalm ne crut pas pouvoir faire un meilleur usage de cette lettre, que de la faire remettre à son adresse par celui des courriers même qui étoit tombé vivant entre nos mains. Il en reçut de l'Officier Anglois des remerciemens accompagnés de la modeste priere de vouloir bien lui continuer long-tems les mêmes politesses. Un pareil compliment, ou tenoit du badi-

nage , ou promettoit une longue résistance. L'état actuel de la place ne la présageoit pas. Une partie de ses batteries démontées & hors de service par le succès des nôtres , la frayeur répandue parmi les assiégés , qu'on ne rendoit plus soldats , qu'à force de leur verser du rum , les désertions fréquentes en annonçoient la chute prochaine. Telle étoit du moins l'opinion générale des déserteurs , dont la foule auroit été tout autrement considérable , qu'elle n'étoit , si les armes sauvages n'avoient multiplié les périls de la désertion.

Parmi ceux qui vinrent se rendre à nous , il en fut un , Sujet d'une République voisine , & notre fidelle alliée , qui me procura la douce consolation de lui préparer les voies à sa prochaine réconciliation à l'Eglise. J'allai le visiter à l'hôpital , où ses blessures le détenoient. Dès l'entrée de la conversation , je compris qu'il n'étoit pas difficile de faire goûter à un bon esprit les dogmes de la véritable Religion , dès que le cœur étoit dans une situation à ne plus être trop sensible aux trompeuses douceurs des passions humaines.

J'étois à peine de retour de cette course , qui m'avoit coûté une marche

de trois lieues, dont les peines me furent bien adoucies par les motifs qui l'animerent, & par les succès qui la couronnerent, que j'aperçus un mouvement général dans tous les quartiers de notre camp. Chaque Corps s'ébranloit, François, Canadiens & Sauvages, tous couroient aux armes, tous se préparoient à combattre : le bruit de l'arrivée du secours tant attendu de l'ennemi, produisoit cette subite & générale évolution. Dans ces momens d'allarme, M. de Montcalm, avec un sens froid, qui décide le Général, pourvut à la sûreté de nos tranchées, au service de nos batteries, & à la défense de nos bateaux. Il partit ensuite pour aller se remettre à la tête de l'armée.

J'étois assis tranquillement à la porte de ma tente, d'où je voyois défiler nos troupes, lorsqu'un Abnakis vint me tirer de ma tranquillité. Il me dit sans façon : *Mon pere, tu nous a donné parole, qu'au péril de ta vie même, tu ne balancerois pas à nous fournir les secours de ton ministère, nos blessés pourroient-ils venir te chercher ici à travers les montagnes qui te séparent du lieu du combat; nous partons & nous attendons l'effet de tes promesses.* Une apostrophe si énergique me

fit oublier mes fatigues. Je doublai le pas, je perçai au-delà des troupes réglées : enfin après une marche forcée, j'arrivai sur une terre, où mes gens, à la tête de tous les Corps, attendoient le combat. Je députai sur le champ quelques-uns d'entr'eux, pour rassembler ceux qui étoient dispersés. Je me préparois à leur suggérer les actes de religion propres de la circonstance, & à leur donner une absolution générale à l'approche de l'ennemi ; mais ils ne parurent point. M. de Montcalm, pour ne pas perdre le prix de tant de démarches, s'avisa d'un stratagème qui auroit pu faire naître l'occasion d'une action que nous étions venus chercher à si grands frais : il se proposa d'ordonner aux François & aux Canadiens de se livrer mutuellement un combat simulé. Les Sauvages cachés dans les bois devoient faire face aux ennemis, qui ne manqueroient pas de faire une vigoureuse sortie. L'expédient exposé à nos Iroquois, fut d'une invention admirable ; mais ils se retranchèrent sur ce que le jour étoit trop avancé. Le reste des Sauvages eut beau appeler de ce jugement, l'excuse fut jugée de mise & acceptée ; ainsi chacun s'en retourna

dans son poste sans avoir vu que l'appareil d'un combat. Enfin le lendemain, veille de la Saint-Laurent, le septieme jour de notre arrivée, la tranchée poussée jusqu'aux jardins, on se dispo-  
soit à établir notre troisieme & dernière batterie. La proximité du Fort faisoit espérer que, dans trois ou quatre jours, on pourroit donner un assaut général, à la faveur d'une brèche raisonnable, mais les ennemis nous en épargnerent la peine & les dangers; ils arborerent pavillon François, & demanderent à capituler.

Nous touchons à la reddition de la place, & à la sanglante catastrophe qui l'a suivie. Sans doute que tous les coins de l'Europe ont retenti de cette triste scène, comme d'un attentat dont l'odieux rejaillit peut-être sur la Nation, & la flétrit. Votre équité va juger dans le moment, si une imputation si criante porte sur d'autres principes que sur l'ignorance ou la malignité. Je ne rapporterai que des faits d'une publicité & d'une authenticité si incontestable, que je pourrois sans crainte d'être démenti, les appuyer du témoignage même de MM. les Officiers Anglois qui en ont été les témoins & les victimes. M. le Mar-

quis de Montcalm , avant que d'entendre à aucune composition , jugea devoir prendre l'avis de toutes les Nations Sauvages , afin de les adoucir par cette condescendance , & de rendre inviolable le traité par leur agrément. Il en fit assembler tous les chefs , à qui il communiqua les conditions de la capitulation , qui accordoient aux ennemis le droit de sortir de la place avec tous les honneurs de la guerre , & leur imposoit , avec l'obligation de ne point servir de dix-huit mois contre Sa Majesté Très-Chrétienne , celle de rendre la liberté à tous les Canadiens pris dans cette guerre. Tous ces articles furent universellement applaudis : muni du sceau de l'approbation générale , le traité fut signé par les Généraux des deux Couronnes. En conséquence l'Armée Françoisè en bataille s'avança vers la place , pour en prendre possession au nom de Sa Majesté Très - Chrétienne ; tandis que les troupes Angloises rangées en bel ordre , en sortoient pour aller se renfermer jusqu'au lendemain dans les retranchemens. Leur marche ne fut marquée par aucune contravention au droit-des gens. Mais les Sauvages ne tarderent pas à y donner atteinte. Pen-

dant le cérémonial militaire , qui accompagna la prise de possession , ils avoient pénétré en foule dans la place par les embrasures de canons pour procéder au pillage qu'on étoit convenu de leur livrer , mais ils ne s'en tinrent pas à piller : il étoit resté dans les casernes quelques malades , à qui leur état n'avoit pas permis de suivre leurs compatriotes dans l'honorable retraite accordée à leur valeur. Ce furent là les victimes sur lesquelles ils se jetterent impitoyablement , & qu'ils immolèrent à leur cruauté. Je fus témoin de ce spectacle. Je vis un de ces barbares sortir des casernes , où il ne falloit rien moins qu'une insatiable avidité de sang pour y entrer , tant l'infection qui en exhaloit étoit insupportable. Il portoit à la main une tête humaine , d'où découloient des ruisseaux de sang , & dont il faisoit parade comme de la plus belle capture dont il eût pu se saisir,

Ce n'étoit-là qu'un bien léger prélude de la cruelle tragédie du lendemain. Dès le grand matin les Sauvages se rassemblèrent autour des retranchemens. Ils débiterent par demander aux Anglois les marchandises , provisions , toutes les richesses en un mot que leurs yeux in-



téressés pouvoient appercevoir : mais c'étoit des demandes faites sur un ton à annoncer un coup de lance pour prix d'un refus. On se défaisit, on se dépouilla, on se réduisit à rien, pour acheter au moins la vie par ce dépouillement universel. Cette condescendance devoit adoucir les esprits ; mais le cœur des Sauvages ne semble pas fait comme celui des autres hommes : vous diriez qu'il est, par sa nature, le siège de l'inhumanité. Ils n'en furent pas moins disposés à se porter aux plus dures extrémités. Le corps de quatre cens hommes de troupes Françoises, destiné à protéger la retraite des ennemis, arriva & se rangea en haie. Les Anglois commencerent à défiler. Malheur à tous ceux qui fermerent la marche, ou aux traîneurs que l'indisposition ou quelque autre raison séparoit tant soit peu de la troupe. Ce furent autant de morts dont les cadavres joncherent bientôt la terre, & couvrirent l'enceinte des retranchemens. Cette boucherie qui ne fut d'abord que l'ouvrage de quelques Sauvages, fut le signal qui en fit de presque tous autant de bêtes féroces. Ils déchargeoient à droite & à gauche de grands coups de haches à ceux qui leur tomboient sous

la main. Le massacre ne fut cependant pas de durée , ni aussi considérable que tant de furie sembloit le faire craindre ; il ne monta guere qu'à quarante à cinquante hommes. La patience des Anglois qui se contentoient de plier leur tête sous le fer de leurs bourreaux , l'appaîsa tout d'un coup , mais elle ne les amena pas à la raison & à l'équité. En poussant toujours de grands cris , il se mirent à faire des prisonniers.

J'arrivai sur ces entrefaites. Non , je ne crois pas qu'on puisse être homme & être insensible dans de si tristes conjonctures. Le fils enlevé d'entre les bras du pere , la fille arrachée du sein de sa mere , l'époux séparé de l'épouse , des Officiers dépouillés jusqu'à la chemise , sans respect pour leur rang & pour la décence , une foule de malheureux qui courent à l'aventure , les uns vers les bois , les autres vers les tentes Françoises , ceux-ci vers le fort , ceux-là vers tous les lieux qui sembloient leur promettre un asyle : voilà les pitoyables objets qui se présentoient à mes yeux ; cependant les François n'étoient pas spectateurs oisifs & insensibles de la catastrophe. M. le Chevalier de Levi couroit par-tout où le tumulte paroîssoit , le

plus échauffé pour tâcher d'y remédier , avec un courage animé par la clémence si naturelle à son illustre sang. Il affronta mille fois la mort à laquelle , malgré sa naissance & ses vertus , il n'auroit pas échappé , si une providence particulière n'eût veillé à la sûreté de ses jours , & n'eût arrêté les bras sauvages déjà levés pour le frapper. Les Officiers François & les Canadiens imitèrent son exemple avec un zele digne de l'humanité qui a toujours caractérisé la nation ; mais le gros de nos troupes , occupé à la garde de nos batteries & du fort , étoit , par cet éloignement , hors d'état de lui prêter main-forte. De quelle ressource pouvoient être quatre cens hommes contre environ quinze cens Sauvages furieux , qui ne nous distinguoient pas de l'ennemi ? Un de nos Sergens qui s'étoit opposé fortement à leur violence , fut renversé par terre d'un coup de lance. Un de nos Officiers François , pour prix du même zele , avoit reçu une large blessure qui le conduisit aux portes du tombeau ; d'ailleurs , dans ces momens d'allarmes , on ne savoit de quel côté tourner. Les mesures qui sembloient le plus dictées par la prudence aboutissoient à des fins désastreuses &

sinistres. M. de Montcalm, qui ne fut instruit que tard à raison de l'éloignement de sa tente, se porta au premier avis vers le lieu de la scène avec une célérité qui marquoit la bonté & la générosité de son cœur. Il se multiplioit, il se reproduisoit, il étoit partout; prières, menaces, promesses, il usa, il essaya de tout; il en vint enfin à la force. Il crut devoir à la naissance & au mérite de M. le Colonel Yonn, d'arracher d'autorité & avec violence son neveu d'entre les mains d'un Sauvage; mais, hélas! sa délivrance couta la vie à quelques prisonniers que leurs tyrans massacrèrent sur le champ par la crainte d'un semblable coup de vigueur. Le tumulte cependant croissoit toujours, lorsque quelqu'un s'avisa heureusement de crier aux Anglois qui formoient un corps considérable, de doubler le pas. Cette marche forcée eut son effet; les Sauvages, en partie par l'inutilité de leurs poursuites en partie satisfaits de leurs prises, se retirèrent; le peu qui resta fut aisément dissipé. Les Anglois continuèrent tranquillement leur route jusqu'au fort Lydis, où ils n'arriverent que d'abord au nombre de trois ou quatre cens. J'ignore le nombre

de ceux qui ayant gagné les bois , furent assez heureux pour s'y rendre à la faveur du canon qu'on eut soin de tirer pendant plusieurs jours pour les guider. Le reste de la garnison n'avoit cependant pas péri par le fer , & ne gémissoit pas non plus sous le poids des chaînes. Plusieurs avoient trouvé leur salut dans les tentes Françoises ou dans le fort. Ce fut - là où je me rendis , après que le désordre fut une fois apaisé. Une foule de femmes éplorées vinrent en gémissant m'environner. Elles se jettoient à mes genoux ; elles baisoient le bas de ma robe , en poussant de temps en temps des cris lamentables qui me perçoient le cœur. Il n'étoit pas en moi de tarir la cause de leurs pleurs ; elles redemandoient leurs fils , leurs filles , leurs époux dont elles déploroient l'enlèvement. Pouvois-je les leur restituer ? L'occasion du moins ne tarda pas à se présenter de diminuer le nombre de ces misérables ; je l'embrassai avidement. Un Officier François m'avertit qu'un Huron actuellement dans son camp étoit en possession d'un enfant de six mois , dont la mort étoit assurée , si je n'accourois sur le champ à sa délivrance. Je ne balançai point. Je courus en hâte

à la tente du Sauvage , entre les bras de qui j'aperçus l'innocente victime qui baisoit tendrement les mains de son ravisseur , & qui jouoit avec quelques colliers de porcelaine qui le paroient. Ce coup d'œil donna une nouvelle ardeur à mon zele. Je commençai par flatter le Huron par tous les éloges que la vérité pouvoit me permettre de donner à la valeur de sa nation. Il me comprit du premier coup : *Tiens* , me dit-il fort civilement , *vois-tu cet enfant ? je ne l'ai point volé ; je l'ai trouvé délaissé dans une haie ; tu le veux , mais tu ne l'auras pas*. J'eus beau lui remontrer l'inutilité de son prisonnier , sa mort assurée par le défaut de nourriture convenable à la délicatesse de son âge , il me produisit du suif pour le régaler ; ajoutant qu'après tout il trouveroit , en cas de mort , un coin de terre pour l'ensevelir , & qu'il me seroit libre alors de lui donner ma bénédiction. Je répliquai à son discours par l'offre que je lui fis de lui remettre une assez grosse somme d'argent , s'il vouloit se désaisir de son petit captif ; il persista dans la négative ; il se relâcha dans la suite jusqu'à exiger en échange un autre Anglois. S'il n'eût rien diminué de ses pré-

tentions, c'étoit fait de la vie de l'enfant. Je croyois déjà son arrêt de mort porté, lorsque je m'apperçus qu'il tenoit conseil en Huron avec ses compagnons : car jusqu'alors la conversation s'étoit tenue en François qu'il entendoit. Ce pourparler fit luire à mes yeux un rayon d'espérance ; elle ne fut pas trompée. Le résultat fut que l'enfant étoit à moi, si je lui délivrois une chevelure ennemie. La proposition ne m'embarassa point : *Il paroîtra dans peu*, lui répliquai-je en me levant, *si tu es un homme d'honneur*. Je partis en diligence pour le camp d'Abnakis. Je demandai au premier venu, s'il étoit maître de quelque chevelure, & s'il vouloit me faire le plaisir de m'en gratifier. J'eus tout lieu de me louer de sa complaisance ; il délia son sac & me donna le choix. Pourvu d'une de ces barbares dépouilles, je la portois en triomphe, suivi d'une foule de François & de Canadiens curieux de savoir l'issue de l'aventure. La joie me prêta des aîles ; je fus dans un moment à mon Huron. Voilà, lui dis-je en abordant, voilà ton paiement : *Tu as raison*, me répondit-il, *c'est bien une chevelure Angloise, car elle est rouge*. C'est en effet la couleur qui

distingue assez ordinairement les Colons Anglois de ces contrées. *Eh bien ! voilà l'enfant , emporte - le ; il t'appartient.* Je ne lui donnai pas le temps de revenir sur le marché. Je pris sur le champ entre mes mains le petit malheureux. Comme il étoit presque nud , je l'enveloppai dans ma robe. Il n'étoit pas accoutumé à être porté par des mains aussi peu habiles que les miennes. Le pauvre enfant pouffoit des cris qui m'instruisoient autant de ma mal-adresse que de ses souffrances ; mais je me consolai dans l'espérance de le calmer bientôt , en le montrant à des mains plus chéries. J'arrive au fort ; aux cris du petit , toutes les femmes accoururent. Chacune se flattoit de retrouver l'objet de la tendresse maternelle. Elles l'examinèrent avidement ; mais ni les yeux , ni le cœur d'aucune n'y distingua son fils. Elles se retirèrent à l'écart pour donner de nouveau un libre cours à leurs lamentations & à leurs plaintes. Je ne me trouvai pas dans un petit embarras par cette retraite , éloigné de quarante à cinquante lieues de toute habitation Françoisse ; comment nourrir un enfant d'un âge si tendre ? J'étois enseveli dans mes réflexions , lorsque je vis passer un



Officier Anglois qui parloit fort bien la langue François. Je lui dis d'un ton ferme : Monsieur , je viens de racheter ce jeune enfant de la servitude , mais il n'échappera pas à la mort , si vous n'ordonnez à quelqu'une de ces femmes de lui tenir lieu de mere & de l'allaiter , en attendant que je puisse pourvoir à le faire élever ailleurs. Les Officiers François qui étoient présens appuyerent ma demande. Sur cela , il parla à ces femmes Angloises. Une s'offrit à lui rendre ce service , si je voulois répondre de sa vie & de celle de son mari , me charger de leurs subsistances & les faire conduire à Boston par Montreal. J'acceptai sur le champ la proposition ; je priai M. du Bourg-la-Marque de détacher trois Grenadiers pour escorter mes Anglois jusqu'au camp des Canadiens , où je m' flattai de trouver des ressources pour remplir mes nouveaux engagements ; ce digne Officier répondit avec bonté à ma requête.

Je me dispoisois à quitter le fort , lorsque le pere de l'enfant se retrouva blessé d'un éclat de bombe & dans l'impossibilité de se secourir lui-même ; il ne put qu'acquiescer avec plaisir aux dispositions que j'avois faites pour la sûreté

de son fils. Je partis donc accompagné de mes Anglois, sous la sauvegarde de trois grenadiers. Après deux heures d'une marche pénible, mais heureuse, nous arrivâmes au quartier où étoient logés les Canadiens: je n'entreprendrai pas de vous rendre fidèlement la nouvelle circonstance qui couronna mon entreprise: il est des événemens qu'inutilement se flatteroit-on de présenter au naturel. Nous étions à peine aux premières avenues du camp, lorsqu'un cri vif & animé vint subitement frapper mes oreilles; étoit-ce de la douleur? étoit-ce de la joie? C'étoit tout cela & plus encore; car c'étoit la mere, qui de fort loin avoit distingué son fils, tant les yeux de la tendresse maternelle sont éclairés. Elle accourut avec une précipitation qui dénotoit ce qu'elle étoit à cet enfant. Elle l'arracha des mains de l'Angloise avec un empressement qui sembloit désigner la crainte qu'elle avoit qu'on ne le lui enlevât une seconde fois. Il est aisé de s'imaginer à quels transports de joie elle s'abandonna, sur-tout lorsqu'elle fut assurée & de la vie & de la liberté de son mari, à qui elle croyoit avoir fait les derniers adieux; il ne manquoit à leur bonheur que leur réunion.

nion. Je crus la devoir à la perfection de mon ouvrage.

Je repris la route du fort. Mes forces suffirent à peine pour m'y rendre: il étoit plus d'une heure après midi, sans que j'eusse pris aucune nourriture. Aussi je tombai presque en défaillance en y arrivant. La politesse & la charité de MM. les Officiers François m'eut bientôt mis en état de continuer la bonne œuvre. Je fis chercher l'Anglois en question, mais les recherches furent pendant plusieurs heures sans succès. Les douleurs de sa blessure l'avoient obligé de se retirer dans le lieu le plus solitaire du fort, pour y prendre du repos; on le trouva enfin. Je me disposois à l'emmener, lorsque son épouse & son fils reparurent. Les ordres avoient été donnés de ramasser tous les Anglois dispersés dans les différens quartiers, au nombre de près de cinq cens, & de les conduire au fort, afin qu'on pût pourvoir plus sûrement à leur subsistance, en attendant qu'on pût les faire conduire à Orange. Ce qui fut heureusement exécuté quelques jours après. Les démonstrations de joie furent renouvelées avec encore plus d'épanchement qu'auparavant. Les remerciemens ne me furent pas épargnés, non-seule-

ment de la part des intéressés, mais encore de MM. les Officiers Anglois ; qui eurent la bonté de me les réitérer plus d'une fois. Quant à leurs offres de service, elles ne m'ont flatté que par les sentimens d'où elles partoient. Un homme de mon état n'a aucune récompense à attendre que de Dieu seul.

Je ne dois pas passer ici sous silence le prix qu'a eu de sa charité l'autre femme Angloise qui s'étoit obligée à servir de mere à l'enfant en l'absence de la vraie mere, la Providence lui ménagea par l'entremise de M. Picquet le recouvrement du fils qui lui avoit été injustement ravi. Je restai encore quelques jours aux environs du fort, où mon ministere ne fut pas infructueux, soit envers quelques prisonniers, dont je fus assez heureux pour briser les fers, soit envers quelques Officiers François dont l'ivresse sauvage menaça les jours, & que je vins à bout de mettre à couvert.

Telles ont été les circonstances de la malheureuse expédition qui a déshonoré la valeur que les Sauvages avoient fait éclater durant tout le cours du siège, & qui nous a rendus onéreux jusqu'à leurs services. Ils prétendent la justifier. Les Abnakis, en particulier, par le droit

de représailles, alléguant que plus d'une fois, dans le sein même de la paix, ou dans des pourparlers, tels que l'hyver passé, leurs guerriers avoient trouvé leurs tombeaux sous les coups de la trahison dans les Forts Anglois de l'Acadie. Je n'ai ni les lumieres, ni les connoissances pour juger une nation, qui pour être notre ennemie, n'en est pas moins respectable par bien des titres. Je ne sçache pas au reste, que dans le tissu de cette relation, il me soit échappé une seule particularité dont on puisse avec justice infirmer la certitude, encore moins pourrois-je me persuader que la malignité puisse découvrir un seul trait qui l'autorise à rejeter sur la nation Françoisse l'indignité de cet événement.

On avoit fait agréer aux Sauvages le traité de la capitulation, pouvoit-on prévenir plus sûrement l'infraction?

On avoit assigné aux ennemis, pour assurer leur retraite, une escorte de quatre cens hommes, dont quelques-uns même ont été la victime d'un zèle trop vif à réprimer le désordre; pouvoit-on plus efficacement empêcher l'inobservation du traité?

Enfin on est allé jusqu'à racheter à

grands frais les Anglois , & à les tirer à prix d'argent des mains des Sauvages , de sorte que près de quatre cens sont à Quebec , prêts à s'embarquer pour Boston. Pouvoit-on plus sincèrement réparer la violation du traité ? Ces réflexions me paroissent sans réplique.

Les Sauvages sont donc seuls responsables du violement du droit des gens. Et ce n'est qu'à leur insatiable férocité & à leur indépendance qu'on peut en attribuer la cause. La nouvelle de cette fatale exécution , répandue dans les colonies Angloises , y a semé la désolation & l'effroi au point qu'un seul Sauvage a bien osé pousser la témérité jusqu'à aller enlever des prisonniers presque aux portes d'Orange , sans qu'on l'ait inquiété , ni dans son expédition , ni dans sa retraite. Aussi les ennemis n'ont-ils formé aucune entreprise contre nous dans les jours qui ont suivi la prise du fort. Rien cependant de plus critique pour nous que la situation où se trouvoit alors l'armée Françoisse. Les Sauvages , aux Abnakis , & aux Nipistingues près , avoient disparu dès le jour même de leur malheureuse expédition ; douze cens hommes étoient occupés à la démolition du fort , près de mille étoient employés

à faire le transport des provisions immenses de bouche & de guerre dont nous nous étions emparés. A peine restoit-il une poignée de gens pour faire tête à l'ennemi, s'il avoit pris le parti de l'offensive. Sa tranquillité nous fournit les moyens de consommer notre ouvrage. Le fort George a été détruit & renversé de fond en comble, & les débris consumés par le feu. Ce ne fut que dans l'incendie que nous comprîmes la grandeur de la perte des ennemis. Il se trouva des casemates & des souterrains cachés remplis de cadavres qui, pendant quelques jours, fournirent un nouvel aliment à l'activité des flâmes. Pour notre perte, elle consiste dans vingt-un morts, dont trois Sauvages, & dans environ vingt-cinq blessés. C'est tout.

Enfin le jour de l'Assomption je remontai en bateau pour Montréal, par un temps des plus pluvieux, & des plus froids. Ce voyage n'a été marqué que par la continuité des orages & des tempêtes qui faillirent à submerger une de nos berges, & à faire périr les conducteurs. Mais les peines en ont été bien tempérées, non-seulement par la compagnie des autres Missionnaires, mais encore par celle de M. Fiesch, envoyé à

Montréal en qualité d'otage. Cet Officier, Suisse de naissance, & autrefois au service de France, est un des plus honnêtes hommes qu'on puisse trouver. Il a servi, dans son séjour au milieu de la colonie, la nation à laquelle il est lié avec une fidélité digne de tous les éloges.

Arrivé à Montréal, je comptois y prendre un repos nécessaire ; mais les Sauvages y multiplièrent si fort mes occupations, & toutes si peu consolantes pour mon ministère, que je hâtai mon départ pour ma mission. J'avois une raison de plus de me presser ; il s'agissoit d'acquitter la parole que j'avois donnée à MM. les Officiers Anglois, de ne point m'épargner dans ce village pour engager les Sauvages à la restitution du reste des prisonniers. Il étoit temps d'y venir mettre la main à l'œuvre. Un de nos Canadiens échappé des prisons de la nouvelle Angleterre ne tarissoit point sur les mauvais traitemens qu'il y avoit essuyés, il rapportoit même qu'un Abnakis pris à l'action de M. de Dieskau, avoit péri de faim cet hiver dans les prisons d'Orange. Cette nouvelle ébruitée auroit pu faire périr bien des innocens. Je suis venu à bout de l'ensevelir



dans un silence profond qui a favorisé le départ de tous les Anglois injustement détenus dans les fers.

Voilà l'histoire fidelle de tous les événemens qui ont signalé la campagne qui vient de se terminer , vous y avez vu avec satisfaction que la valeur Françoise s'y est soutenue avec éclat , & a opéré des prodiges : mais vous avez dû aussi vous appercevoir que les passions par-tout les mêmes , produisent par-tout les mêmes ravages , & que nos Sauvages, pour être Chrétiens, n'en sont pas plus irrépréhensibles dans leur conduite. Leur vie errante & vagabonde n'est pas une des moindres causes de leurs malheurs. Abandonnés à eux-mêmes , & aux prises avec leurs passions, sans être soutenus même par le secours d'aucun exercice extérieur de religion, ils échappent durant la plus grande partie de l'année aux empressements du zèle le plus actif, qui condamné durant ce long terme à la plus triste inaction , est réduit à ne pouvoir former en leur faveur que des vœux presque toujours inutiles & superflus. Peut-être le Dieu des miséricordes éclairera-t-il un jour ces malheureux , sur les dangers de leur étrange façon de vivre , & fixera-t-il leur insta-

bilité & leurs courses ; mais si c'est là un événement qu'il est bien permis à un Missionnaire de souhaiter , il n'est pas en sa puissance de le ménager.

J'ai l'honneur d'être , &c.

## L E T T R E

*Du Pere Gabriel Marest , Missionnaire de la Compagnie de Jesus , au Pere Germon , de la même Compagnie.*

Aux Cascaskias , village Illinois ;  
autrement dit de l'Immaculée  
Conception de la sainte Vierge,  
le 9 Novembre 1712.

M O N R É V É R E N D P E R E ,

*La paix de N. S.*

Je souhaiterois pouvoir vous donner de nos Missions des connoissances qui répondissent à l'idée que vous vous en êtes peut-être formée. Ce qu'on apprend tous les jours en Europe de ces vastes pays semés de villes & de bourgades , où une multitude innombrable d'Idolâtres se présente en foule au zele des Mission-

naires , donneroit lieu de croire que les choses sont ici sur le même pied : il s'en faut bien , mon R. Pere , dans une grande étendue de pays , à peine trouve-t-on trois ou quatre villages : notre vie se passe à parcourir d'épaisses forêts , à grimper sur les montagnes , à traverser en canot des lacs & des rivières pour atteindre un pauvre Sauvage qui nous fuit , & que nous ne sçaurions apprivoiser ni par nos discours , ni par nos caresses.

Rien de plus difficile que la conversion de ces Sauvages ; c'est un miracle de la miséricorde du Seigneur : il faut d'abord en faire des hommes , & travailler ensuite à en faire des Chrétiens. Comme ils sont maîtres absolus d'eux-mêmes , sans être assujettis à aucune Loi , l'indépendance dans laquelle ils vivent , les asservit aux passions les plus brutales. Il y a pourtant des Chefs parmi eux , mais ces Chefs n'ont nulle autorité : s'ils usoient de menaces , loin de se faire craindre , ils se verroient aussi-tôt abandonnés de ceux mêmes qui les auroient choisis pour Chefs ; ils ne s'attirent de la considération & du respect , qu'autant qu'ils ont , comme on parle ici , de quoi faire chaudiere , c'est-à-dire , de quoi donner des festins à ceux qui leur obéissent.

C'est de cette indépendance que naissent toute sorte de vices qui les dominent. Ils sont lâches, traîtres, légers & inconstans, fourbes, naturellement voleurs, jusqu'à se faire gloire de leur adresse à dérober; brutaux, sans honneur, sans parole, capables de tout faire quand on est libéral à leur égard, mais en même temps ingrats & sans reconnaissance. C'est même les entretenir dans leur fierté naturelle, que de leur faire gratuitement du bien; ils en deviennent plus insolens: On me craint, disent-ils, on me recherche. Ainsi quelque bonne volonté qu'on ait de les obliger, on est contraint de leur faire valoir les petits services qu'on leur rend.

La gourmandise & l'amour du plaisir sont sur tout les vices qui regnent le plus parmi nos Sauvages: ils se font une habitude des actions les plus malhonnêtes, avant même qu'ils soient en âge de connaître toute la honte qui y est attachée: si vous ajoutez à cela la vie errante qu'ils mènent dans les forêts à la poursuite des bêtes farouches, vous conviendrez aisément que la raison doit être bien abruti dans ces gens-là, & qu'elle est bien peu capable de se soumettre au joug de l'Evangile. Mais plus ils sont éloignés du

Royaume de Dieu , plus notre zele doit-il s'animer pour les en approcher , & les y faire entrer. Persuadés que nous ne pouvons rien de nous-mêmes , nous sçavons en même temps que tout nous est possible avec le secours de celui pour lequel nous travaillons. Nous avons même cet avantage dans les conversions que Dieu veut bien opérer par notre ministère , que nous sommes à couvert de l'orgueil & de tout retour que nous pourrions faire sur nous-mêmes. On ne peut attribuer ces conversions , ni aux solides raisonnemens du Missionnaire , ni à son éloquence , ni à ses autres talens qui peuvent être utiles en d'autres pays , mais qui ne font nulle impression sur l'esprit de nos Sauvages : on n'en peut rendre la gloire qu'à celui-là seul , qui des pierres mêmes , sçait faire , quand il lui plaît , des enfans d'Abraham.

Nos Illinois habitent un pays fort agréable. Il n'est pas néanmoins aussi enchanté que nous le représente l'Auteur de la nouvelle relation de l'Amérique méridionale , qui a paru sous le nom de M. le Chevalier de Tonti. J'ai oui dire à M. de Tonti lui-même , qu'il désavouoit cet ouvrage , & qu'il n'y reconnoissoit que son nom qui est à la tête.

Il faut convenir pourtant que le pays est très-beau : de grandes rivières qui l'arrosent, de vastes & épaisses forêts, des prairies agréables, des collines chargées de bois fort touffus, tout cela fait une variété charmante. Quoique ce pays soit plus au sud que la Provence, l'hiver y est plus grand : les froids y sont pourtant assez modérés. Pendant l'été la chaleur y est moins brûlante : l'air est rafraîchi par les forêts, & par la quantité de rivières, de lacs, & d'étangs dont le pays est coupé.

La rivière des Illinois se décharge dans le Mississipi vers le 39<sup>e</sup> degré de latitude : elle a environ 150 lieues de longueur, & ce n'est gueres que vers le printems qu'elle est bien navigable. Elle court au sud-ouest, & vient du nord-est ou est-nord-est. Les campagnes & les prairies sont toutes couvertes de bœufs, de chevreuils, de biches ; de cerfs, & d'autres bêtes fauves. Le gibier y est encore en plus grande abondance : on y trouve sur-tout quantité de cygnes, de grues, d'outardes & de canards : les folles avoines qui croissent naturellement dans les campagnes, les engraisent de telle sorte, qu'il en meurt très-souvent que la graisse étouffe. Les pou-

les d'Inde y font pareillement en grand nombre, & elles font auffi bonnes qu'en France.

Ce pays ne se borne pas à la riviere des Illinois : il s'étend encore le long du Mississipi de l'un & de l'autre côté, & a environ 200 lieues de longueur, & plus de 100 de largeur. Le Mississipi est un des plus beaux fleuves du monde : une chaloupe le monta ces dernieres années jusqu'à 800 lieues : des chutes d'eau l'empêcherent d'aller plus loin.

Sept lieues au-dessous de l'embouchure du fleuve des Illinois, se trouve une grande riviere nommée le *Missouri*, (1) ou plus communément *Pekitanou*, c'est-à-dire, eau bourbeuse, qui se décharge dans le Mississipi, du côté de l'ouest : elle est extrêmement rapide, & elle fait les belles eaux du Mississipi, qui coulent de-là jusqu'à la mer. Elle vient du nord-ouest, assez près des mines que les Espagnols ont dans le Mexique, & est fort commode aux François qui voyagent en ce pays-là.

Environ 80 lieues au-dessous, du côté de la riviere des Illinois, c'est-à-dire du côté de l'est ( car le Mississipi court

---

(1) D'autres Missionnaires prétendent que les eaux du Missouri sont plus claires & meilleures que celles du Mississipi.

ordinairement du nord au sud) se décharge encore une autre belle rivière appelée *Ouabache*. Elle vient de l'est-nord-est. Elle a trois bras, dont l'un va jusqu'aux Iroquois, l'autre s'étend vers la Virginie & la Caroline, & le troisieme jusqu'aux *Miamis*. On prétend qu'il s'y trouve des mines d'argent: ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a dans ce pays-ci des mines de plomb & d'étain, & que si des mineurs de profession venoient creuser cette terre, ils y trouveroient peut-être des mines de cuivre & d'autre métal.

Outre ces grands fleuves qui arrosent un pays si étendu, il y a encore un grand nombre de petites rivières. C'est sur une de ces rivières qu'est situé notre village du côté de l'est entre le fleuve *Ouabache* & le *Pekitanoui*. Nous sommes par le 38 degré. On voit quantité de bœufs & d'ours qui paissent sur les bords du fleuve *Ouabache*. La chair des jeunes ours est un mets très-délicat.

Les marais sont remplis de racines, dont quelques-unes sont excellentes, comme sont les pommes de terre, & d'autres dont il est inutile de marquer ici les noms barbares. Les arbres y sont fort haut & fort beaux: il y en a un



auquel on a donné le nom de cedre du Liban : c'est un grand arbre fort droit, qui ne pousse ses branches qu'en haut, où elles forment une espece de couronne. Le *Copal* est un autre arbre dont il sort de la gomme, qui répand une odeur aussi agréable que celle de l'encens.

Les arbres fruitiers ne sont pas ici en grande quantité : on y trouve des pommiers & des pruniers sauvages, qui produiroient, peut-être, de bons fruits; s'ils étoient greffés; beaucoup de mûriers dont le fruit n'est pas si gros qu'en France, & différentes especes de noyers. Les pacanes ( c'est ainsi qu'on appelle le fruit d'un de ces Noyers ) sont de meilleur goût que nos noix de France : on nous a apporté des pêchers du Mississipi qui viennent fort bien. Mais parmi les fruits du pays, ceux qui me paroissent les meilleurs, & qui seroient certainement estimés en France, ce sont les *piakimina*, & les *Racemina*. Ceux-ci sont longs deux fois à peu près comme le doigt, & gros environ comme le bras d'un enfant : ceux-là ressemblent assez aux neffles, à la réserve que la couronne en est plus petite. Nous avons aussi du raisin, mais il n'est que médiocrement bon; c'est au haut des arbres

qu'il faut le cueillir. Quelquefois nous avons été contraints d'en faire du vin, faute d'en avoir d'autre pour dire la Messe. Nos Sauvages ne sont pas accoutumés à cueillir le fruit aux arbres ; ils croient faire mieux d'abattre les arbres mêmes ; ce qui est cause qu'il n'y a presque aucun arbre fruitier aux environs des villages.

Il semble qu'un pays aussi beau & aussi étendu que celui-ci, devrait être semé de villages bien peuplés ; cependant il n'y en a que trois en comptant le nôtre, dont l'un est à plus de cent lieues d'ici, où il y a huit à neuf cens Sauvages, & l'autre est sur le Mississipi à 25 lieues de notre village. Les hommes sont communément d'une taille haute, fort lestes & bons coureurs, étant accoutumés dès leur plus tendre jeunesse à courir dans les forêts après les bêtes. Ils ne se couvrent qu'à la ceinture, ayant le reste du corps tout nud : pour les femmes, elles se couvrent encore le sein d'une peau de chevreuil. Mais les uns & les autres sont vêtus modestement quand ils viennent à l'Eglise ; ils s'enveloppent le corps d'une grande peau, ou bien ils s'habillent d'une robe faite de plusieurs peaux cousues ensemble.

Les Illinois font beaucoup moins barbares que les autres Sauvages ; le Christianisme & le commerce des François les a peu à peu civilisés : c'est ce qui se remarque dans notre village dont les habitans font presque tous Chrétiens ; c'est aussi ce qui a porté plusieurs François à s'y établir, & tout récemment nous en avons marié trois avec des Illinoises. Ces Sauvages ne manquent pas d'esprit, ils font naturellement curieux, & tournent une raillerie d'une manière assez ingénieuse. La chasse & la guerre font toute l'occupation des hommes ; le reste du travail regarde les femmes & les filles ; ce font elles qui préparent la terre que l'on doit ensemençer, qui font la cuisine, qui pilent le bled, qui construisent les cabanes, & qui les portent sur leurs épaules dans les voyages. Ces cabanes se fabriquent avec des nattes faites de jonc plat, qu'elles ont l'adresse de coudre les unes aux autres de telle sorte, que la pluie ne peut y pénétrer quand elles font neuves. Outre cela elles s'occupent à mettre en œuvre le poil de bœuf, & à en faire des jarretières, des ceintures & des sacs ; car les bœufs font ici bien différens de ceux d'Europe ; outre qu'ils ont une grosse

bosse sur le dos, vers les épaules, ils sont encore tout couverts d'une laine très-fine, qui tient lieu à nos Sauvages de celles qu'ils tireroient des moutons, s'il y en avoit dans le pays.

Les femmes ainsi occupées & humiliées par le travail, en sont plus dociles aux vérités de l'Evangile. Il n'en est pas de même vers le bas du Mississipi, où l'oisiveté qui regne parmi les personnes du sexe, donne lieu aux plus affreux dérèglemens, & les éloigne entièrement de la voie du salut.

Il seroit difficile de dire quelle est la religion de nos Sauvages; elle consiste uniquement dans quelques superstitions dont on amuse leur crédulité. Comme toute leur connoissance se borne à celle des bêtes & aux besoins de la vie, c'est aussi à ces choses que se borne tout leur culte. Des charlatans qui ont un peu plus d'esprit que les autres, s'attirent leur respect par leur habileté à les tromper. Ils leur persuadent qu'ils honorent une espece de Génie, auquel ils donnent le nom de *Manitou*; & à les entendre, c'est ce Génie qui gouverne toutes choses, & qui est le maître de la vie & de la mort. Un oiseau, un bœuf, un ours; ou plutôt le plumage des oiseaux

& la peau de ces bêtes, voilà quel est leur *Manitou* : ils l'exposent dans leurs cabanes, & ils lui font des sacrifices de chiens ou d'autres animaux.

Les Guerriers portent leurs *Manitous* dans une natte, & ils les invoquent sans cesse pour remporter la victoire sur leurs ennemis. Les charlatans ont pareillement recours à leurs *Manitous* quand ils composent leur médecine, ou qu'ils pansent leurs malades. Ils accompagnent ces invocations de chants, de danses, & de contorsions affreuses, pour faire croire qu'ils sont agités de leurs *Manitous* ; & en même-temps ils agitent tellement leurs malades, qu'ils leur causent souvent la mort. Dans ces diverses agitations, le charlatan nomme tantôt une bête, & tantôt une autre ; ensuite il se met à fucer la partie du corps où le malade sent de la douleur ; après l'avoir fucée pendant quelque temps, il se leve tout-à-coup & il lui jette une dent d'ours, ou de quelque animal qu'il tenoit cachée dans la bouche : cher ami, s'écrie-t-il, tu as la vie, voilà ce qui te tuoit ; après quoi il dit en s'applaudissant : qui peut résister à mon *Manitou* ? N'est-ce pas lui qui est le maître de la vie ? Si le malade vient

à mourir, il a aussi-tôt une fourberie toute prête, pour rejeter cette mort sur une autre cause, qui est survenue depuis qu'il a quitté le malade. Mais au contraire, si le malade recouvre la santé, c'est alors qu'on le considère, qu'on le regarde lui-même comme un *Manitou*; & qu'après l'avoir bien payé de ses peines, on lui apporte encore tout ce qu'il y a de meilleur dans le village pour le régaler.

L'autorité que se donnent ces fortes de charlatans, met un grand obstacle à la conversion des Sauvages : embrasser le Christianisme, c'est s'exposer à leurs insultes & à leurs violences. Il n'y a qu'un mois qu'une fille Chrétienne en fit l'expérience : elle passoit tenant son chapelet à la main, devant la cabane d'un de ces imposteurs; celui-ci s'imaginant que la vue d'un chapelet semblable avoit causé la mort à son pere, entra aussi-tôt en fureur, prit son fusil, & étoit sur le point de tirer sur cette pauvre Néophyte, sans qu'il fut arrêté par quelques Sauvages qui se trouverent présens.

Je ne vous dis pas combien de fois j'ai reçu de leur part de pareilles insultes, ni combien de fois j'aurois expiré

sous leurs coups, sans une protection particuliere de Dieu, qui m'a préservé de leur fureur. Une fois, entr'autres, l'un d'eux m'auroit fendu la tête d'un coup de hache, si je ne m'étois détourné dans le temps même qu'il avoit le bras levé pour me frapper. Graces à Dieu, notre village est purgé de tous ces fourbes. Le soin que nous avons pris nous-mêmes des malades, les remedes que nous leur donnons, & qui operent la guérison de la plûpart, ont perdu les charlatans de crédit & de réputation, & les ont forcés d'aller s'établir ailleurs.

Il y en a pourtant parmi eux qui ne sont pas tout-à-fait si brutaux; on peut quelquefois les entretenir, & essayer de les détromper de la folle confiance qu'ils ont en leurs *Manitous*: mais il n'est pas ordinaire d'y réussir. Un entretien qu'un de nos Peres eut avec un de ces Charlatans, vous fera connoître jusqu'où va leur entêtement à cet égard, & quelle doit être la condescendance d'un Missionnaire, pour en venir jusqu'à réfuter des opinions aussi extravagantes que celles dont ils sont prévenus.

Les François étoient venus établir un Fort sur le fleuve *Ouabache*: ils demanderent un Missionnaire, & le Pere Mer-

met leur fut envoyé. Ce Pere crut devoir aussi travailler à la conversion des *Mascoutens*, qui avoient fait un village sur les bords du même fleuve : c'est une Nation de Sauvages qui entend la langue Illinoisé, mais qui par l'attachement extrême qu'elle a pour les superstitions de ses Charlatans, n'étoit pas trop disposée à écouter les instructions du Missionnaire.

Le parti que prit le Pere Mermet, fut de confondre en leur présence un de ces Charlatans, qui adoroit le bœuf comme son grand *Manitou*. Après l'avoir conduit insensiblement jusqu'à avouer que ce n'étoit point le bœuf qu'il adoroit, mais un *Manitou* de bœuf qui est sous la terre, qui anime tous les bœufs, & qui rend la vie à ses malades ; il lui demanda si les autres bêtes, comme l'ours, par exemple, que ses camarades adoroient, n'étoient pas pareillement animés par un *Manitou* qui est sous la terre : sans doute, répondit le Charlatan : mais si cela est, reprit le Missionnaire, les hommes doivent avoir aussi un *Manitou* qui les anime. Rien de plus certain, dit le Charlatan. Cela me suffit, répliqua le Missionnaire, pour vous convaincre que vous êtes bien peu raisonnable ; car si l'homme qui



est sur la terre est le maître de tous les animaux ; s'il les tue , s'il les mange , il faut que le *Manitou* qui anime les hommes soit aussi le maître de tous les autres *Manitous* : où est donc votre esprit de ne pas invoquer celui qui est le maître de tous les autres ? Ce raisonnement déconcerta le Charlatan , & c'est tout l'effet qu'il produisit , car ils n'en furent pas moins attachés à leurs ridicules superstitions qu'ils l'étoient auparavant.

Dans ce temps-là même une maladie contagieuse désola leur village , & enlevait chaque jour plusieurs Sauvages : les Charlatans n'étoient pas épargnés , & ils mouroient comme les autres. Le Missionnaire crut pouvoir s'attirer leur confiance en prenant soin de tant de malades : il s'y appliqua sans relâche , & son zèle pensa lui coûter plusieurs fois la vie. Les services qu'il leur rendoit n'étoient payés que d'outrages ; il y en eut même qui en vinrent jusqu'à décocher des flèches contre lui , qui tomberent à ses pieds , soit qu'elles fussent poussées par des mains trop foibles , ou que Dieu qui destinoit le Missionnaire à d'autres travaux , ait voulu le soustraire pour lors à leur fureur. Le Pere Mermet ne laissa pas de conférer le Baptême à quelques Sauvages

qui le demanderent avec instance, & qui moururent peu après l'avoir reçu.

Cependant les Charlatans s'éloignèrent un peu du Fort, pour faire un grand sacrifice à leur *Manitou*. Ils immolerent jusqu'à quarante chiens, qu'ils portèrent au haut d'une perche en chantant, en dansant, & en faisant mille postures extravagantes. La mortalité ne cessoit pas pour tous ces sacrifices. Le chef des Charlatans s'imagina que leur *Manitou*, plus foible que le *Manitou* des François, étoit contraint de lui céder. Dans cette persuasion il fit plusieurs fois le tour du Fort, en criant de toutes ses forces : « Nous sommes morts ; doucement, » *Manitou* des François, frappe doucement, ne nous tue pas tous. Puis s'adressant au Missionnaire : arrête, bon » *Manitou*, fais-nous vivre, tu as la vie » & la mort dans ton coffre ; laisse la » mort, donne la vie ». Le Missionnaire l'appaisa, & lui promit de prendre encore plus de soin des malades qu'il n'avoit fait jusqu'alors ; mais nonobstant tous les soins qu'il se donna, il périt plus de la moitié du village.

Pour revenir à nos Illinois, ils sont bien différens de ces Sauvages, & de ce qu'ils étoient eux-mêmes autrefois. Le  
Christianisme

Christianisme , comme je l'ai déjà dit , a adouci leurs mœurs farouches , & ils se distinguent maintenant par certaines manieres douces & honnêtes , qui ont porté des François à prendre de leurs filles en mariage. De plus , nous trouvons en eux de la docilité , & de l'ardeur pour la pratique des vertus chrétiennes. Voici l'ordre que nous observons chaque jour dans cette Mission. Dès le grand matin on appelle les Catéchumenes à l'Eglise , où ils font la priere , ils écoutent une instruction & chantent quelques cantiques. Quand ils sont retirés , on dit la Messe , à laquelle tous les Chrétiens assistent , les hommes placés d'un côté & les femmes de l'autre : on y fait aussi la priere , qui est suivie d'une instruction ; après quoi chacun va à son travail ; nous nous occupons ensuite à visiter les malades , à leur donner les remedes nécessaires , à les instruire , & à consoler ceux qui ont quelque sujet d'affliction.

Après midi se fait le catéchisme , où tout le monde se trouve Chrétiens & Catéchumenes , hommes & enfans , jeunes gens & vieillards , & où chacun sans distinction de rang ni d'âge répond aux questions que lui fait le Missionnaire.

Comme ces peuples n'ont aucun livre ; & que naturellement ils sont indolens , ils auroient bientôt oublié les principes de la Religion , si on ne leur en rappel-loit le souvenir par des instructions presque continuelles. La visite des cabanes nous occupe le reste de la journée.

Le soir tout le monde s'assemble encore à l'Eglise , pour y entendre une instruction , faire la priere & chanter quelques cantiques. Les Dimanches & les Fêtes on ajoute aux exercices ordinaires une instruction qui se fait après les Vêpres. La ferveur avec laquelle ces bons néophytes se rendent à l'Eglise à toutes ces heures est admirable , ils interrompent leur travail , & accourent de fort loin pour s'y trouver au temps marqué. Ils terminent d'ordinaire la journée par des assemblées particulières qu'ils font dans leur maison, les hommes séparément des femmes ; & là ils récitent le chapelet à deux chœurs , & chantent , bien avant dans la nuit , des cantiques. Ces cantiques sont de véritables instructions , qu'ils retiennent d'autant plus aisément , que les paroles sont sur des airs qu'ils sçavent & qui leur plaisent.

Ils s'approchent souvent des Sacre-

mens, & l'usage est parmi eux de se confesser & de communier de quinze en quinze jours. Nous avons été obligés de fixer les jours auxquels ils pourroient se confesser, sans quoi ils ne nous laisseroient pas le loisir de vaquer à nos autres fonctions. C'est le samedi & le dimanche de chaque semaine que nous les entendons, & ces jours-là nous sommes accablés par la foule des pénitens. Le soin que nous prenons des malades nous attire toute leur confiance. C'est surtout dans ces momens que nous recueillons le fruit de nos travaux : leur docilité est parfaite alors, & nous avons la consolation, assez ordinaire, de les voir mourir dans une grande paix, & avec une vive espérance d'être bientôt réunis à Dieu dans le ciel.

Cette Mission doit son établissement au feu Pere Gravier. A la vérité le Pere Marquet fut le premier qui découvrit le Mississipi il y a environ trente-neuf ans : mais ne sçachant pas la langue du pays, il ne s'y arrêta pas. Quelque temps après il y fit un second voyage, dans le dessein d'y fixer sa demeure, & de travailler à la conversion de ces peuples ; la mort qui nous l'enleva lorsqu'il étoit en chemin, laissa à un autre le soin

d'exécuter cette entreprise. Ce fut le Pere Daloës qui s'en chargea : il sçavoit la langue des *Oumiamis*, laquelle approche assez de celle des Illinois : cependant il n'y fit que fort peu de séjour, dans la pensée où il étoit qu'il feroit de plus grands fruits dans une autre contrée, où effectivement il finit sa vie apostolique.

Ainsi, c'est proprement le Pere Gravier qui doit être regardé comme le fondateur de la Mission des Illinois ; c'est lui qui a défriché le premier tous les principes de leur langue, & qui les a réduits selon les regles de la Grammaire : nous n'avons fait que perfectionner ce qu'il a commencé avec succès. Ce Missionnaire eut d'abord beaucoup à souffrir des charlatans, & sa vie fut exposée à de continuels dangers : mais rien ne le rebutoit, & il surmonta tous les obstacles par sa patience & par sa douceur. Etant obligé de partir pour *Michillimakinac*, sa Mission fut confiée au Pere Bineteau & au Pere Pinet. Je travaillai quelque temps avec ces deux Missionnaires, & après leur mort je restai seul chargé de toutes les fatigues de la Mission jusqu'à l'arrivée du Pere Mermet. J'étois auparavant dans le grand village

des *Peouarias*, où le Pere Gravier, qui y étoit retourné pour la seconde fois, reçut une blessure qui lui causa la mort.

Nous avons perdu peu de monde cette année. Mais je regrette infiniment un de nos instructeurs, dont la vie & la mort ont été très-édifiantes. Nous appellons ici instructeurs, ce que dans d'autres Missions on appelle Catéchistes; parce que ce n'est pas dans l'Eglise, mais dans les cabanes, qu'ils instruisent les catéchumenes & les nouveaux fideles. Il y a pareillement des instructrices pour les femmes & pour les filles. Henry (c'est ainsi que se nommoit l'instructeur dont je parle) quoique d'une famille assez basse, s'étoit rendu respectable à tout le monde par sa grande piété. Il n'y avoit que sept à huit ans qu'il demouroit dans notre village: avant que d'y venir, il n'avoit jamais vu de Missionnaires, & n'avoit pas même la premiere idée du Christianisme. Sa conversion eut quelque chose d'assez singulier. Il fut attaqué de la petite vérole, lui & toute sa famille: cette maladie lui ravit d'abord sa femme & quelques-uns de ses enfans; elle rendit les autres aveugles ou extrêmement difformes: il fut lui-même

réduit à l'extrémité. Lorsqu'il croyoit n'avoir plus que quelques momens à vivre, il lui sembla voir des Missionnaires qui lui rendoient la vie, qui lui ouvroient la porte du ciel, & qui le pressoient d'y entrer; & dès ce moment il commença à se mieux porter.

A peine fut-il en état de marcher; qu'il vint nous trouver dans notre village, & nous pria instamment de lui apprendre les vérités de la Religion: à mesure que nous l'instruissions, il enseignoit à ses enfans ce qu'il avoit retenu de nos instructions, & toute cette famille fut bientôt disposée à recevoir le Baptême. Un de ses enfans, tout aveugle qu'il étoit, nous charma par les grands sentimens de piété que nous découvrîmes en lui. Dans les cruelles maladies, dont il fut long-temps affligé, sa prière étoit continuelle, & il est mort depuis quelques années dans une grande innocence. Henry son pere a passé pareillement par de rudes épreuves; une longue & fâcheuse maladie acheva de purifier sa vertu, & l'a disposé à une mort qui nous a paru précieuse aux yeux de Dieu.

Il n'y a que peu de temps que je confèrai aussi le Baptême à une jeune caté-



chumene âgée de dix-sept ans, qui a fort édifié nos Chrétiens par sa fermeté, & par son attachement inviolable au Christianisme. Les exemples domestiques étoient bien capables de la séduire : fille d'un pere & d'une mere idolâtres, elle trouvoit dans sa propre famille les plus grands obstacles aux vertus qu'elle pratiquoit. Pour l'éprouver encore davantage, il prit fantaisie à un jeune libertin de l'épouser : il mit tout en œuvre pour la faire consentir à ce mariage, jusqu'à promettre qu'il se feroit Chrétien. Le pere & la mere de notre catéchumene, qui avoient été gagnés par le jeune homme, la traitèrent avec la dernière inhumanité pour ébranler sa confiance. Son frere en vint jusqu'à la menacer qu'il la tueroit, si elle s'obstinoit à refuser son consentement. Ces menaces & ces mauvais traitemens ne firent nulle impression sur elle : toute sa consolation étoit de venir à l'Eglise, & souvent elle me disoit : « La mort dont on me » menace ne m'effraye point, je la préférerai volontiers au parti qu'on me » propose. C'est un séducteur que ce » jeune homme qu'on veut que j'épouse, » il ne pense nullement à se convertir. » Mais quand ses promesses seroient fin-

» ceres, ni lui, ni d'autres ne change-  
» ront point la résolution que j'ai prise :  
» non, mon Pere, je n'aurai jamais d'au-  
» tre époux que Jesus-Christ ».

La persécution qu'on continua de lui faire dans sa famille, fut poussée si loin, qu'elle fut obligée de se cacher chez un de ses parens qui étoit Chrétien : là elle fut éprouvée par diverses infirmités, qui ne ralentirent point sa ferveur : ce qui est d'autant plus surprenant, que la moindre adversité est capable de décourager nos Sauvages. Ayant appris quelque temps après que sa mere étoit en danger de perdre la vue, par deux cataractes qui lui couvroient les yeux ; cette généreuse fille, oubliant les indignes traitemens qu'elle en avoit reçus, courut aussitôt à son secours : sa tendresse & ses soins assidus attendrirent le cœur de la mere, & la gagnèrent à un point, qu'elle accompagne maintenant sa fille à l'Eglise, où elle se fait instruire, pour se disposer à la grace du Baptême qu'elle demande avec empressement.

Comme nos Sauvages ne vivent gueres que de la chair boucannée des animaux qu'ils tuent à la chasse, il y a des temps pendant l'année où tout le monde quitte le village & se disperse dans les

forêts pour courir après les bêtes. C'est un temps critique où ils ont plus besoin que jamais de la présence du Missionnaire, qui est obligé de les accompagner dans toutes ces courses.

Il y a sur-tout deux grandes chasses : celle d'été, qui ne dure gueres que trois semaines ; & celle qui se fait pendant l'hiver, qui dure quatre à cinq mois. Quoique la chasse d'été soit la plus courte, elle est cependant la plus pénible : elle a coûté la vie au feu Pere Bineteau : il suivoit les Sauvages durant les plus grandes chaleurs du mois de Juillet ; tantôt il étoit en danger d'être étouffé au milieu des herbes qui sont extrêmement hautes ; tantôt il souffroit cruellement de la soif, ne trouvant point dans les prairies toutes desséchées une seule goutte d'eau pour l'apaiser. Le jour il étoit tout trempé de sueurs, & la nuit il lui falloit prendre son repos sur la terre, exposé à la rosée, aux injures de l'air, & à plusieurs autres miseres dont je ne vous fais pas le détail. Ces fatigues lui causerent une violente maladie, qui le fit expirer entre mes bras.

Pendant l'hiver les Sauvages se partagent en plusieurs bandes, & cherchent

les endroits où ils présumant que la chasse sera plus abondante. C'est alors que nous souhaiterions pouvoir nous multiplier, afin de ne les perdre pas de vue. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de parcourir successivement les divers campemens où ils se trouvent, pour les entretenir dans la piété, & leur administrer les Sacremens. Notre village est le seul où il soit permis à quelques Sauvages d'y demeurer pendant toutes ces courses : plusieurs y élèvent des poules & des cochons, à l'exemple des François qui s'y sont établis ; & ceux-là se dispensent, pour la plupart, de ces sortes de chasses. Le Pere Mermet, avec qui j'ai le bonheur d'être depuis plusieurs années, reste au village pour leur instruction : la délicatesse de sa complexion le met entièrement hors d'état de soutenir les fatigues attachées à ces longs voyages : cependant malgré sa foible santé, je puis dire qu'il est l'ame de cette Mission : c'est sa vertu, sa douceur, ses instructions pathétiques, & le talent singulier qu'il a de s'attirer le respect & l'amitié des Sauvages, qui ont mis notre Mission dans l'état florissant où elle se trouve. Pour moi qui suis fait à courir

sur la neige, à manier l'aviron dans un canot, & qui ai, graces à Dieu, les forces nécessaires pour résister à de semblables travaux, je parcours les forêts avec le reste de nos Sauvages, dont le plus grand nombre passe une partie de l'hiver à chasser.

Ces courses qu'il nous faut faire de temps en temps, soit à la suite des Sauvages, soit pour d'autres raisons importantes au bien de nos Missions, sont extrêmement pénibles. Vous en jugerez vous-même par le détail de quelques-unes que je fis ces dernières années, lesquelles pourront vous donner une idée de la maniere dont nous voyageons en ce pays-ci. Si nos Missions ne sont pas si florissantes que d'autres par le grand nombre de conversions, elles sont du moins précieuses & salutaires par les travaux & les fatigues qui en sont inséparables.

A vingt-cinq lieues d'ici se trouve le village des *Tamarouas*. C'est une Mission qui d'abord avoit été confiée au Pere Pinet, dont Dieu bénit tellement le zèle & les travaux, que j'ai été témoin moi-même que son Eglise ne pouvoit contenir la multitude des Sauvages qui s'y rendoient en foule. Ce

Pere eut pour successeur M. Bergier, Prêtre du Séminaire des Missions étrangères. Ayant appris qu'il y étoit dangereusement malade, je m'y transportai aussi-tôt pour le secourir. Je demurai huit jours entiers auprès de ce digne Ecclésiastique : les soins que je pris de lui, & les remedes que je lui donnai semblerent le rétablir insensiblement ; en telle sorte que, croyant se trouver mieux, & sçachant d'ailleurs combien ma présence étoit nécessaire dans ma Mission, à cause du départ des Sauvages, il me pressa de m'en retourner. Avant que de le quitter, je lui donnai par précaution le saint Viatique ; il m'instruisit de l'état de sa Mission, en me la recommandant, au cas que Dieu disposât de lui. Je chargeai le François qui avoit soin du malade, de nous faire avertir aussi-tôt qu'il seroit en danger, & je repris le chemin de ma Mission.

Comme il n'y a que vingt-cinq lieues de l'un à l'autre village, on ne couche qu'une fois dehors, pourvu qu'on marche bien : les repas qu'on prend en chemin, consistent en quelques épis de bled & quelque morceau de bœuf boucané qu'on porte avec soi : lorsque la faim presse, on allume du feu auprès de

quelque ruisseau pour avoir de quoi boire, on fait griller le bled & la viande, après quoi on se couche auprès du feu, se tournant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, selon qu'on a besoin de se réchauffer.

Lorsque j'arrivai à notre village, presque tous les Sauvages étoient partis : ils s'étoient dispersés le long du Mississipi. Je me mis aussi-tôt en chemin pour les aller joindre. A peine avois-je fait six lieues, que je trouvai trois cabanes, dans l'une desquelles étoit un bon vieillard fort malade. Je le confessai, je lui donnai quelques remèdes, & je lui promis de venir le revoir, jugeant bien qu'il avoit encore plusieurs jours à vivre.

Cinq ou six lieues plus loin, je trouvai un grand nombre de cabanes qui faisoient une espece de village : je m'y arrêtai quelques jours pour y faire mes fonctions accoutumées. Dans l'absence du Missionnaire, on ne manque point de s'assembler tous les jours dans une grande cabane ; & là on fait la priere, on récite le chapelet, on chante des cantiques, quelquefois bien avant dans la nuit : car c'est principalement durant l'hyver, lorsque les nuits sont longues,

qu'on en passe une grande partie à chanter les louanges de Dieu. Nous avons soin de nommer quelqu'un de nos Néophytes des plus fervens & des plus respectés, pour présider à ces sortes d'assemblées.

J'avois déjà demeuré quelque temps avec ces chers Néophytes, lorsqu'on vint m'avertir qu'à dix-huit lieues encore plus loin, en descendant le Mississipi, il y avoit des malades qui avoient besoin d'un prompt secours. Je m'embarquai sur l'heure dans une pyrogue : c'est une espece de bateau fait d'un grand arbre creusé jusqu'à quarante pieds en longueur, & qui est fort massif; ce qui donne beaucoup de peine, quand il faut remonter la rivière. Heureusement nous n'avions qu'à la descendre; & comme sa rapidité égale en cet endroit celle du Rhône, nous fîmes ces dix-huit lieues en un seul jour.

Les malades n'étoient pas dans un danger aussi pressant qu'on me les avoit dépeints, & je les eus bientôt soulagés par mes remèdes. Comme il y avoit là une église & un grand nombre de cabanes, j'y demurai quelques jours pour ranimer la ferveur de mes Néophytes par de fréquentes instructions, & par



la participation des sacremens. Nos Sauvages ont une telle confiance au Missionnaire qui les gouverne, qu'ils lui découvrent avec une ouverture de cœur admirable tout ce qui s'est passé durant son absence : ainsi quand il est arrivé quelque désordre, ou lorsque quelqu'un a donné quelque occasion de scandale, le Missionnaire en étant informé, est en état de remédier au mal, & de prévenir les suites fâcheuses qu'il pourroit avoir.

Il me fallut séparer de mes Néophytes plutôt que je n'aurois voulu : ce bon vieillard que j'avois laissé assez mal, & la maladie de M. Bergier m'inquiétoient sans cesse, & me pressoient de retourner au village pour en apprendre des nouvelles. Je remontai donc le Mississipi, mais ce fut avec de grandes fatigues : je n'avois qu'un Sauvage avec moi, & son peu d'habileté m'obligeoit à ramer continuellement, ou à me servir de la perche. Enfin, j'arrivai à temps dans la cabane de ce fervent Chrétien qui se mouroit : il se confessa pour la dernière fois, & il reçut le saint Viatique avec de grands sentimens de piété, exhortant son fils & tous les assistans à vivre selon les maximes de

l'Evangile, & à persévérer jusqu'au dernier soupir dans la Foi qu'ils avoient embrassée.

Aussi-tôt que je fus arrivé à notre village, je voulus aller voir M. Bergier, mais on s'y opposa, & on m'allégua pour raison que personne n'ayant apporté de ses nouvelles, comme on l'avoit promis, supposé qu'il se trouvât plus mal, on ne pouvoit douter que sa santé ne fût rétablie. Je me rendis à cette raison, mais peu de jours après, j'eus un véritable regret de n'avoir pas suivi mon premier dessein. Un jeune esclave vint sur les deux heures après midi nous apprendre sa mort, & nous prier d'aller faire ses obsèques. Je partis à l'heure même. J'avois déjà fait six lieues lorsque la nuit me prit : une grosse pluie qui survint ne me permit pas de prendre quelques heures de repos. Je marchai donc jusqu'à la pointe du jour, que le temps s'étant un peu éclairci, j'allumai du feu pour me sécher, & je continuai ma route. J'arrivai sur le soir au village ; Dieu m'ayant donné la force de faire ces quinze lieues en un jour & une nuit. Le lendemain dès le grand matin je dis la messe pour le défunt, & e le mis en terre.

La mort de M. Bergier fut presque subite, à ce que me rapporta le François qui étoit auprès de lui : il la sentit venir tout-à-coup, & dit qu'il étoit inutile de me venir chercher, puisqu'il seroit mort avant mon arrivée. Il prit seulement le crucifix entre ses mains, qu'il baïsa affectueusement, & il expira. C'étoit un Missionnaire d'un vrai mérite, & d'une vie très-austère. Au commencement de sa Mission il eut à soutenir de rudes assauts de la part des Charlatans, qui, profitant du peu de connoissance qu'il avoit de la langue des Sauvages, lui enlevoient tous les jours quelques Chrétiens : mais dans la suite il sçut se faire craindre à son tour de ces imposteurs. Sa mort fut pour eux un sujet de triomphe. Ils s'assemblerent autour de la croix qu'il avoit plantée ; & là ils invoquerent leur *Manitou*, en dansant, & s'attribuant chacun la gloire d'avoir tué le Missionnaire ; après quoi ils briserent la croix en mille pieces. C'est ce que j'appris quelque temps après avec douleur.

Je crus qu'un pareil attentat ne devoit pas être impuni ; c'est pourquoi je priai les François de ne plus faire de traite avec eux, qu'ils n'eussent réparé l'insulte qu'ils avoient faite à la Reli-

gion. Cette punition eut tout l'effet que je souhaitois : les principaux du village vinrent deux fois de fuite me témoigner le sensible regret qu'ils avoient de leur faute, & ils m'engagerent par cet aveu à aller de temps en temps les voir. Mais, il faut l'avouer, un Missionnaire ne fait pas grand bien auprès des Sauvages, à moins qu'il ne demeure avec eux, & qu'il ne veille continuellement à leur conduite. Sans cela, ils oublient bientôt les instructions qui leur ont été faites, & peu à peu ils retournent à leurs anciens désordres.

C'est cette connoissance que nous avons de l'inconstance des Sauvages, qui dans la suite nous donna beaucoup d'inquiétude sur l'état de la Mission des *Peouarias* : l'éloignement où nous étions de ce village, le plus grand qui soit dans ces quartiers, nous empêchoit d'y faire des excursions fréquentes. D'ailleurs les mauvais traitemens qu'ils avoient faits au feu Pere Gravier, avoient obligé Messieurs les Gouverneurs de Canada & de la Mobile de défendre aux François de faire la traite chez eux. A la vérité, plusieurs Chrétiens de ce village étoient venus se rendre auprès de nous; mais il y en

reſtoit beaucoup d'autres qui , n'étant pas ſoutenus par les inſtructions ordinaires , pouvoient chanceler dans la Foi.

Enfin, dans le temps que nous penſions aux moyens de rétablir cette Miſſion , nous apprîmes de quelques François qui y avoient fait la traite ſecrètement , que ces Sauvages étoient fort humiliés de l'abandon où on les avoit laiffés ; que dans pluſieurs rencontres ils avoient été battus par leurs ennemis, faute de poudre dont ils n'étoient plus fournis par les François ; qu'ils paroifſoient vivement touchés de la maniere indigne dont ils avoient traité le Pere Gravier , & qu'ils demandoient avec inſtance un Miſſionnaire.

Ces nouvelles nous firent juger au Pere Mermet, au Pere de Ville & à moi, qu'il falloit profiter de la diſpoſition favorable où étoient les *Peouarias* pour remettre la Miſſion ſur ſon ancien pied. La Providence nous en fourniſſoit un moyen tout naturel : il étoit néceſſaire que l'un de nous fît un voyage à *Michillimakinac* , c'eſt-à-dire, à plus de trois cens lieues d'ici , pour conférer avec le Pere Joſeph Mareſt mon frere, ſur les affaires de nos Miſſions dont il

est Supérieur. En faisant ce voyage, on ne pouvoit se dispenser de passer par le village des *Peouarias* ; & l'on espéroit que la présence d'un Missionnaire les détermineroit à renouveler les instances qu'ils avoient déjà faites, & les marques de repentir qu'ils avoient données.

Comme j'étois parfaitement connu de ces Sauvages, le Pere Mermet & le Pere de Ville me chargerent de l'entreprise. Je partis donc le vendredi de la semaine de Pâques de l'année 1711. Je n'eus qu'un jour à me préparer à un si long voyage, parce que j'étois pressé par deux *Peouarias*, qui vouloient s'en retourner, & dont j'étois bien aise d'être accompagné. Quelques autres Sauvages vinrent avec nous jusqu'au village des *Tamarouas*, où j'arrivai le second jour de mon départ. J'en partis le lendemain, n'ayant sur moi que mon crucifix & mon Breviaire, & n'étant accompagné que de trois Sauvages. Deux de ces Sauvages n'étoient pas Chrétiens, & le troisième n'étoit encore que Catéchumene.

Je vous avoue, mon Révérend Pere, que je fus un peu embarrassé, quand je me vis à la merci de ces trois Sau-

vages, sur lesquels je ne pouvois guere compter. Je me représentois d'un côté la légèreté de ces sortes de gens, que la première fantaisie porteroit peut-être à m'abandonner, ou que la crainte des partis ennemis mettroit en fuite à la moindre allarme. D'un autre côté, l'horreur de nos forêts, ces vastes pays inhabités, où je périrois infailliblement si j'étois abandonné, se présentoient à mon esprit, & m'ôtoient presque tout courage. Mais enfin me rassurant sur le témoignage de ma conscience, qui me disoit intérieurement que je ne cherchois que Dieu & sa gloire, je m'abandonnai entièrement à la Providence.

Les voyages qu'on fait en ce pays-ci ne doivent pas se comparer à ceux que vous faites en Europe. Vous trouvez de temps en temps des bourgs & des villages, des maisons pour vous retirer, des ponts ou des bateaux pour passer les rivières, des sentiers battus qui vous conduisent à votre terme, des personnes qui vous remettent dans le droit chemin, si vous vous égarez. Ici rien de tout cela : nous avons marché pendant douze jours sans rencontrer une seule ame. Tantôt nous nous trouvions dans des prairies à perte de vue, coupées de

ruisseaux & de rivières , sans trouver aucun sentier qui nous guidât : tantôt il falloit nous ouvrir un passage à travers des forêts épaisses , au milieu des brossailles remplies de ronces & d'épines : d'autres fois nous avions à passer des marais pleins de fange , où nous enfoncions quelquefois jusqu'à la ceinture.

Après avoir bien fatigué pendant le jour , il nous falloit prendre le repos de la nuit sur l'herbe ou sur quelques feuillages , exposés au vent , à la pluie & aux injures de l'air ; heureux encore quand on se trouve auprès de quelque ruisseau ; autrement , quelqu'altéré qu'on soit , la nuit se passe sans pouvoir éteindre sa soif. On allume du feu , & quand on a tué quelque bête en chemin faisant , on en fait griller des morceaux , qu'on mange avec quelques épis de bled d'inde , si l'on en a.

Outre ces incommodités , communes à tous ceux qui voyagent dans ces déserts , nous avons eu celle de bien jeûner pendant tout notre voyage. Ce n'est pas que nous ne trouvassions quantité de chevreuils , de cerfs , & sur-tout de bœufs ; mais nos Sauvages n'en pouvoient tuer aucun. Ce qu'ils avoient



Où-dire la veille de notre départ, que le pays étoit infesté de partis ennemis, les avoit empêché de prendre leurs fusils, de peur d'être découverts par le bruit des coups qu'ils tireroient, ou d'en être embarrassés, s'il leur falloit prendre la fuite; ainsi ils ne se servoient que de leurs flèches, & les bœufs qu'ils darboient, s'enfuyoient avec la flèche dont ils étoient percés, & alloient mourir fort loin de nous.

Du reste, ces pauvres gens avoient grand soin de moi; ils me portoient sur leurs épaules, lorsqu'il falloit passer quelque ruisseau; & quand il y avoit de profondes rivières à traverser, ils ramassoient plusieurs morceaux de bois sec qu'ils lioient ensemble, & me faisant asseoir sur cette espece de bateau, ils se mettoient à la nage & me pouissoient devant eux jusqu'à l'autre bord.

Ce n'étoit pas sans raison qu'ils craignoient quelque parti de guerriers; il n'y auroit point eu de quartier pour eux; ou ils auroient eu la tête cassée, ou bien on les auroit faits prisonniers, pour les brûler ensuite à petit feu, ou les jeter dans la chaudière. Rien de plus affreux que les guerres de nos Sauvages. Ce ne sont d'ordinaire que des partis de vingt,

de trente ou de quarante hommes. Quelquefois ces partis ne sont que de six ou sept personnes, & ce sont les plus redoutables. Comme ils sont consister toute leur habileté à surprendre l'ennemi, le petit nombre facilite le soin qu'ils ont de se cacher, pour faire plus sûrement le coup qu'ils méditent ; car nos guerriers ne se piquent point d'attaquer l'ennemi de front, & lorsqu'il est sur ses gardes : il faut pour cela qu'ils soient dix contre un ; encore, dans ces occasions-là, chacun se défend-il d'avancer le premier. Leur méthode est de suivre leurs ennemis à la piste, & d'en tuer quelqu'un lorsqu'il est endormi, ou bien de se mettre en embuscade aux environs des villages, de casser la tête au premier qui sort, & de lui enlever la chevelure pour s'en faire un trophée parmi ses compatriotes ; & voici comme la chose se pratique.

Aussi-tôt qu'un de ces guerriers a tué son ennemi, il tire son couteau, il lui cerne la tête, & il en arrache la peau avec les cheveux, qu'il porte en triomphe dans son village : il suspend, durant plusieurs jours, cette chevelure au haut de sa cabane, & alors tous ceux du village viennent le féliciter de sa valeur,

valeur , & lui apportent des présens pour lui témoigner la part qu'ils prennent à sa victoire. Quelquefois ils se contentent de faire des prisonniers ; mais aussi-tôt ils leur lient les mains , & ils les font courir devant eux à toutes jambes , dans la crainte qu'ils ont d'être poursuivis , comme il arrive quelquefois , par les compagnons de ceux qu'ils emmenent. Le sort de ces prisonniers est bien triste , car souvent on les brûle à petit feu , & d'autres fois on les met dans la chaudière pour en faire un festin à tous les guerriers.

Dès le premier jour de notre départ , nous trouvâmes des traces d'un parti de ces guerriers. J'admirai combien la vue de nos Sauvages est perçante ; ils me montroient sur l'herbe leurs vestiges ; ils distinguoient où ils s'étoient assis , où ils avoient marché , combien ils étoient ; & moi , j'avois beau regarder fixement , je n'y pouvois pas découvrir la plus légère trace. Ce fut un grand bonheur pour moi que la peur ne les faisoit pas à ce moment , ils m'auroient laissé tout seul au milieu des bois. Mais peu à près , moi-même je leur donnai , sans y penser , une rude allarme. Une enflure que j'avois aux pieds , me faisoit

marcher lentement, & ils m'avoient tant soit peu devancé, sans que j'y fisse attention : je m'apperçus tout-à-coup que j'étois seul, & vous pouvez juger quel fut mon embarras. Je me mis aussi-tôt à les appeller ; mais ils ne me firent aucune réponse ; je criai plus fort ; & eux, ne doutant pas que je ne fusse aux prises avec un parti de guerriers, se déchargeoient déjà de leurs paquets pour courir plus vite : je redoublois mes cris, & leur frayeur augmentoit de plus en plus ; les deux Sauvages idolâtres commençoient déjà à prendre la fuite ; mais le Catéchumene ayant honte de m'abandonner, s'approcha tant soit peu pour examiner de quoi il s'agissoit : quand il se fut apperçu qu'il n'y avoit rien à craindre, il fit signe à ses camarades ; puis, en m'abordant, « vous nous avez » bien fait peur, me dit-il d'une voix » tremblante ; mes compagnons s'en- » fuyoient déjà ; mais pour moi, j'étois » résolu à mourir avec vous, plutôt » que de vous abandonner ». Cet incident m'apprit à suivre de près mes compagnons de voyage, & , de leur côté, ils furent plus attentifs à ne pas s'éloigner de moi.

Cependant le mal que j'avois aux

pieds devenoit plus considérable. Dès le commencement du voyage , je m'y étois fait quelques empoules que je négligeai , me persuadant qu'à force de marcher je m'endurcirois à la fatigue. Comme la crainte de trouver des partis ennemis nous faisoit faire de longues traites , que nous passions la nuit au milieu des brossailles & des halliers , afin que l'ennemi ne pût approcher de nous sans se faire entendre ; que d'ailleurs nous n'osions allumer de feu de peur d'être découverts , ces fatigues me mirent dans un triste état ; je ne marchois plus que sur des plaies , ce qui toucha tellement les Sauvages qui m'accompagnoient , qu'ils prirent la résolution de me porter tour à tour ; ils me rendirent ce service deux jours de suite ; mais ayant gagné la riviere des Illinois , & n'étant plus qu'à vingt-cinq lieues des *Peouarias* , j'engageai un de mes Sauvages à prendre les devants , pour donner avis aux François de mon arrivée , & de la fâcheuse situation où je me trouvois. Je ne laissai pas d'avancer encore un peu pendant deux jours , me traînant comme je pouvois & étant porté de temps en temps par les deux Sauvages qui étoient restés avec moi.

Le troisieme jour, je vis arriver sur le midi plusieurs François, qui m'amenoient un canot & des rafraîchissemens. Ils furent étonnés de voir combien j'étois languissant; c'étoit l'effet de la longue abstinence que j'avois faite, & de la douleur que j'avois ressentie en marchant. Ils m'embarquerent dans leur canot, & comme je n'avois point d'autre incommodité, le repos & les bons traitemens qu'ils me firent, m'eurent bientôt rétabli. Je ne laissai pas d'être encore plus de dix jours sans pouvoir me soutenir sur les pieds.

D'un autre côté, je fus fort consolé des démarches que firent les *Peouarias*; tous les Chefs du village vinrent me saluer, en me témoignant la joie qu'ils avoient de me revoir, & me conjurant d'oublier leurs fautes passées, & de venir demeurer avec eux. Je répondis à ces marques d'amitié par des témoignages réciproques de tendresse, & je leur promis de fixer mon séjour au milieu d'eux, aussi-tôt que j'aurois terminé les affaires qui m'appelloient à *Michillimakinac*.

Après avoir demeuré quinze jours dans le village des *Peouarias*, & m'être un peu rétabli par les soins qu'on prit

de moi , je songeai à continuer ma route. J'avois espéré que les François , qui devoient s'en retourner vers ce temps-là , me meneroient avec eux jusqu'à mon terme ; mais , comme il n'étoit point encore tombé de pluie , il ne leur fut pas possible de sortir de la riviere. Ainsi , je pris le parti d'aller à la riviere de Saint-Joseph , dans la Mission des *Pouteautamis* , qui est gouvernée par le Pere Char-don. En neuf jours de temps je fis ce second voyage , qui est de soixante-dix lieues , & je le fis partie sur la riviere , laquelle est pleine de courans , partie en coupant par les terres. Dieu me conserva d'une façon toute particuliere dans ce voyage. Un parti de guerriers ennemis des Illinois , vint fondre sur des chasseurs , à une portée de fusil du chemin que je tenois : ils tuerent l'un d'eux , & en emmenerent un autre dans le village , qu'ils mirent dans la chaudiere , & dont ils firent un festin de guerre.

Comme j'approchois du village des *Pouteautamis* , le Seigneur voulut bien me dédommager de toutes mes peines , par une de ces aventures imprévues , qu'il ménage quelquefois pour la consolation de ses serviteurs. Des Sauvages qui ensemençoient leurs terres , m'ayant

aperçu de loin , allèrent avertir le Pere Chardon de mon arrivée. Le Pere vint aussi-tôt au-devant de moi suivi d'un autre Jésuite. Quelle agréable surprise , quand je vis mon frere qui se jettoit à mon col pour m'embrasser ! Il y avoit quinze ans que nous étions séparés l'un de l'autre , sans esperance de nous revoir jamais. Il est vrai que j'étois parti pour le joindre , mais ce n'étoit qu'à *Michillimakinac* que devoit se faire notre entrevue , & non pas à plus de cent lieues en deça. Dieu lui avoit inspiré , sans doute , le dessein de faire en ce temps-là sa visite dans la Mission de saint Joseph , afin de me faire oublier en un moment toutes mes fatigues passées. Nous bénîmes l'un & l'autre la divine miséricorde , qui nous faisoit venir de lieux si éloignés , pour nous donner une consolation , qui se sent beaucoup mieux qu'elle ne s'exprime. Le Pere Chardon participa à la joie de cette heureuse rencontre , & nous fit tous les bons traitemens que nous pouvions attendre de sa charité.

Après avoir demeuré huit jours dans la Mission de saint Joseph , je m'embarquai avec mon frere dans son canot , pour nous rendre ensemble à *Michillima-*



*kinac*. Ce voyage me fut fort agréable , non-seulement parce que j'avois le plaisir d'être avec un frere qui m'est extrêmement cher , mais encore parce qu'il me procuroit le moyen de profiter plus long-temps de ses entretiens & de ses exemples.

Il y a plus de cent lieues de la Mission de saint Joseph à *Michillimakinac*. On va tout le long du lac de *Michigan*, que dans les cartes on nomme, sans aucun fondement, *le lac des Illinois*, puisqu'il n'y a point d'Illinois qui demeurent aux environs. Le mauvais temps nous arrêta dix-sept jours dans ce voyage, qu'on fait quelquefois en moins de huit jours.

*Michillimakinac* est situé entre deux grands lacs, dans lesquels se déchargent d'autres lacs, & plusieurs rivières. C'est ce qui fait que ce village est l'abord ordinaire des François, des Sauvages, & de presque toutes les pelleteries du pays. Il s'en faut bien que le terroir y soit aussi bon que chez nos Illinois. On n'y vit que de poissons durant la plus grande partie de l'année. Les eaux qui en font l'agrément pendant l'été, en rendent le séjour bien triste & bien ennuyeux durant l'hiver. La terre y est couverte de neiges depuis la Toussaint jusqu'au mois de Mai.

Le génie de ces Sauvages se sent du climat sous lequel ils vivent : il est âpre & indocile ; la Religion n'y prend pas d'aussi fortes racines qu'on le souhaiteroit , & il n'y a que quelques ames qui se donnent de temps en temps véritablement à Dieu, qui consolent le Missionnaire de toutes ses peines. Pour moi , j'admirois la patience avec laquelle mon frere supportoit leurs défauts , sa douceur à l'épreuve de leurs caprices & de leur grossièreté, son assiduité à les voir , à les instruire , à ranimer leur indolence pour les exercices de la Religion , son zèle & sa charité , capable d'embrâser leurs cœurs , s'ils eussent été moins durs & plus traitables ; & je me disois à moi-même , que le succès n'est pas toujours la récompense des travaux des hommes Apostoliques , ni la mesure de leur mérite.

Ayant terminé toutes nos affaires pendant environ deux mois que je demeurai avec mon frere , il fallut nous séparer. Comme c'étoit Dieu qui ordonnoit cette séparation , il sçut en corriger toute l'amertume. J'allai rejoindre le P. Chardon avec qui je demeurai quinze jours. C'est un Missionnaire plein de zèle , & qui a un rare talent pour

apprendre les Langues : il ſçait preſque toutes celles des Sauvages qui ſont ſur les lacs ; il a même appris aſſez d'Illinois pour ſe faire entendre , quoiqu'il n'ait vu de ces Sauvages qu'en paſſant , lorsqu'ils viennent dans ſon village ; car les *Pouteautamis* & les Illinois vivent en bonne intelligence , & ſe rendent viſite de temps en temps. Leurs mœurs ſont pourtant bien différentes ; ceux-là ſont brutaux & groſſiers ; ceux-ci au contraire ſont doux & affables.

Après avoir pris congé du Miſſionnaire , nous montâmes la riviere de Saint-Joſeph pour aller faire un portage à 30 lieues de ſon embouchure. Voici ce que nous appellons faire portage. Les canots dont on ſe ſert pour naviger en ce Pays-ci , n'étant que d'écorce , ſont fort légers , bien qu'ils portent autant qu'une chaloupe. Quand le canot nous a portés long-temps ſur l'eau , nous le portons à notre tour ſur la terre pour aller gagner une autre riviere ; & c'eſt ce que nous fîmes en cet endroit. Nous transportâmes d'abord tout ce qui étoit dans le canot vers la ſource de la riviere des Illinois , qu'on appelle *Huà-kiki* ; enſuite nous y portâmes notre canot , & après l'avoir chargé , nous

nous y embarquâmes pour continuer notre route. Nous ne fûmes que deux jours à faire ce portage , qui est long d'une lieue & demie. Des pluyes abondantes qui vinrent en cette saison , enflerent nos petites rivières , & nous délivrerent des courans que nous appréhendions. Enfin nous apperçûmes notre agréable Pays ; les bœufs sauvages & les troupeaux de cerfs se promenoient sur le bord de la rivière ; & du canot on en tiroit de temps en temps quelques-uns qui servoient à nos repas.

A quelques lieues du village des *Peouarias* , plusieurs de ces Sauvages vinrent au-devant de moi , pour me faire escorte , & pour me défendre des partis de guerriers qui courent dans les forêts : & quand j'approchai du village , ils y dépêcherent l'un d'eux pour donner avis de mon arrivée. La plupart monterent dans le Fort qui est placé sur un rocher au bord de la rivière. Lorsque j'entrai dans le village , ils firent une décharge générale de leurs mousquets en signe de réjouissance : la joie étoit peinte effectivement sur tous les visages , & c'étoit à qui la feroit éclater en ma présence. Je fus invité avec les François & les chefs Illinois , à un fest

tin que nous donnerent les plus distingués des *Peouarias*. Ce fut là, qu'un de leurs principaux Chefs me parlant au nom de la Nation, me témoigna la vive douleur qu'ils ressentoient de la manière indigne avec laquelle ils avoient traité le P. Gravier; & il me conjura de l'oublier, d'avoir pitié d'eux & de leurs enfans, & de leur ouvrir la porte du Ciel qu'ils s'étoient fermée à eux-mêmes.

Pour moi je rendois graces à Dieu au fond du cœur, de voir l'accomplissement de ce que je souhaitois avec le plus d'ardeur : je leur répondis en peu de mots, que j'étois touché de leur repentir; que je les regardois toujours comme mes enfans; & qu'après avoir fait un tour à ma mission, je viendrois fixer ma demeure au milieu d'eux, pour les aider par mes instructions à rentrer dans la voie du salut, dont ils s'étoient peut-être écartés. A ces mots il s'éleva un grand cri de joie, & chacun à l'envi me témoigna sa reconnoissance. Pendant deux jours que je demeurai dans ce village, je dis la Messe en public, & je fis toutes les fonctions de Missionnaire.

Ce fut vers la fin d'Août que je m'em-

barquai pour retourner à ma mission des *Cascaskias*, éloignée de 150 lieues du village des *Peouarias*. Dès le premier jour de notre départ, nous trouvâmes un canot de *Scioux* crevé en quelques endroits, qui alloit à la dérive, & nous apperçûmes un campement de guerriers, où nous jugeâmes à l'œil qu'il y avoit bien cent personnes. Nous fîmes justement effrayés, & nous étions sur le point de rebrousser chemin vers le village que nous quitions, dont nous n'étions encore éloignés que de dix lieues.

Ces *Scioux* sont les plus cruels de tous les Sauvages ; nous étions perdus, si nous fussions tombés entre leurs mains. Ils sont grands guerriers, mais c'est principalement sur l'eau qu'ils sont redoutables. Ils n'ont que de petits canots d'écorce faits en forme de gondole, & guère plus larges que le corps d'un homme, où ils ne peuvent tenir que deux, ou trois au plus. Ils rament à genoux, maniant l'aviron tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, c'est-à-dire, donnant trois ou quatre coups d'aviron du côté droit, & puis autant du côté gauche, mais avec tant de dextérité & de vitesse, que leurs canots semblent voler

sur l'eau. Après avoir examiné toutes choses avec attention , nous jugeâmes que ces Sauvages avoient fait leur coup , & se retiroient : nous nous tîmes cependant sur nos gardes , & nous marchâmes plus lentement , pour ne point les rencontrer. Mais quand nous eûmes une fois gagné le Mississipi , nous allâmes à force de rames. Enfin le 10 de Septembre j'arrivai à ma chere mission en parfaite santé , après cinq mois d'absence.

Je ne vous dis pas la joie que nous eûmes tous de nous revoir ; vous jugez assez combien elle fut grande de part & d'autre. Mais quand il fut question de tenir la parole que j'avois donnée aux *Peouarias* , d'aller demeurer avec eux , les François & les Sauvages s'y opposerent , apparemment parce qu'ils étoient accoutumés à mes manieres , & qu'ils ne se plaisoient point au changement. Ce fut donc le P. de Ville qui y fut envoyé en ma place. Ce Pere qui étoit depuis peu de temps avec nous , fait voir maintenant par son zèle , par le talent qu'il a de gagner les Sauvages , & par le progrès qu'il fait parmi eux , que Dieu le destinoit à cette mission , ne m'en ayant pas jugé digne.

Quand je fus de retour à ma mission, je bénis Dieu des faveurs dont il l'avoit comblée pendant mon absence. Il y eut cette année-là une récolte abondante de froment & de bled sauvage. Outre la beauté du lieu, nous avons encore des salines dans le voisinage, qui nous sont d'une grande utilité. On vient de nous amener des vaches qui nous rendront les mêmes services pour le labour, que les bœufs rendent en France. On s'est efforcé d'appriivoiser les bœufs sauvages, mais on n'a jamais pu y réussir. Les mines de plomb & d'étain ne sont pas loin d'ici : on en trouveroit peut-être de plus considérables, comme je l'ai dit plus haut, si quelque personne intelligente s'employoit à les découvrir. Nous ne sommes qu'à 30 lieues du *Missouri*, ou *Pekitanoui*. C'est une grande rivière qui se jette dans le *Mississipi*, & l'on prétend qu'elle vient encore de plus loin que ce fleuve. C'est au haut de cette rivière que sont les meilleures mines des Espagnols. Enfin nous sommes assez près de la rivière *Ouabache*, qui pareillement se décharge au-dessous de nous dans le *Mississipi*. On peut facilement, par le moyen de cette rivière, commercer avec les *Miamis*, & avec



une infinité d'autres Nations plus éloignées ; car elle s'étend jusqu'au Pays des Iroquois.

Tous ces avantages favorisent extrêmement le dessein qu'ont quelques François de s'établir dans notre village. De vous dire si ces sortes d'établissmens doivent contribuer au bien de la Religion , c'est sur quoi il ne m'est pas facile de m'expliquer. Que les François qui viendront parmi-nous , ressemblent à ceux que j'y ai vu autrefois qui édifioient nos Néophytes par leur piété, & par la régularité de leurs mœurs , rien ne fera plus consolant pour nous , ni plus utile au progrès de l'Evangile. Mais si par malheur quelques-uns d'eux venoient à faire profession de libertinage, & peut-être d'irréligion, comme il est à craindre , ce feroit fait de notre mission : leur pernicieux exemple feroit plus d'impression sur l'esprit des Sauvages que tout ce que nous pourrions dire pour les préserver des mêmes déréglemens : ils ne manqueroient pas de nous reprocher , comme ils l'ont déjà fait en quelqu'endroit , que nous abusons de la facilité qu'ils ont à nous croire ; que les Loix du Christianisme ne sont pas aussi sévères que nous l'enseignons ;

qu'il n'est pas croyable que des personnes éclairées, comme sont les François, & élevées dans le sein de la Religion, voulussent courir à leur perte, & se précipiter dans l'enfer, s'il étoit vrai que telle & telle action méritât un châ-timent si terrible. Tous les raisonnemens que le Missionnaire pourroit opposer à cette impression du mauvais exemple, n'auroient nulle force sur l'esprit d'un Peuple qui n'est guère touché que de ce qui frappe les sens. Ainsi, mon Révérend Pere, aidez - moi à prier le Seigneur qu'il rende mes appréhensions vaines, & qu'il continue à répandre ses bénédictions sur mes foibles travaux. Je me recommande à vos saints sacrifices, & suis avec respect, &c.

P. GABRIEL MAREST, Missionnaire.



## L E T T R E

*Du Pere du Poisson , Missionnaire aux  
Akenfas , au Pere Patouillet.*

MON RÉVÉREND PÈRE,

Recevez les complimens d'un pauvre *Mississipien* & qui vous a toujours estimé, & si vous lui permettez de le dire, qui vous a aimé autant que le meilleur de vos amis. La distance des lieux où la Providence nous a placés tous deux, n'affoiblira jamais en moi ces sentimens à votre égard, non plus que la reconnaissance que j'ai de l'amitié que vous avez bien voulu avoir pour moi pendant que nous avons vécu ensemble. La grace que je vous demande désormais, c'est de penser un peu à moi, de prier Dieu pour moi, & de me donner de temps en temps de vos cheres nouvelles. Je ne suis pas encore assez au fait du Pays & des mœurs des Sauvages, pour vous en donner des nouvelles; je vous dirai seulement que le *Mississipi* ne présente au voyageur rien

de beau, rien de rare que lui-même : rien ne le dépare que la forêt continue qui est à ses deux bords , & la solitude affreuse où l'on est pendant tout le voyage. N'ayant donc rien de curieux à vous mander de ce Pays , permettez-moi de vous entretenir de ce qui m'est arrivé depuis que je suis dans le poste auquel la Providence m'a destiné.

Deux jours après mon arrivée , le village des *Sauthouis* me députa deux Sauvages pour me demander si je trouvois bon qu'ils vinssent me chanter le calumet : ils étoient en habit de cérémonie , bien *mataché* , c'est-à-dire tout le corps peint de différentes couleurs , ayant des queues de chats sauvage aux endroits où l'on peint des aîles à Mercure , le *calumet* à la main , & sur le corps des grelots qui m'annoncerent de loin leur arrivée : je leur répondis que je n'étois point comme les Chefs François qui commandent aux guerriers , & qui viennent avec du *butin* pour leur faire des présens ; que je n'étois venu que pour leur faire connoître le *grand esprit* qu'ils ne connoissent pas , & que je n'avois apporté que les choses nécessaires à ce dessein ; que cependant j'acceptois

leur *calumet* pour le temps qu'il feroit monté quelque pirogue pour moi : c'étoit les remettre au *Calendres* grecques : ils me passèrent le calumet sur le visage , & s'en retournerent porter ma réponse. Deux jours après , les Chefs vinrent me faire la même demande , ajoutant que c'étoit sans dessein qu'ils vouloient danser devant moi le calumet : *sans dessein* signifie parmi eux qu'il font un présent sans aucune vue de retour : j'étois prévenu sur tout cela : je sçavois que l'espérance du butin les rendoit si pressés , & que quand le Sauvage donne même *sans dessein* , il faut lui rendre au double , ou bien on les mécontente ; aussi je leur fis la même réponse qu'aux députés. Enfin ils revinrent encore à la charge pour me demander si je trouvois bon que du moins leurs jeunes gens vinssent danser chez moi *sans dessein* la danse de la *découverte* ( c'est celle qu'ils font lorsqu'ils envoient à la découverte de l'ennemi ) : je leur répondis que je ne m'ennuyois point , mais que leurs jeunes gens pouvoient venir danser , que je les verrois avec plaisir. Tout le village , excepté les femmes , vint le lendemain à la pointe du jour : ce ne fut que danses , que chants , que harangues jusqu'à

midi. Leurs danſes , comme vous pouvez bien l'imaginer , ont quelque choſe de biſarre : l'exaëtitude avec laquelle ils obſervent la cadence eſt auſſi ſurprenante que les contorſions & les efforts qu'ils font. Je vis bien qu'il ne falloit pas les renvoyer ſans leur faire *chaudiere haute* : j'empruntai d'un François une chaudiere ſemblable à celles qui ſont à la cuiſine des Invalides : je leur donnai du maïs à diſcrétion : tout ſe paſſa ſans conſuſion : deux d'entre eux firent l'office de cuiſiniers , firent les parts avec la plus exaëte égalité , & les diſtribuerent de même : on n'entendoit que l'exclamation ordinaire *ho* , que chacun prononçoit loꝛſqu'on lui préſentoit un morceau. Jamais je n'ai vu manger de ſi mauvaiſe grace & de meilleur appétit. Ils ſ'en retournerent fort contents ; mais auparavant un des Chefs me parla encore de recevoir leur calumet : je les amuſai comme j'avois fait juſqu'alors ; au reſte c'eſt une dépenſe conſidérable que de recevoir leur calumet. Dans les commencemens où il falloit les ménager , les Directeurs de la conſeſſion de M. *Laws* & les Commandans qui recevoient leur calumet leur faiſoient de grands préſens : ces Sauvages ont cru

que j'allois ramener l'ancienne mode ; mais quand je pourrois le faire , je m'en garderois bien , parce qu'il y auroit du danger que dans la suite ils ne mécoutassent parler de Religion que par intérêt , parce que d'ailleurs on sçait par expérience que plus on donne au Sauvage , moins on a sujet d'en être content , & que la reconnoissance est une vertu dont ils n'ont pas la moindre idée.

Je n'ai pas encore eu jusqu'ici le loisir de m'appliquer à leur langue : cependant comme ils me rendent de fréquentes visites , je les questionne *talon jajai* ? Comment appelle-tu cela ? J'en sçais assez pour me faire entendre dans les choses les plus communes : il n'y a ici aucun François qui la sçache à fond : ils n'en ont appris , encore fort superficiellement , que ce qui leur est nécessaire d'en sçavoir pour le commerce : j'en sçais déjà autant qu'eux. Je prévois qu'il me sera très-difficile de l'apprendre autant qu'il faut pour parler de Religion à ces Sauvages. J'ai lieu de croire qu'ils sont persuadés que je sçais parfaitement leur langue. Un François parlant de moi à un d'entre eux , celui-ci lui dit : je sçais qu'il *est un grand esprit , qu'il sçait tout* : Vous voyez qu'ils

me font infiniment plus d'honneur que je ne mérite. Un autre me tint une longue harangue : je n'entendois que ces mots *indatai*, mon pere, *uyginguai*, mon fils. Je lui répondois à tout hafard, quand je voyois qu'il m'interrogeoit : *ai*, oui, *igalon*, cela est bon. Puis il me passa la main sur le visage & sur les épaules, & ensuite il en faisoit autant sur lui-même. Après tous ces *agios*, il s'en alla d'un air content. Un autre vint quelques jours après pour la même cérémonie : aussi-tôt que je m'en apperçus, je fis venir un François, & le priai de m'expliquer ce qu'il me diroit sans qu'il parût qu'il me servît d'interprète : j'étois bien aise de sçavoir si je m'étois trompé en répondant à l'autre : il me demandoit si je trouvois bon que je l'adoptasse pour mon fils ; que quand il reviendrait de la chasse, il jetteroit *sans dessein* son gibier à mes pieds ; que je ne lui demanderois pas comme les autres François *de quoi as-tu faim* ( cela veut dire, que veux-tu que je donne pour cela ) mais que je le ferois asseoir, que je lui donneroie à manger comme à mon fils, & que quand il reviendrait une autrefois me voir, je lui dirois : asseois-toi, mon fils, tiens, voilà du



vermillon, de la poudre, & vous voyez le génie des Sauvages ; il veut paroître généreux en donnant *sans dessein*, & ne veut cependant rien perdre. Je répondis à son discours : *igaton thé*, cela est très-bon, je l'approuve, j'y consens : après quoi il me passa la main comme l'autre avoit fait. Voici encore un trait qui marque combien ils sont généreux : je reçus avant hier la visite d'un Chef, je lui présente à fumer : y manquer, ce feroit manquer à la politesse : un moment après, il va prendre une peau de chevreuil *matachée* qu'il avoit laissé dans l'allée de la maison où je suis, & me la met sur les épaules ; c'est leur maniere quand ils font ces sortes de présens : je priai un François de lui demander, sans qu'il parût que ce fût de ma part, ce qu'il vouloit que je lui donnasse : *j'ai donné sans dessein*, répondit-il, *est-ce que je traite avec mon pere !* (traiter signifie ici rendre). Cependant quelques momens après, il dit au même François que sa femme n'avoit point de sel, & son fils de poudre : son but étoit que ce François me le redît. Le Sauvage ne donne rien pour rien, & il faut observer la même maxime à leur égard, sans quoi on s'expose à leur mépris. Une

peau *matachée* est une peau peinte par les Sauvages de différentes couleurs , & sur laquelle ils peignent des calumets , des oiseaux , des animaux. Celles de chevreuils peuvent servir de tapis de table ; & celles de bœufs de couvertures de lit.

L'établissement François des Akenfas feroit considérable , si M. Laws avoit encore été en crédit quatre ou cinq ans. Sa concession étoit ici dans une prairie ouverte de vue , dont l'entrée est à deux portées de fusil de la maison où je suis. La Compagnie des Indes lui avoit *concé*<sup>dé</sup> seize lieues en quarré ; cela fait bien , je crois , cent lieues de tour. Son dessein étoit d'y bâtir une ville , d'y établir des manufactures , d'y avoir quantité de vaisaux , des troupes ; d'y fonder un Duché. Il ne commença l'ouvrage qu'un an avant sa chute. Les effets qu'il envoya alors dans ce pays , montoient à plus de quinze cent mille livres. Il y avoit entr'autres choses de quoi armer & équiper superbement deux cens hommes de cavalerie. Il avoit aussi acheté trois cens Negres. Les François engagés pour cette concession , étoient gens de toutes sortes de métiers. Les Directeurs & les subalternes , avec cent hommes , monterent

le fleuve sur cinq bateaux , pour venir ici commencer l'établissement : ils devoient d'abord faire des vivres pour être en état de recevoir ceux qu'ils avoient laissé au bas du fleuve. L'Aumônier mourut en chemin , & fut enterré sur une bature du Mississipi. Douze mille Allemands étoient engagés pour cette concession. Ce n'étoit pas mal s'y prendre pour une première année ; mais M. *Laws* fut disgracié. De trois ou quatre mille Allemands qui avoient déjà quitté leur pays , une grande partie mourut à l'Orient , presque tous en débarquant dans le pays ; les autres furent contre-mandés : la Compagnie des Indes reprit la concession , & l'abandonna peu après : tout s'en est allé ainsi à la *débandade*. Environ trente François sont restés ici ; la seule bonté du climat & du terrain les a retenus ; car , du reste , ils n'ont reçu aucun secours. Mon arrivée leur a fait plaisir , parce qu'ils ont jugé que la Compagnie des Indes n'avoit pas dessein d'abandonner ce quartier , comme ils se l'étoient imaginé , puisqu'elle y envoyoit un Missionnaire : je ne sçaurois vous exprimer avec quelle joie ces bonnes gens m'ont reçu. Je les ai trouvé dans une grande disette de toutes choses : cette

misère , avec les chaleurs excessives & extraordinaires qu'il a fait cette année , a mis tout le monde sur le grabat. Je les ai soulagés autant que j'ai pu. Le peu de remèdes que j'ai porté avec moi leur est venu fort à propos. L'occupation que m'ont donné les malades , ne m'a point empêché de faire , chaque Dimanche & chaque Fête , une exhortation pendant la Messe , & une instruction après les Vêpres. J'ai eu la consolation de voir que la plupart en ont profité pour s'approcher des Sacremens , & que les autres sont disposés à en profiter. On est bien dédommagé des plus grandes peines , quand elles ne seroient suivies que de la conversion d'un seul pécheur.

Les fatigues de la mer & celles du Mississipi , qui sont encore plus grandes , le changement de climat , de nourriture , de tout , n'a nullement altéré ma santé. Je suis le seul des François qui ait été préservé de la maladie depuis que je suis ici ; on me plaignoit cependant sur la foiblesse de ma complexion , lorsque je quittai la France ; l'on ne plaignoit pas , par la raison contraire , le Pere Souel , qui a déjà été trois fois malade depuis qu'il est dans le pays. Priez Dieu qu'il me fasse la grace de consacrer ce que

j'ai de force à la conversion des Sauvages : à en juger humainement , il n'y a pas grand bien à faire parmi eux , du moins dans les commencemens. J'espère tout de la grace de Dieu. J'ai l'honneur d'être , avec respect , &c.

---

## L E T T R E

*Du Pere du Poisson , Missionnaire aux Akenfas , au Pere \*\*\*.*

ETES-VOUS curieux , mon cher ami ; d'apprendre la chose du monde la moins curieuse , & qui coûte le plus d'apprendre par expérience ; c'est la maniere de voyager sur le *Mississipi* : ce que c'est que ce pays si vanté , si décrié tout à la fois en France , & quelle espece de gens on y trouve ? Je n'ai rien autre chose à vous mander à présent : si la relation que je vais vous faire de notre voyage , n'est pas intéressante , prenez-vous-en au pays ; si elle est trop longue , prenez-vous-en à l'envie que j'ai de m'entretenir avec vous.

Pendant notre séjour à la Nouvelle Orléans , nous y avons vu la paix &

le bon ordre rétabli par les soins & la sagesse du nouveau Commandant général : il y avoit deux partis parmi ceux qui étoient à la tête des affaires ; on appelloit l'un, la grande bande ; & l'autre, la petite bande. Cette division est dissipée , & il y a tout lieu d'espérer que la Colonie s'établira plus solidement que jamais. Quoi qu'il en soit , on attendoit chaque jour l'arrivée de la *Gironde* qui portoit les Peres Tartarin, Doutreleau, un de nos Freres & les Religieuses : c'est ce qui fit précipiter notre départ pour épargner au Révérend Pere de Beaubois un surcroît d'embarras, quoique ce fût la mauvaise saison pour voyager sur le *Mississipi*. D'ailleurs ce Pere avoit sur les bras le Frere Simon qui avec quelques engagés, étoit descendu des Illinois, & nous attendoit depuis trois ou quatre mois. Simon est un *donné* de la Mission des Illinois : on appelle ici engagés des gens qui se louent pour ramer dans une pirogue ou un bateau , & l'on pourroit ajouter, pour faire enrager ceux qu'ils conduisent.

Nous nous embarquâmes donc le 25 Mai 1727, les Peres Souel, Dumas & moi, sous la conduite du bon homme

Simon. Les Peres de Guienne & le Petit devoient dans peu de jours prendre une autre route. Le premier, comme vous sçavez, pour les *Alibamons*, & le second pour les *Chasses*. Notre bagage & celui de nos engagés faisoient un volume de plus d'un pied au-dessus des bords de nos deux pirogues; nous étions perchés sur un tas de coffres & de ballots, fans avoir la liberté de changer de posture. On nous prophétisa que nous n'irions pas loin avec cet équipage. En remontant le *Mississipi*, on va terre à terre, parce que le courant est trop fort : à peine avions-nous perdu de vue la Nouvelle Orléans, qu'une branche qui s'avançoit, & qui ne fut point aperçue par celui qui gouvernoit, accroche un coffre, le renverse, fait faire la culebute à un jeune homme qui étoit auprès, & frappe rudement le Pere Souel. Par bonheur elle se rompit dans ce premier effort, fans quoi & le coffre & le jeune homme étoient dans l'eau. Cet accident nous détermina, lorsque nous fûmes arrivés aux Chapitulas, à trois lieues de la Nouvelle Orléans, à dépêcher au Pere de Beaubois, pour lui demander une plus grande pirogue.

Pendant ce temps-là, nous étions en

pays de connoissance. Le nom barbare qu'il porte, marque qu'il a été autrefois habité par des Sauvages : on appelle à présent de ce nom cinq *concessions* qui sont le long du *Mississipi*. M. Dubreuil, Parisien, nous reçut dans la sienne. Les trois suivantes appartiennent à trois freres Canadiens qui sont venus dans ce pays, le bâton blanc à la main, & le brayer autour des reins, pour s'y établir, & qui ont plus avancé leurs affaires que les *concessionnaires* de France qui ont envoyé des millions pour fonder leurs concessions qui sont *fondues* à présent pour la plupart. La cinquieme est à M. de Koli, Suisse de nation, seigneur de la terre de Livry, près de Paris, un des plus honnêtes hommes qu'on puisse voir ; il avoit passé dans le même vaisseau que nous, afin de voir par lui-même l'état de la concession pour laquelle il a équipé des vaisseaux & fait des dépenses infinies. Il y a dans chacune de ces concessions au moins soixante Negres : on y cultive le maïs, le ris, l'indigo, le tabac : ce sont celles de la Colonie qui ont le mieux réussi. Je vous parle de concession ; j'aurai encore occasion d'en parler aussi-bien que d'établissement & d'habitation, vous



ne sçavez peut-être pas ce que c'est que tout cela, ayez donc la patience d'en lire l'explication.

On appelle concession une certaine étendue de terrain *concedée* par la Compagnie des Indes à un particulier ou à plusieurs qui ont fait société ensemble pour défricher & faire valoir ce terrain. C'est ce que l'on appelloit, dans le temps de la plus grande vogue du *Mississipi*, les Comtés, les Marquisats du *Mississipi* : ainsi les concessionnaires sont les Gentilshommes de ce pays. La plupart n'étoient point gens à quitter la France; ils ont équipé des vaisseaux remplis de directeurs, d'économes, de gardemagasins, de commis, d'ouvriers de différens métiers, de vivres & d'effets de toutes les sortes. Il s'agissoit de s'enfoncer dans les bois, d'y cabaner, d'y choisir un terrain, d'en brûler les cannes & les arbres. Ces commencemens paroissent bien durs à des gens nullement accoutumés à ces sortes de travaux; les directeurs & leurs subalternes s'amuserent pour la plupart dans des endroits où il y avoit déjà quelques François établis; ils y consommèrent leurs vivres; à peine l'ouvrage étoit-il commencé, que la concession étoit déjà

ruinée : l'ouvrier mal payé ou mal nourri refusoit de travailler, ou se payoit par lui-même ; les magasins étoient au pillage : ne reconnoissez-vous pas là le François ? c'est en partie ce qui a empêché que ce pays ne s'établisse comme il devroit l'être, après les dépenses prodigieuses que l'on a faites pour cela.

On appelle habitation une moindre portion de terre accordée par la Compagnie. Un homme avec sa femme, ou son associé, défriche un petit canton, se bâtit une maison sur quatre fourches qu'il couvre d'écorce, sème du maïs & du ris pour sa provision ; une autre année, il fait un peu plus de vivres & une plantation de tabac : s'il vient enfin à bout d'avoir trois ou quatre Negres, le voilà tiré d'affaires ; c'est ce que l'on appelle *habitation*, *habitant* : mais combien sont aussi gueux que lorsqu'ils ont commencé ?

On appelle établissement un canton où il y a plusieurs habitations peu éloignées les unes des autres, qui font une espèce de village.

Outre les concessionnaires & les habitans, il y a encore dans ce pays des gens qui ne font d'autre métier que de

courir. 1°. femmes ou filles tirées des hôpitaux de Paris, de la Salpêtrière, ou autres lieux d'aussi bon renom, qui trouvent que les loix du mariage sont trop dures, & la conduite d'un ménage trop gênante : les voyages de quatre cens lieues ne font point peur à ces héroïnes ; j'en connois déjà deux dont les aventures feroient la matière d'un roman. 2°. Les voyageurs ; ce sont pour la plupart de jeunes gens envoyés pour causes au Mississipi par leurs parens ou par la justice, & qui, trouvant que la terre est trop basse pour la piocher, aiment mieux s'engager pour ramer, & courir d'un bord à l'autre. 3°. Les chasseurs ; ceux-ci remontent le Mississipi sur la fin de l'été jusqu'à deux ou trois cens lieues, dans le pays où il y a des bœufs ; ils font des plats côtés, c'est-à-dire, qu'ils font sécher au soleil la chair qui est sur les côtes du bœuf ; ils salent le reste, & font de l'huile d'ours ; ils descendent vers le printemps, & fournissent de viande la Colonie. Le pays qui est depuis la Nouvelle Orléans jusqu'ici rend ce métier nécessaire, parce qu'il n'est pas assez habité, ni assez défriché pour y élever des bestiaux. A trente lieues d'ici, on commence seule-

ment à trouver les bœufs, ils sont par troupeaux dans les prairies ou sur les rivières; un Canadien descendit l'année passée à la Nouvelle Orléans quatre cens quatre-vingts langues des bœufs qu'il avoit tué pendant son hivernement avec son associé seulement.

Nous quittâmes les *Chapitoulas* le 29. Quoiqu'on nous eût envoyé une plus grande pirogue, & malgré le nouvel arrimage de nos gens, nous étions presque aussi envolumés qu'auparavant. Nous n'avions que deux lieues à faire ce jour-là, pour aller coucher aux *Cannes brûlées*, chez M. de Benac, Directeur de la concession de M. d'Artaignan; il nous reçut avec amitié, & nous régala d'une carpe du *Mississipi*, qui pesoit trente-cinq livres. Les *Cannes brûlées* sont deux ou trois concessions le long du *Mississipi*: c'est un endroit à-peu-près comme les *Chapitoulas*; la situation m'en parut plus belle.

Le lendemain nous fîmes six lieues, on n'en fait guere davantage en remontant ce fleuve, & nous couchâmes, ou plutôt nous cabanâmes aux *Allemands*. C'est le quartier que l'on assigna au reste languissant de cette troupe d'Allemands qui avoient péri de misere, soit à

l'Orient, soit en arrivant à la *Louisiane*. C'est une grande pauvreté que leurs habitations. C'est ici proprement où l'on commence d'apprendre ce que c'est que voyager sur le *Mississipi*. Je vais vous en donner une petite idée, pour n'être point obligé de répéter à chaque jour la même chose.

Nous étions partis dans le temps des plus grandes eaux, le fleuve avoit monté à son ordinaire plus de quarante pieds : presque tout le pays est terre basse & par conséquent il étoit inondé. Ainsi nous étions exposés à ne point trouver de *cabanage*, c'est-à-dire, de terre pour faire chaudiere & pour coucher. Quand on en trouve, voici comme on couche. Si la terre est encore vaseuse, ce qui arrive lorsque les eaux commencent à se retirer, on commence par faire une couche de feuillage afin que le matelas n'enfoncé point dans la vase, on étend ensuite par terre une peau, ou un matelas, & des draps si l'on en a ; on plie trois ou quatre cannes en demi cercle, dont on fiche les deux bouts en terre, & que l'on éloigne les unes des autres selon la longueur de son matelas : sur celles-ci on en attache trois autres en travers, on étend ensuite sur ce petit édifice son

*baire*, c'est-à-dire une grande toile, dont on replie avec soin les extrémités par-dessous le matelat. C'est sous ces tombeaux où l'on étouffe de chaleur que l'on est obligé de se coucher. La première chose que l'on fait en mettant à terre, c'est de faire son *baire* en diligence : les maringouins ne permettent pas d'en user autrement. Si l'on pouvoit coucher à découvert, on goûteroit la fraîcheur de la nuit, on seroit trop heureux. On est bien plus à plaindre quand on ne trouve point de cabanage : alors on amarre la pirogue à un arbre ; si l'on trouve un embarras d'arbres, on fait chaudière dessus ; si l'on n'en trouve point, on se couche sans souper, ou plutôt on ne soupe point, & l'on ne se couche point, on reste dans la même situation que pendant la journée, exposé pendant toute la nuit à la fureur des maringouins. Au reste, on appelle *embarras* un amas d'arbres flottants que le fleuve a déraciné, que son courant entraîne continuellement, & qui se trouvant arrêtés par un arbre qui a la racine en terre, ou par une langue de terre, s'accumulent les uns sur les autres, & forment des piles énormes : on en trouve qui fourniroit de bois votre bonne ville de Tours pendant trois

hivers. Ces endroits sont difficiles & dangereux à passer. Il faut raser ces embarras, le courant y est rapide, & s'il pousse la pirogue contre ces arbres flottants, elle disparoit aussitôt, elle est abîmée dans les eaux sous l'embarras.

C'étoit aussi la saison des plus grandes chaleurs qui augmentoient chaque jour; pendant tout le voyage, nous n'avons eu qu'un jour entier d'un temps couvert, toujours un soleil brûlant sur nos têtes, sans avoir pu pratiquer sur nos pirogues un petit tendelet qui nous fît un peu d'ombrage; d'ailleurs, la hauteur des arbres & l'épaisseur des bois qui sont dans toute la route des deux bords du fleuve ne laissent pas goûter le moindre souffle de vent, quoique le fleuve ait une demi-lieue de traverse, l'air ne se fait sentir qu'au milieu du fleuve, lorsqu'il faut le traverser pour prendre le plus court. Nous pompions sans cesse l'eau du *Mississipi* avec des cannes pour nous désaltérer; quoique fort boueuse, elle ne fait aucun mal. Un autre rafraîchissement que nous avions, c'étoient les raisins qui pendent des arbres presque par tout, & que nous arrachions en passant, ou que nous allions cueillir lorsque nous mettions pied à terre. Il y a dans ce pays

du moins aux Akenfas deux fortes de raisins, dont l'un mûrit en été, & l'autre à l'automne. C'est la même espece; les grains en sont fort petits, & rendent un jus fort épais. Il y en a encore d'une autre espece, la grape n'est que de trois grains qui sont gros comme des prunes de damas: nos Sauvages l'appellent *asi*, *contai raisin*, *prune*.

Nos provisions de vivres consistoient en biscuit, lard salé & bien rance, ris, maïs, pois, & le biscuit nous manqua un peu au-dessus des Natchez. Nous n'avions déjà plus de lard à dix ou douze lieues de la Nouvelle Orleans; nous vécûmes de pois, ensuite de ris qui ne nous a manqué qu'à notre arrivée ici; l'assaisonnement consistoit en sel, huile d'ours, & dans un riche appétit: la nourriture la plus ordinaire de ce pays, presque l'unique pour bien des gens, & surtout pour les voyageurs c'est le gru: on pile le maïs pour lui ôter sa première pellicule, on le fait bouillir longtemps dans l'eau, les François l'assaisonnent quelquefois avec de l'huile, voilà ce que c'est que le gru. Les Sauvages pilant le maïs bien menu le font cuire quelquefois avec du suif, & plus souvent avec de l'eau seulement, c'est de



la sagamité. Au reste, le gru tient lieu de pain; une cuillerée de gru & un morceau de viande marchent ensemble.

Mais le plus grand supplice sans lequel tout le reste ne feroit qu'un jeu, mais ce qui passe toute croyance, ce que l'on ne s'imaginera jamais en France, à moins qu'on ne l'ait expérimenté, ce sont les maringouins, c'est la cruelle persécution des maringouins. La plaie d'Egypte, je crois, n'étoit pas plus cruelle; *dimittam in te & in servos tuos & in populum tuum & in domos tuas omne genus muscarum & implebuntur domus Ægyptiorum diversi generis & universa terra in qua fuerint.* Il y a ici des *frappe d'abord*; il y a des *brulots*, ce sont de très-petits mouchérons, dont la piquure est si vive ou plutôt si brulante, qu'il semble qu'une petite étincelle est tombée sur la partie qu'ils ont piquée. Il y a des *moustiques*, ce sont des brulots, à cela près qu'ils sont encore plus petits, à peine les voit-on, ils attaquent particulièrement les yeux; il y a des *guêpes*, il y a des *thons*; il y a en un mot *omne genus muscarum*: mais on ne parleroit point des autres sans les maringouins: ce petit animal a plus fait jurer depuis que les François sont au *Mississipi* que l'on n'avoit juré jusqu'alors.

dans tout le reste du monde. Quoi qu'il en soit, une bande de maringouins s'embarque le matin avec le voyageur ; quand on passe à travers les saules ou près des cannes, comme il arrive presque toujours, une autre bande se jette avec fureur sur la pirogue, & ne la quitte point. Il faut faire continuellement l'exercice du mouchoir, ce qui ne les épouvente gueres ; ils font un petit vol, & reviennent sur le champ à l'attaque ; le bras se lasse plutôt qu'eux. Quand on met à terre pour dîner depuis dix heures jusqu'à deux ou trois heures, c'est une armée entiere que l'on a à combattre : on fait de la boucane, c'est-à-dire, un grand feu, que l'on étouffe ensuite avec des feuilles vertes ; il faut se mettre dans le fort de la fumée, si l'on veut éviter la persécution ; je ne sçais lequel vaut mieux du remede ou du mal. Après dîné, on voudroit faire un petit sommeil au pied d'un arbre, mais cela est absolument impossible ; le temps du repos se passe à luter contre les maringouins. On se rembarque avec les maringouins, au soleil couchant, on met à terre, aussitôt il faut courir pour aller couper des cannes, du bois & des feuilles vertes, pour faire son baire, la chaudiere & la boucane,

chacun y est pour soi ; alors ce n'est pas une armée , mais plusieurs armées que l'on a à combattre , c'est le temps des maringouins , on en est mangé , dévoré , ils entrent dans la bouche , dans les narines , dans les oreilles ; le visage , les mains , le corps en est couvert ; leur aiguillon pénètre l'habit , & laisse une marque rouge sur la chair qui enfle à ceux qui ne sont pas encore faits à leurs piquures. *Chicagon*, pour faire comprendre à ceux de la nation la multitude des François qu'il avoit vu , leur disoit qu'il y en avoit autant dans le grand village ( à Paris ) que de feuilles sur les arbres & de maringouins dans les bois. Après avoir soupé à la hâte , on est dans l'impatience de s'enfvelir sous son baïre , quoique l'on sache qu'on va y étouffer de chaleur : avec quelque adresse , quelque subtilité qu'on se glisse sous ce baïre , on trouve toujours qu'il y en est entré quelques-uns , & il n'en faut qu'un ou deux pour passer une mauvaise nuit.

Telles sont les incommodités du voyage Mississipien. Combien de voyageurs les souffrent pour un gain souvent très-modique ! Il y avoit dans une pirogue qui montoit avec nous , une de ces héroïnes dont je vous ai parlé , qui alloit

rejoindre son héros ; elle ne faisoit qu'à babiller , que rire , que chanter. Si pour un petit bien temporel , si pour le crime même on fait un pareil voyage , des hommes destinés à travailler au salut des ames doivent-ils le craindre !

Je reviens à mon journal. Le 31 nous fîmes sept lieues : le soir point de cabanage ; de l'eau , du biscuit pour la collation , couchés dans la pirogue , mangés des maringouins pendant la nuit. *Nota.* C'étoit la vigile de la Pentecôte , jour de jeûne.

Le 1<sup>er</sup> Juin nous arrivâmes aux Oumas à une habitation Françoise , où nous trouvâmes assez de terrain qui n'étoit pas inondé pour y cabaner. Nous y séjournâmes le lendemain , pour donner du repos à notre équipage. Le Pere Dumas & moi nous nous embarquâmes le soir sur une pirogue qui devoit faire pendant la nuit le même chemin que nous devons faire le lendemain : nous évitions par-là la grande chaleur.

Le 3 nous arrivâmes en effet de bon matin aux *Bayagottas*, ( Nation détruite ) chez M. du Buisson , Directeur de la concession de Messieurs Paris. Nous trouvâmes des lits , dont nous avions déjà presque perdu l'habitude ; pendant la

matinée nous reprîmes le repos que les maringouins ne nous avoient pas permis de prendre pendant la nuit. M. du Buiffon n'oublia rien pour nous soulager : il nous régala d'un dindon sauvage ; (ils sont en tout semblables aux dindons domestiques , mais d'un meilleur goût.) La concession nous parut bien arrangée & en bon état : elle vaudroit encore mieux si elle avoit toujours eu un pareil Directeur. Nos gens arriverent le soir , & nous quittâmes les *Bayagoulas* le lendemain , charmés des bonnes manieres & des gracieusetés de M. du Buiffon.

Framboise , chef des *Sitimachas* , qui a été esclave de M. de Bienville , nous y étoit venu voir & nous avoit invités à dîner chez lui , où nous devions passer vers midi : il nous avoit déjà fait la même invitation lorsqu'il étoit descendu avec sa nation à la Nouvelle Orléans pour chanter le calumet au nouveau Commandant. Cela donna occasion à une aventure dont nous nous ferions bien passés , & dont vous vous passeriez bien aussi de lire le récit ; mais *n'importe*.

L'inondation avoit contraint les *Sitimachas* de s'enfoncer dans les bois ; nous tirâmes un coup de fusil pour annoncer

notre arrivée ; un coup de fusil dans les bois du *Mississipi* est un coup de tonnerre, aussi-tôt voilà un petit Sauvage qui se présente : nous avions un jeune homme avec nous qui sçavoit la langue , il lui parle & nous fait réponse , que le petit Sauvage étoit envoyé pour nous conduire , que le village n'étoit pas éloigné. Il faut observer que ce jeune homme avoit bon appétit , & qu'il voyoit bien que nous ne pourrions faire chaudiere à cause des eaux. Sur sa parole nous nous mettons dans une pirogue Sauvage qui étoit là ; l'enfant nous conduit, nous n'étions gueres avancés lorsque l'eau manqua à la pirogue , ce n'étoit presque plus que de la vase : nos gens qui nous assuroient qu'il n'y avoit plus qu'un pas , poussent la pirogue à force de bras ; l'espérance de faire festin chez Framboise les encourageoit ; mais enfin nous ne trouvâmes plus que des arbres renversés , de la vase , & quelques bas-fonds où l'eau croupissoit. Ce petit Sauvage nous laisse-là & disparoît en un moment. Que faire dans ces bois sans guide ? Le Pere Souel saute dans l'eau , nous en fîmes autant ; c'étoit quelque chose de plaisant de nous voir barboter parmi les ronces & les broussailles, & dans l'eau

jusqu'aux genoux ; notre plus grande peine étoit d'arracher nos souliers de la vase : enfin bien crotés , bien harassés , nous arrivâmes au village qui étoit éloigné du fleuve de plus d'une demi-lieue. Framboise fut surpris de notre arrivée ; il nous dit froidement qu'il n'avoit rien : à ce trait nous reconnûmes le Sauvage. Notre Interprete nous avoit trompés , car Framboise ne nous avoit pas envoyé chercher , il ne nous attendoit pas , & avoit cru qu'il ne risquoit rien de nous inviter , persuadé que l'inondation nous empêcheroit bien d'aller chez lui : quoi qu'il en soit , nous retournâmes bien vite & sans guide , nous nous égarâmes un peu , nous retrouvâmes la pirogue Sauvage , nous nous remîmes dedans & nous regagnâmes les nôtres comme nous pûmes : ceux qui étoient restés se divertirent de notre équipage & de notre aventure ; jamais nous n'avons tant ri , ou plutôt , c'est la seule fois que nous ayons ri. Il n'y avoit pas terre pour faire chaudiere , comme je l'ai déjà dit , il fallut se contenter d'un morceau de biscuit ; nous arrivâmes le soir au-dessus de *Manchat* , c'est une branche du *Mississipi* , qui se jette dans le lac *Maurepas* :

point de terre, point de chaudière, point de cabanage, des millions de maringouins pendant la nuit : *nota iterum* : c'étoit un jour de jeûne : les eaux commençoient à baisser, ce qui nous faisoit espérer que nous ne coucherions plus dans la pirogue.

Les *Sitimachas* habitoient le bas du fleuve dans les commencemens de la colonie : ils tuerent alors M. de Saint-Côme, Missionnaire. M. de Bienville qui commandoit pour le Roi, vengea sa mort. La carte du Mississipi place mal la nation des *Sitimachas* ; ce n'est pas la seule faute qui s'y trouve. Après ces petits traits d'érudition mississippienne, je reviens à notre voyage.

Le 4 nous couchâmes au *Bâton-Rouge* ; ce lieu est ainsi appelé, parce qu'il y a un arbre rougi par les Sauvages, & qui sert de bornes pour la chasse des Nations qui sont au-dessus & au-dessous. Nous y vîmes les restes d'une habitation Française, abandonnée à cause des chevreuils, des lapins, des chats sauvages, des ours qui ravageoient tout. Quatre de nos gens allerent à la chasse, & revinrent le lendemain sans autre gibier qu'un hibou.

Le 7 nous dînâmes à la concession de



M. Mezieres : elle a l'air d'une habitation qui commence : nous y vîmes une baraque, des Negres, & un bon manant qui ne nous fit ni bien ni mal. Nous cabanâmes le soir à la *Pointe-Coupée*, devant la maison d'un habitant qui nous reçut fort bien. La pluie nous y arrêta le lendemain & ne nous permit de faire qu'une lieue ce jour-là jusques chez un autre habitant : sa maison posée sur quatre fourches nous mit, tant bien que mal, à couvert d'un orage affreux. Que ces bonnes gens ont besoin de consolation & spirituelle & temporelle !

Le 9 à peine fûmes-nous embarqués qu'il sortit hors du bois une odeur exécrable : on nous dit qu'il y avoit à terre une bête que l'on appelle *bête puante* qui répand cette mauvaise odeur par-tout où elle est. Nous cabanâmes le soir aux *petits Tonicas* dans les cannes : pendant l'hiver on y met le feu ; pendant l'été il faut les couper pour y pouvoir cabaner. Le village Sauvage est dans les terres ; de-là aux *grands Tonicas* il y a dix ou douze lieues par le Mississipi ; par terre il n'y a qu'une pointe ou langue de terre qui sépare les deux villages ; autrefois on faisoit un portage en

traversant par terre. On appelle encore ce trajet *le portage de la Croix*. Le fleuve a pénétré cette pointe & l'inonde entièrement dans les grandes eaux : c'est ce que nous avons à faire le lendemain, c'est-à-dire, deux lieues, pour éviter les dix lieues qu'il faudroit faire si on continuoit sa route par le *Mississipi*. Nous prîmes un Sauvage aux *petits Tonics* pour nous servir de guide.

Le 10, nous entrâmes donc dans ce bois, dans cette mer, dans ce torrent, car c'est tout cela à la fois. Notre guide, dont personne n'entendoit la langue, nous parloit par signes ; l'un les interprétoit d'une façon, & l'autre de l'autre ; ainsi nous allions au hasard. Au reste, quand on est engagé dans ce bois, il faut continuer sa route ou périr, car si on se laissoit aller au courant pour reculer, ce courant rapide jetteroit inmanquablement la pirogue contre un arbre qui la briseroit en mille pieces. Sans cela nous nous serions retirés d'un si mauvais pas aussi-tôt que nous nous y vîmes engagés. Il falloit sans cesse virer la pirogue en zig-zag pour n'aller pas donner de la pointe contre les arbres ; quelquefois elle se trouvoit serrée entre deux arbres qui ne laissoient pas assez d'espace

d'espace pour passer, contre l'attente de celui qui gouvernoit. Tantôt c'étoit un torrent dont l'entrée étoit presque fermée par un *embarras*, ou seulement par deux arbres d'une longueur & d'une grosseur énorme, renversés en travers des deux bords du courant, & qui le rendoit plus impétueux; tantôt l'entrée étoit entièrement barrée par un arbre, il falloit changer de route au hasard de trouver le même obstacle un moment après, ou de ne trouver que très-peu d'eau, de la vase, & des broussailles; alors il falloit passer la pirogue à force de bras; souvent un de nos hommes étoit obligé de se jeter dans l'eau jusqu'au cou pour aller amarrer la pirogue à un arbre avancé, afin que si le courant l'emportoit sur la force des rames, & fit reculer la pirogue, elle n'allât point se briser contre un arbre. La nôtre risqua le plus; elle commença à s'emplir dans un courant qui l'avoit fait reculer & nous vîmes le moment où elle alloit couler à fond; la force des rames nous sauva, & par bonheur il n'y avoit point là ni *embarras*, ni arbres renversés. Après en avoir passé un autre, qui ne laissoit de passage que la largeur de la pirogue, elle demeura un moment immobile en-

tre la force du courant & la force des rames ; nous ne sçavions si elle reculeroit ou si elle avanceroit ; c'est-à-dire , que dans ce moment nous étions entre la vie & la mort ; car si la rame eût cédé à la force du courant nous allions nous briser contre un gros arbre qui barroit presque entièrement le courant. Nos gens de l'autre pirogue , qui avoit passé avant nous , nous attendoient dans un morne & triste silence , & jetterent un grand cris de joie quand ils nous virent hors de danger. Je ne finirois point si je voulois vous raconter tous les travaux de cette journée. Ce passage est bien nommé le *passage de la Croix* ; un voyageur qui sçait ce que c'est & ne laisse pas d'y passer , mérite les Petites Maisons s'il en réchappe. On n'abrège le voyage par ce raccourci que d'une très-petite journée. Le Seigneur nous sauva la vie , & nous vîmes enfin à bout de faire ces deux lieues fatales.

Nous arrivâmes donc à quatre ou cinq heures du soir aux *grands Tonicas*. Le Chef de cette Nation vint au bord de l'eau nous recevoir , nous ferra la main , nous embrassa , fit étendre une natte & des peaux devant la cabane , & nous

invita à nous y coucher ; ensuite il nous fit présenter un grand plat de mures de ronces, & une *manne* ( c'est-à-dire une hotte ) de fèves vertes : c'étoit un vrai régal pour nous. Le *passage de la Croix* ne nous avoit pas permis de nous arrêter pour dîner.

Ce Chef a été baptisé, aussi bien que quelques-uns de sa Nation, par M. Davion, mais depuis le retour de ce Missionnaire en France, où il se retira peu de temps après l'arrivée des Peres Capucins dans le pays, il n'a guere de Chrétien que le nom, une médaille & un chapelet. Il parle un peu François ; il nous demanda des nouvelles de M. Davion ; nous lui dîmes qu'il étoit mort, il en témoigna du regret, & il nous parut souhaiter un Missionnaire. Il nous montra aussi une médaille du Roi, que M. le Commandant général lui a envoyée au nom de Sa Majesté, avec un écrit qui porte que c'est en considération de l'attachement qu'il a toujours eu pour les François, que ce présent lui a été fait. Il y a quelques François aux *Tonicas* ; ils nous firent de grands gémissemens de ce qu'ils n'avoient point de Missionnaire. Le Pere Dumas dit la Messe le lendemain de grand matin dans la

cabane du Chef, & nous fûmes édifiés de l'empressement qu'eurent quelques François de profiter de cette occasion pour s'approcher des Sacremens.

Le 11, nous passâmes la nuit pour la dernière fois dans la pirogue. Le 12, nous cabanâmes aux *Ecors blancs*, & le 13, aux *Natchez*. Nous rendîmes aussitôt notre visite au Révérend Pere Philibert, Capucin, qui en est Curé; c'est un homme de bon sens, qui n'a pas été effarouché de nous voir, comme ses confreres l'avoient été à la Nouvelle Orléans; d'ailleurs, c'est un homme de bien; & très-zélé. Nous descendîmes ensuite au bord de l'eau pour y faire nos baires.

*L'établissement* François des Natchez devient considérable. On y fait beaucoup de tabac, qui passe pour le meilleur du pays. C'est un canton fort élevé; de-là on voit serpenter le *Mississipi* comme dans un abîme; ce sont des butes continuelles & des bas fonds; le terrain des concessions est plus uni & plus beau. La chaleur excessive nous empêcha d'y aller, aussi-bien qu'au village sauvage.

Le village est éloigné d'une lieue des François: c'est la seule, ou presque la seule Nation où l'on voit une espece de gouvernement & de Religion. Ils entre-

tiennent un feu perpétuel , & ils ſçavent par tradition que ſ'il venoit à ſ'éteindre , il faudroit l'aller allumer chez les *Tonicas*. Le Chef a beaucoup d'autorité ſur ceux de ſa Nation & il ſ'en fait obéir : il n'en eſt pas ainſi de la plûpart des autres Nations , ils ont des Chefs qui n'en ont que le nom , chacun eſt maître , & l'on ne voit cependant jamais de ſédition parmi eux. Quand le Chef des *Natchez* meurt , un certain nombre d'hommes & de femmes doit ſ'immoler pour le ſervir dans l'autre monde : pluſieurs ſe ſont déjà dévoués à la mort pour le temps que celui - ci mourra ; on les étrangle dans ces occaſions. Les François ſont ce qu'ils peuvent pour empêcher cette barbarie , mais ils ont bien de la peine d'en ſauver quelqu'un. Ils diſent que leurs ancêtres ont paſſé les mers pour venir dans ce pays : des perſonnes qui connoiſſent leurs mœurs & leurs uſages mieux que moi prétendent qu'ils ſont venus de la Chine.

Quoi qu'il en ſoit , les *Tonicas* & les *Natchez* ſont deux Nations conſidérables qui devroient avoir chacune un Miſſionnaire. Le Chef des *Tonicas* eſt déjà Chrétien , comme je vous l'ai dit ; il a beaucoup d'autorité ſur les ſiens , &

d'ailleurs tout le monde convient que cette Nation est très-bien disposée pour le Christianisme. Un Missionnaire trouveroit le même avantage aux Natchez, s'il avoit le bonheur de convertir le Chef; mais ces deux Nations sont dans le district des Révérends Peres Capucins, qui, jusqu'ici, n'ont appris aucune langue sauvage.

Nous quittâmes les *Natchez* le 17, & nous nous embarquâmes, le Pere Dumas & moi, sur une pyrogue qui partoît pour la chasse. Les nôtres n'avoient pas encore fait leurs vivres, c'est-à-dire acheté & fait piler du maïs.

Les batures commençoient à se découvrir, nous y trouvions des œufs de tortues; nouveau régal pour nous; ces œufs sont un peu plus gros que ceux de pigeons; on les trouve dans le sable des batures; le soleil les fait éclore; les traces que les tortues ont laissées, font découvrir les endroits où elles ont caché leurs œufs; on en trouve en quantité, & l'on en fait des omelettes qui sont bonnes pour des gens qui ne mangent que du gru.

On compte de la Nouvelle Orléans aux *Natchez*, près de cent lieues, & des *Natchez* aux *Yatous*, quarante; nous



fîmes cette seconde traversée, sans autre aventure, sinon que nous fîmes surpris pendant une nuit d'un orage violent avec des éclairs & du tonnerre : jugez si on est bien à couvert de la pluie sous une toile. Le lendemain un Sauvage qui remontoit avec nous, mit à terre pour aller à la chasse; nous continuâmes notre route; nous n'eûmes pas fait une demi-lieue, qu'il parut sur le rivage avec un chevreuil sur les épaules; nous cabanâmes sur la première bature pour faire sécher nos hardes & pour faire *chaudière haute*. Ces repas que l'on fait après une bonne chasse, sont tout-à-fait à la sauvage; rien n'est plus plaisant; la bête est en piece dans un moment; rien n'est perdu; nos voyageurs tirent du feu ou de la marmite, chacun selon son gout; leurs doigts & quelques petits bâtons leur tiennent lieu de toutes sortes d'instrumens de cuisine & de table; à les voir couverts seulement d'un brayer, plus halés, plus boucanés que des Sauvages, étendus sur le sable ou accroupis comme des singes, dévorer ce qu'ils tiennent en main, on ne sçait si c'est une troupe de Bohémiens ou de gens qui font festin au sabat.

Le 23 nous arrivâmes aux Yatous;

c'est un poste François à deux lieues de l'embouchure de la riviere de ce nom, qui se jette dans le *Mississipi*. Il y a un Officier sous le nom de Commandant, une douzaine de soldats & trois ou quatre habitans. C'étoit-là où étoit la concession de M. le Blanc, qui est allé en décadence comme bien d'autres : le terrain est élevé par buttes, il est peu découvert, l'air y est, dit-on, mal sain. Le Commandant à notre arrivée fit tirer toute l'artillerie du fort, qui consiste en deux pieces de très-petits canons. Ce fort est une barraque où loge le Commandant, entourée d'une palissade, mais bien défendu par la situation du lieu. Le Commandant nous reçut chez lui avec beaucoup d'amitié ; nous cabanâmes dans sa cour ; nos deux pyrogues, dont l'une portoit le Pere Souel, Missionnaire des Yatous, arriverent deux jours après nous ; le fort lui fit les mêmes honneurs qu'il nous avoit faits. Ce cher Pere avoit été dangereusement malade pendant la traversée des *Natchez* aux Yatous ; il commençoit à se rétablir ; il m'a écrit depuis mon arrivée ici qu'il étoit retombé malade, & qu'il étoit en convalescence lorsqu'il m'écrivait. Pendant notre séjour aux Yatous

il acheta une maison, ou plutôt une cabane à la Françoisé, en attendant qu'il prît ses arrangemens pour se placer parmi les Sauvages qui sont à une lieue du poste François. Il y a trois villages qui parlent trois langues différentes & qui composent une Nation peu nombreuse : je ne les connois pas davantage.

Le 26 nous nous rembarquâmes le Pere Dumas & moi ; des Yatous aux Akenfas, on compte soixante lieues, nous y arrivâmes le 7 Juillet, sans autre aventure que d'avoir fait une fois *chaudiere haute* d'un ours qu'un de nos gens avoit tué à la chasse.

Les villages des *Akenfas* sont mal placés sur la carte. La riviere à son embouchure fait une fourche ; dans la branche d'en-haut se jette une riviere que les Sauvages appellent *niska*, *eau blanche*, qui n'est point marquée sur la carte, quoiqu'elle soit considerable ; nous entrâmes par la branche d'en-bas ; de l'embouchure de cette branche à l'endroit où la riviere se sépare en deux, il y a sept lieues, de-là il y a deux lieues au premier village qui renferme deux Nations, les *Tourimas* & les *Toungingas* ; de ce premier village au second, il y a deux lieues par eau & une lieue

par terre , on l'appelle le village des *Southouis* ; le troisieme village est un peu plus haut du même bord de la riviere , ce sont les *Kappas* ; de l'autre bord & vis-à-vis de ce dernier village , sont les habitations Françoises. Les trois villages sauvages qui renferment quatre Nations qui portent des noms différens , n'en font qu'une sous le nom commun d'A-kenfas que les François ont aussi donné à la riviere , quoique les Sauvages l'appellent *ni gitai* , eau rouge ; ils parlent la même langue , & sont en tout environ douze cens ames.

Nous étions peu éloignés de ces villages , lorsqu'une bande de petits Sauvages nous ayant apperçus , fit un grand cri & courut au village ; une pyrogue Françoisie qui nous avoit précédé d'un jour , avoit averti de notre arrivée. Nous trouvâmes tout le village assemblé au débarquement ; aussi-tôt que nous eûmes mis à terre , un Sauvage demanda à un de nos gens qu'il connoissoit & qui savoit la langue , *combien de lunes le Chef noir demeurerait parmi eux ; toujours* , répondit ce François ; *tu mens* , repartit le Sauvage ; le François lui répondit que non , qu'il y en auroit toujours parmi eux pour leur

apprendre à connoître le *Grand Esprit*, comme il y en a aux Illinois; le Sauvage le crut & lui dit, *mon cœur rit quand tu dis cela*. Je me fis conduire par ce même François au village des *Sauthouis*, par terre; avant que d'y arriver, nous trouvâmes le Chef sous son *antichon*, (c'est le nom que les François donnent à une espèce de cabane ouverte de tous côtés, que les Sauvages ont à leur desert (à leur campagne) & où ils vont prendre le frais) il m'invita à me coucher sur sa natte, & me présenta de la sagamité; il dit un mot à son petit enfant qui étoit là; celui-ci fit aussitôt le cri sauvage, & cria de toutes ses forces *panianga sa, panianga sa*, le chef noir, le chef noir; dans un instant tout le village entoura l'*antichon*; je leur fis dire dans quel dessein j'étois venu; je n'entendois de tous côtés que ce mot, *igaton*, mon interprete me dit qu'il signifioit *cela est bon*. Toute cette troupe me conduisit au bord de l'eau en poussant de grands cris; un Sauvage nous fit traverser la rivière dans sa pyrogue, & après avoir marché un demi-quart de lieue, nous arrivâmes aux habitations Françaises; je me logeai dans la maison de la Compagnie des Indes qui étoit celle des

Commandans lorsqu'il y en avoit ici , & je sentis bien de la joie d'être au bout des deux cens lieues que j'avois à faire ; j'aimerois mieux faire deux fois le voyage que nous avions fait sur mer dans la même saison , que de recommencer celui-ci. Le Pere Dumas n'étoit qu'au milieu de sa route pour se rendre aux Illinois ; il se rembarqua le lendemain de son arrivée ; on ne trouve pas la moindre habitation d'ici aux Illinois , mais on ne manque gueres de tuer quelques bœufs qui raccommoient bien des gens qui n'ont que du gru pour vivre.

Me voici au bout de ma longue & ennuyeuse relation ; je n'ai écrit que pour vous & pour un ami aussi indulgent que vous , c'est le Pere Bernard à qui je vous prie d'adresser cette lettre , il est à Dijon ; je tâcherai de contenter davantage votre curiosité , lorsque je connoîtrai mieux les mœurs des Sauvages de ce quartier. Vous n'avez pas la même excuse que moi ; vous êtes sur le grand théâtre qui change de scène tous les jours & fournit matiere aux lettres les plus longues & les plus curieuses. Je vous ai écrit de la Nouvelle Orléans , avez-vous reçu ma lettre ?

Je vous prie de faire mes honneurs

au Révérend Pere de Fontenai , & de me recommander à ses saints Sacrifices ; je me recommande aussi aux vôtres ; vous êtes vous deux dans tous mes *memento*. Présentez aussi mes respects au Révérend Pere Davaugour & au cher frere Talard ; je prie ce cher frere de m'adresser , dans le premier envoi qu'il fera au Révérend Pere de Beaubois , le plus qu'il pourra d'estampes , & sur - tout celles qui représentent les différens mysteres de la vie de Notre-Seigneur , M. Cars lui en donnera , en le saluant de ma part , il m'en a promis. C'est un des grands moyens que l'on puisse prendre pour donner quelque idée des mysteres de notre religion aux Sauvages ; ils sont tous extasiés quand ils voient l'image de Saint Régis que j'ai dans ma chambre , qui a été gravée par M. Cars ; ils se mettent la main devant la bouche , c'est un signe d'admiration parmi eux ; *ouakantaqué* , s'écrient-ils , *c'est le grand Esprit* ; je leur dis que non , qu'il a été chef à robe noire comme moi ; qu'il a bien écouté & observé la parole du grand Esprit pendant sa vie , & qu'après sa mort il est allé au Ciel avec lui. Quelques-uns passent leur main en différentes fois sur le visage du saint & puis la portent sur

leur visage ; c'est une cérémonie qu'ils font quand ils veulent donner une marque de vénération à quelqu'un ; puis il se mettent en différens endroits de ma chambre , & disent à chaque fois en riant : *il me regarde , il parle presque , il ne lui manque que la parole.* Voilà bien des minuties , il est temps que nous reprenions haleine tous deux.

Adieu , &c.

*Aux Akenfas , ce 3 Octobre 1727.*

*Fin du sixieme volume.*



# T A B L E

Des Lettres contenues dans ce volume.

*LETTRE du Pere Gabriel Mareft , Miffionnaire de la Compagnie de Jesus , au Pere de Lamberville , de la même Compagnie , Procureur de la Miffion du Canada.* Page 1

*Et dans l'ancienne édition , Lettres édifiantes , tom. 10 , pag. 268.*

*LETTRE du Pere Cholenec , Miffionnaire de la Compagnie de Jesus , au Pere Auguftin le Blanc , de la même Compagnie , Procureur des Miffions du Canada.*

40

*Et dans l'ancienne édition , Lettres édifiantes , tome 12 , pag. 119.*

*LETTRE du Pere Chollenec , Miffionnaire de la Compagnie de Jesus en la nouvelle France , au Pere Jean-Baptifte du Halde , de la même Compagnie.* 100

*Et dans l'ancienne édition , Lettres édifiantes , tom. 6 , pag. 394.*

*LETTRE du Pere Sébaftien Rafles , Miffionnaire de la Compagnie de Jesus dans la Nouvelle France , à Monsieur son neveu.*

127

*Et dans l'ancienne édition , Lettres édifiantes , tome 17 , pag. 285.*

- LETTRE du Pere Sébastien Rasles , Missionnaire de la Compagnie de Jesus dans la Nouvelle France , à Monsieur son frere.

153

*Et dans l'ancienne édition , Lettres édifiantes , tom. 23 , pag. 198.*

LETTRE du Pere de la Chasse , Supérieur Général des Missions de la Nouvelle France , au Pere \* \* \* de la même Compagnie.

226

*Et dans l'ancienne édition , Lettres édifiantes , tome 17 , pag. 325.*

- LETTRE du Pere \* \* \* , Missionnaire chez les Abnakis.

238

*Et dans l'ancienne édition , Lettres édifiantes , tome 33 , pag. 210.*

LETTRE du Pere Gabriel Marest , Missionnaire de la Compagnie de Jesus , au Pere Germon , de la même Compagnie.

320

*Et dans l'ancienne édition , Lettres édifiantes , tome 11 , pag. 303.*

- LETTRE du Pere du Poisson , Missionnaire aux Akenfas , au Pere Patouillet.

377

*Cette lettre n'avoit point encore été imprimée.*

- LETTRE du Pere du Poisson , Missionnaire aux Akenfas , au Pere \* \* \*.

387

*Elle n'avoit point encore été imprimée.*

Fin de la table du sixieme volume.







